

L'héroïsme au féminin

Manon Grandhaye

▶ **To cite this version:**

Manon Grandhaye. L'héroïsme au féminin : La femme combattante dans le mythe de Tristan et Yseut et dans le roman Érec et Énide. Education. 2020. hal-02972439

HAL Id: hal-02972439

https://univ-fcomte.hal.science/hal-02972439

Submitted on 20 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Mémoire de fin d'études

Présenté pour l'obtention du MASTER

« Métiers de l'Enseignement, de l'Éducation et de la Formation »

Mention 2nd degré, Professeur des Lycées et Collèges, Lettres Modernes.

L'héroïsme au féminin

La femme combattante dans le mythe de Tristan et Iseut et dans le roman *Érec et Énide*

PRESENTÉ PAR : GRANDHAYE MANON

SOUS LA DIRECTION DE : GALLÉ HÉLÈNE

Année universitaire 2019-2020

Mémoire

Présenté pour l'obtention du Grade de

MASTER

« Métiers de l'Enseignement, de l'Éducation et de la Formation »

Mention 2nd degré, Professeur des Lycées et Collèges, Lettres Modernes.

L'héroïsme au féminin :

La femme combattante dans le mythe de Tristan et Iseut et dans le roman *Érec et Énide.*

Présenté par

GRANDHAYE Manon

Sous la direction de :

GALLÉ Hélène

Grade : Maître de conférences en langue et littérature médiévales

Année universitaire 2019-2020

« Evidemment, je n'aperçois encore que des ombres. Cependant, au terme de l'enquête, les dames du XII^e^ siècle m'apparaissent plus fortes que je n'imaginais. […] Quant aux hommes, j'en sais maintenant beaucoup plus sur le regard qu'ils portaient aux femmes. Elles les attiraient, elles les effrayaient. »

Georges Duby, *Dames du XII^e^ siècle*, 2019

Remerciements

La réalisation de ce mémoire a été possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma gratitude.

Je tiens d'abord à exprimer toute ma reconnaissance à ma directrice de mémoire, Madame Hélène GALLÉ, pour sa patience, sa disponibilité et surtout ses judicieux conseils. Elle m'a fait découvrir la littérature médiévale et a réussi à me transmettre sa passion jusqu'à l'aboutissement final de ce travail.

Je désire aussi remercier les professeurs de l'université de Besançon. Toutes les connaissances qu'ils m'ont transmis pendant ma licence de Lettres Modernes et mon master MEEF sont d'une richesse incroyable.

Je tiens à remercier spécialement Madame Constance MURDOCH qui fut un soutien indéfectible pendant cette année de stage. Sa gentillesse, sa patience et son amour pour l'enseignement font d'elle une tutrice exceptionnelle.

Mes plus profonds remerciements vont à mes parents, Marie-Ange et Vincent. Leur fierté et leur soutien auront été une incroyable motivation. Je remercie également mes frères, Jérémy et Yann, qui ont toujours été là quand j'en avais besoin.

Merci à mon compagnon, Thibault, qui m'a accompagnée, aidée, soutenue et encouragée tout au long de la réalisation de ce mémoire, tout en s'occupant de nos petits monstres, Dalí et Nyx.

Je voudrais exprimer ma reconnaissance envers les amis et collègues de promotion qui m'ont apporté leur soutien moral et intellectuel tout au long de ma démarche, et plus spécialement à Elise, mon acolyte de travail.

Je tiens à témoigner ma gratitude à toute ma famille pour sa présence, notamment à ma grand-mère, Odette, et à ma tante, Nicole, qui n'ont jamais douté de mon travail.

Enfin, je ne peux terminer ces remerciements sans diriger une dernière pensée envers mes proches partis il y a peu, et en particulier envers ma grand-mère, Raymonde, qui m'a poussée à faire de mon mieux et qui m'a appris à ne jamais baisser les bras, qu'importent les épreuves qui peuvent se mettre en travers de notre chemin. Son caractère fort et persévérant m'aura guidé et soutenu jusqu'au bout dans l'écriture de ce mémoire.

Sommaire

Sommaire.....5

Définition du sujet.....6

Présentation du corpus.....9

Développement du mémoire.....12

1. Portraits des héroïnes.....12
2. Héroïsme et action.....48
3. Transposition didactique.....92

Conclusion.....118

Bibliographie.....121

Annexes.....125

Table des annexes.....159

Table des matières.....160

Définition du sujet

Tristan, Arthur, Lancelot, Roland, Guillaume[1], … Ces prénoms portent à eux seuls toute la période littéraire qu'est le Moyen Âge. Dans l'imaginaire collectif, il s'agit de héros, de figures, de chevaliers prêts à tout affronter et dont la mort montre à quel point ils furent exceptionnels. D'autres images nous viennent aussi, cette fois féminines à l'instar de la reine Guenièvre[2], de la fée Morgane[3] ou d'Iseult la blonde[4] ; pourtant, elles sont toujours assimilées à un personnage masculin auquel elles sont liées d'une manière ou d'une autre. En outre, les femmes dépendraient entièrement d'autres hommes, n'ayant pas d'identité propre et individuelle en tant que telle, au même titre que la place des femmes au Moyen Âge :

> Elle [la femme] apparaît très ambiguë. D'un commun accord, l'aristocratie et le clergé ont placé la femme sous la dépendance de l'homme. Son infériorité, qui paraît naturelle, se retrouve à l'intérieur du mariage par l'idéal d'une obéissance absolue. Victime des contraintes de la parenté, dominée par les hommes, elle est l'objet de tractations entre les familles. […] Dans la littérature courtoise, dans le roman et le grand chant, elle est la dame, la suzeraine, dont il faut mériter l'amour par un service constat fait d'attente, de patience, de prouesses et de souffrances.[5]

[1] Il s'agit, dans l'ordre, du chevalier Tristan, neveu du roi Marc et amant de Iseut ; le roi Arthur (Arthur Pendragon), seigneur breton, dont la légende s'est développée dans *l'Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth au XII^e^ siècle ; le chevalier Lancelot, l'un des chevaliers de la Table Ronde du roi Arthur ; Roland, héros de la chanson de geste La Chanson de Roland, chef de l'arrière-garde des forces franques et neveu de Charlemagne ; Guillaume d'Orange, héros de la geste *La Chanson de Guillaume*, personnage fougueux et entièrement dévoué au roi Louis.

[2] Epouse du roi Arthur et amante du chevalier Lancelot. Ce triangle amoureux est central dans la matière de Bretagne.

[3] Elle joue divers rôles dans la littérature en fonction de l'auteur. Ainsi, Geoffroy de Monmouth en fait une enchanteresse qui accueille Arthur à Avalon, Chrétien de Troyes une sorte de magicienne qui aide le roi, et elle devient finalement son adversaire dans le *Lancelot-Graal.*

[4] Promise du roi Marc dans le mythe de Tristan et Iseult, il s'agit de l'une des figures principales que nous allons étudier dans ce mémoire. Elle partage une relation adultère avec Tristan, le neveu de son époux.

[5] Dufournet J. et Lachet C., *La Littérature Française du Moyen Âge, I. Romans et chroniques*, Paris, Flammarion, 2003, p. 20

Cela est toutefois bien plus complexe qu'il n'y paraît, les personnages féminins médiévaux étant aussi riches qu'obscurs, aussi séduisants qu'ensorceleurs, aussi courageux que rusés : « La demoiselle arthurienne est un type aux cent visages, qui parfois, peut s'incarner en une silhouette aux traits plus accentués »[6]. De fait, réduire la dame à une simple vocation de figuration semble tout bonnement saugrenu lorsque l'on analyse plus en profondeur leur caractère et ce qui en découle. Plus qu'un combat au sens guerrier du terme, c'est toute une symbolique beaucoup plus profonde qui traverse le personnage féminin médiéval, la lutte n'étant plus seulement physique mais surtout morale : se battre pour l'être aimé, se battre pour la justice, se battre pour être reconnue en tant que femme, en tant qu'Être.

La notion de genre[7], à travers le domaine littéraire, est donc un questionnement central de cette recherche. Depuis quelques années, c'est une problématique au cœur de nombreux débats, et l'appréhender dans un contexte médiéval n'est pas anodin. Il s'agit donc ici de traiter de la femme identifiée comme telle dans les textes étudiés, dans une perspective littéraire qui toucherait presque, d'une certaine manière, à l'angle historique (les écrits étant une preuve, une marque durable d'une pensée contemporaine au processus d'écriture). Se centrer sur l'époque médiévale permet ainsi de revenir à la naissance de la Littérature Française, afin de mieux appréhender certaines visions du sexe féminin (parfois encore actuelles). Ne nous y méprenons pas : loin de nous l'idée de faire une liste des stéréotypes appliqués à la femme ; il s'agit en réalité de percevoir la représentation féminine dans certains textes à travers la complexité du couple amoureux. Cela permettrait plutôt de comprendre la vraie nature de personnages souvent rabaissés à leur sexe ou à leur beauté. Par ailleurs, notre étude va se limiter à des romans ou à des chansons de geste : de fait, le personnage féminin est bien différent dans d'autres genres, à l'instar des fabliaux où la tonalité est nettement comique et où l'histoire prend forme dans la vie quotidienne. La femme y a donc un rôle prédominant et parfois parfaitement désopilant ! Anatole de Montaiglon, dans l'avant-propos du *Recueil général et complet des Fabliaux*[8], en propose une définition qui conclura parfaitement

[6] Milland-Bove B., *La demoiselle arthurienne : Ecriture du personnage et art du récit dans les romans en prose du XIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 14

[7] « La démarche de genre concerne les rapports sociaux de sexe. Cette approche étudie les fonctions et rôles sociaux, les statuts, les stéréotypes attribués selon qu'on est une femme ou un homme. » *Fiche 1 : Introduction à la notion de genre*, Adéquation, 2009. [En ligne]. http://www.adequations.org/spip.php?article1218 [consulté le 02/07/2019].

[8] Montaiglon (de) A., *Recueil général et complet des Fabliaux des XVIII^e et XIV^e siècles*, Tome I, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1872. [En ligne]. https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k209379m/f1.image.texteImage [consulté le 23/03/2020]

ce léger aparté : « Le fabliau est un récit plutôt comique d'une aventure réelle ou possible, même avec des exagérations, qui se passe dans les données de la vie humaine moyenne. »

Le terme « combattant » est lui aussi sujet à discussion[9]. En effet, nous avons déjà avancé l'idée qu'il ne s'agissait pas seulement d'une pure lutte physique, mais d'un enjeu beaucoup plus profond, qui touche au mental et à la morale. De fait, il pourrait être intéressant de travailler sur plusieurs caractéristiques de ces femmes qui s'illustrent par leur combativité. En premier lieu, le point commun majeur aux personnages féminins est le courage : elles ne reculeront devant rien pour faire ce qui leur paraît le mieux dans la situation où elles se trouvent. Cette caractéristique leur est généralement dictée par l'amour, thème central de notre corpus, mais cela témoigne également d'une incroyable force de caractère. L'amour éprouvé par les personnages *semble* alors être le point de départ, l'élément déclencheur à l'implication de la femme dans l'aventure. La recherche du bonheur, de l'équité, de liberté transparaît alors dans une lutte acharnée, d'autant plus obstinée que leur sexe joue en leur défaveur. En outre, la ténacité qui se dévoile dans le caractère de ces personnages montre leur valeur, voire leur héroïsme ; ils préfèrent de fait le sacrifice à une vie qui ne leur conviendrait pas[10]. Leur combat étant jugé inférieur face à la domination masculine, il est dès lors plus subtil, plus discret, passant par la modestie et la ruse. Leur ardeur tiendrait presque dans la réflexion et la sagesse, les poussant à agir bien plus différemment que leurs homologues masculins pourtant considérés comme les vrais héros.

Cela pose donc une question désormais inévitable : le vrai héros de l'histoire ne serait-il pas une héroïne ?

Cette problématique met en avant le rôle indispensable qu'a la femme dans la littérature mais qui lui a longtemps été enlevé, à tort[11]. Recentrer le terme de « héros » sur la figure féminine est une position à contre-courant mais d'autant plus justifiable à travers les textes que nous allons étudier. Si le héros a lieu d'être, c'est par ce qu'il réussit à accomplir, les femmes devenant alors de véritables héroïnes.

---

[9] Le *TLFi* recense trois natures de ce mot : participe présent, adjectif et substantif. En tant que substantif, « combattant » regroupe diverses définitions qui vont du combat personnel jusqu'à l'affrontement militaire, sans oublier qu'il s'agit également d'espèces d'animaux. Ce terme est donc d'une grande polysémie.

[10] Par exemple, Iseut meurt d'amour contre le corps de Tristan après être arrivée trop tard (dans la version de Thomas d'Angleterre), et Enide est prête à désobéir aux injonctions d'Erec pour le sauver alors qu'il lui intime le silence, au prix de sa vie.

[11] La Littérature et l'Histoire sont indubitablement liées, et les femmes ont très longtemps été oubliées voire ôtées de l'Histoire malgré leurs rôles importants. En effet, en Littérature, le rôle qui leur était donné était plutôt secondaire.

Présentation du corpus

Le corpus choisi est centré sur des histoires présentant un couple amoureux, donc une dualité entre l'homme et la femme qui mène à une association comme à une opposition. Il s'agit du *Roman de Tristan* de Béroul, avec une possibilité de prendre également appui sur la version de Thomas, voire sur le lai de Marie de France[12] qui s'en inspire. Nous étudierons également *Érec et Énide*[13] de Chrétien de Troyes. Le corpus annexe sera quant à lui constitué d'un autre roman du dernier auteur choisi, *Cligès*[14], ainsi que d'une chanson de geste, *La Chanson de Guillaume*[15]. Ce choix fut motivé par le constat de l'importance donné au personnage masculin même dans les intrigues qui mettent en avant un couple ; en témoigne le titre de la version de Béroul du mythe de Tristan et Iseult, *Le Roman de Tristan*, et le premier titre donné à l'œuvre *Érec et Énide*, c'est-à-dire *Le Conte d'Érec*.

Les deux œuvres principales qui seront étudiées dans ce mémoire sont donc *Le Roman de Tristan* de Béroul et *Érec et Énide* de Chrétien de Troyes. Dans les deux cas, nous sommes face à un couple amoureux (précision importante puisque ce n'est pas toujours le cas) qui doit affronter certains opposants à ce bonheur. Toutefois, la richesse de ce corpus réside dans la proximité contradictoire qui relie ces deux textes. En effet, le mythe de Tristan et Iseult a longtemps été considéré comme scandaleux, notamment à cause de la relation adultère qu'il dépeint et des stratagèmes vicieux qu'elle implique alors. Emmanuèle Baumgartner résume le « scandale » par ces mots : « l'histoire tragique d'un couple contraint à un amour coupable et reconnaissant son impuissance à maîtriser les pulsions du désir. »[16]. Ce n'est pas pour rien que Chrétien de Troyes en a écrit une version intitulée *Conte du roi Marc et d'Iseut la blonde*, excluant ainsi l'objet de l'adultère. Cela a par ailleurs été la raison de l'écriture de son roman *Érec et Énide*, caractéristique également présente dans l'œuvre *Cligès* :

> « Einz vodraie estre desmembree
> Que de nos .II. fust remembree
> L'amor d'Iseut et de Tristen,
> Dont tantes folies dist l'en

[12] Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue)
[13] Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue)
[14] Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994 (édition bilingue)
[15] *Chanson de Guillaume (La)*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 2008 (édition bilingue)
[16] Baumgartner E., *Moyen Âge : 1050-1486*, Paris, Bordas, 1988, p. 103

Que hontes m'est a raconter. »[17].

Alain Corbellari résume cette inspiration dans son essai *Prismes de l'amour courtois* : « Le deuxième roman de Chrétien de Troyes, *Cligès*, […] a particularité d'être écrit en réaction directe à un récit dont Chrétien blâme la morale. Ce récit c'est l'histoire de Tristan et Iseult. »[18]. Corbellari met en avant la vision judéo-chrétienne de l'époque, où la pureté est essentielle face à l'ignoble et scandaleux adultère.

Néanmoins, la force de caractère des femmes présentes dans ces deux œuvres est indiscutable. Dans les deux cas, elles sont prêtes à tout pour protéger l'homme qu'elles aiment, défiant même la mort. Leur courage est incontestable et leur ténacité certaine. Nous pourrions aussi évoquer un autre personnage du roman de Béroul, dont la loyauté et la vaillance témoignent de son héroïsme ineffable : Brangien. Elle est la représentation même de la fidèle servante, prête à se sacrifier pour que sa maîtresse puisse enfin avoir la liberté que son sexe lui refuse. En outre, que ce soit Iseult, Énide ou Brangien, toutes trois sont motivées par une chose : faire ce qui leur semble juste, ou du moins faire ce qu'elles veulent et que leur condition leur interdit.

Le corpus annexe[19] nous permet d'avoir des points de comparaison supplémentaires. Par ailleurs, même si *Cligès* sonne réellement comme une réécriture du mythe de Tristan et Iseult, le personnage de Fénice est intéressant à analyser autant sur le plan physique que moral. L'intérêt d'étudier *La Chanson de Guillaume* se tient dans le personnage de Guibourc, capable au même titre qu'un homme de protéger le royaume lors de l'absence de son mari[20], presque à l'opposé d'un autre personnage féminin clé de cette geste : Blanchefleur, épouse du roi Louis et sœur de Guillaume, à propos de laquelle ce dernier dira même qu'elle n'est qu'une « *pute reïne, pudneise surparlere !* »[21]. Cette opposition de deux figures féminines importantes dans une même œuvre peut être bénéfique à notre étude, montrant ainsi que, comme les personnages masculins, les dames ne sont pas toutes promptes à se comporter de

[17] « J'aimerais mieux qu'on me démembre / plutôt que lui et moi fassions revivre / l'amour d'Yseut et de Tristan / dont on raconte les multiples folies, / qu'il m'est honteux de redire. » Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 2008, p. 230, v. 3099-3103

[18] Corbellari A., *Prismes de l'amour courtois*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 2018, p. 57

[19] En effet, notre étude portant sur les œuvres précédemment citées, le corpus annexe nous permettra d'élargir notre pensée à l'aide d'autres œuvres, mais également d'étudier les mêmes textes grâce à des éditions différentes, plus ou moins adaptées à un public de cinquième.

[20] A l'instar de la réelle Béatrix, épouse de Jocelin II de Courtenay, qui défendit la forteresse de son époux et dont l'histoire est partiellement retracée dans la première partie du cinquième chapitre de l'ouvrage de Pernoud R., *La femme au temps des croisades*, Paris, Stock, 1990, p. 116

[21] « Mauvaise reine, langue de vipère ! » *Chanson de Guillaume (La*), Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 2008, CLVIII, v. 2603, p. 257.

façon héroïque. L'héroïsme est donc un trait de caractère lié à la façon de penser des personnages, et il n'est pas nécessairement inné[22].

[22] Nous verrons que ce trait de caractère se développe progressivement dans les textes étudiés.

1. Portraits des héroïnes

A première vue, tout semble opposer Enide et Iseult. En effet, si la première s'épanouit dans un mariage désiré avec l'homme qu'elle aime, la seconde est une femme adultère, qui n'hésite pas à mentir et à se servir d'autrui (nous reviendrons notamment sur l'épisode de la nuit de noces, où Brangien se substitue à sa maîtresse) afin de pouvoir aimer le neveu de son époux. Jacques Le Goff marque l'opposition par cette simple phrase : « il [Chrétien de Troyes] est un défenseur du mariage face à l'abondance de couples où la dame et son chevalier ne sont pas mariés ou sont même adultères. »[23]. Pourtant, bien au-delà des apparences, une chose les rapproche : l'amour. Elles se montrent braves, courageuses, rusées, au même titre qu'un héros mythique, comme Ulysse[24] ou Beowulf[25], et qu'un preux chevalier, dictées par leur passion pour l'être aimé.

Ainsi, l'union entre Erec et Enide est un mariage d'amour partagé. En ce sens, Jacques Le Goff écrit : « *Erec et Enide* installe dans la littérature et dans l'imaginaire un idéal chevaleresque fondé sur le couple marié d'une part, et d'autre part sur le pouvoir royal, garantie des valeurs supérieures et de la justice. »[26]. Le sentiment éprouvé est d'ailleurs d'une telle puissance que le chevalier en oublie ses devoirs auprès du roi, ce qui lui vaut d'être critiqué par la cour.

> « Tant fu blasmez de totes genz,
> De chevaliers et de sergenz,
> Que Enide oï entredire
> Que recreanz estoit ses sire
> D'armes et de chevalerie. »[27].

Enide souffre des dires, des critiques qu'elle entend : c'est la passion qu'elle éprouve pour Erec qui est accusée, comme une source de perfidie qui l'emporte sur la chevalerie. En

[23] Le Goff J., *Hommes et femmes au Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2018, p. 227
[24] Ulysse est un héros grec légendaire caractérisé par sa ruse extraordinaire. Il est présent dans *L'Iliade* d'Homère, et est le protagoniste principal de son *Odyssée*.
[25] Beowulf est un héros légendaire roi des Goths qui a notamment affronté un dragon qui terrorisait son pays. Il est le personnage principal du poème épique *Beowulf* qui conte les exploits du héros.
[26] Le Goff J., *Hommes et femmes au Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2018, p. 228
[27] « Il fut tant blâmé par toutes sortes de gens, / chevaliers comme valets d'armes, / qu'Enide les entendit dire entre eux / que son seigneur abandonnait lâchement / armes et chevalerie. » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 2459-2463, p. 202

outre, leur bonheur est vecteur de leur malheur, qui ne cesse de croitre sous les paroles d'autrui.

1.1. *L'âge et le statut social*

1.1.1. *Des femmes entre l'enfance et l'âge adulte*

Les premières et plus évidentes caractéristiques qui rapprochent Enide et Iseult sont leur âge et leur statut social. L'Histoire n'était pas si éloignée, sous cet aspect, de nos romans. Ainsi, les personnages féminins du *Roman de Tristan* et d'*Erec et Enide* se marient très jeunes, en écho à la société médiévale dans laquelle elles vivent. Il était effectivement considéré, au Moyen Âge, que la femme pouvait se marier à douze ans : la mortalité infantile étant élevée, il fallait procréer le plus rapidement possible afin d'avoir plus de chance d'avoir des descendants atteignant l'âge adulte. Nous pouvons lire, à ce propos, l'œuvre de Robert Delort *La Vie au Moyen Âge*[28] :

> Les mariages avaient lieu fort tôt : dès quatorze ans pour les filles aisées, dont beaucoup mouraient en couches très jeunes, soit plus tard, vingt ans, vingt-quatre ans chez les nobles anglaises, par exemple, mais généralement avec un mari nettement plus vieux, qu'elles perdaient à un âge où elles étaient encore susceptibles d'avoir des enfants.

Afin d'illustrer cette citation, nous évoquerons Hildegarde de Vintzgau[29], qui a épousé Charlemagne[30] à l'âge de treize ans (tandis que lui avait entre vingt-six et vingt-neuf ans) et qui mourut à vingt-cinq ans après neuf accouchements[31].

---

28 Delort R., *La Vie au Moyen Âge*, Paris, Editions du Seuil, 1982, p.51

29 Hildegarde de Vintzgau est issue d'une noble famille germanique. Elle épousa Charlemagne en 771 et lui donnera, entre autres, comme fils le futur empereur Louis le Pieux.

30 Charlemagne est un roi des Francs, issu de la dynastie des Carolingiens et né au cours du VIII^{e} siècle. Il sera également couronné empereur à Rome. C'est l'un des grands conquérants d'Europe, dont il tire le surnom de « Père de l'Europe » (« Pater Europae »), car il a conquis pratiquement le double de la surface du royaume originel des Francs.
Eginhard, *Vita Karoli Magni*, [s.l.], [s.e.], 830. [En ligne].
https://data.bnf.fr/fr/12048197/eginhard_vita_karoli_magni/ [consulté le 30/12/19]

31 Riché P., *Les Carolingiens, une famille qui fit l'Europe*, Paris, Hachette, « Pluriel », 1997, p. 363



Iconographie de G. Rouillé, « Hildegarde de Vintzgau »,
Promptuarii Iconum Insigniorum[32], 1553

Le rôle des femmes était donc avant tout de donner naissance à des héritiers, de préférence mâles : « Maîtresse de l'espace domestique, elle est surtout un ventre qui doit procréer de nombreux rejetons dont beaucoup meurent en bas âge. »[33]. De fait, dans l'œuvre de Chrétien de Troyes, l'âge des amants est plus ou moins connu : si Erec « n'avoit pas .xxv. anz »[34], l'âge d'Enide reste plus sous-entendu qu'explicite, la désignant par « la pucele »[35], ce qui signifie que c'est une jeune femme en l'âge d'être mariée mais qui n'a encore épousé nul homme. Par ailleurs, d'autres détails concernant ce personnage sont bien plus flous que pour son homologue masculin, notamment son prénom, qui n'apparait que lors du mariage des amants :

> « Encor ne savoit nuns son non,
> Lors premièrement le sot on :
> Enide ot non en baptistere. »[36].

Cette logique est assez semblable à celle de Béroul dans *Le Roman de Tristan*. Toutefois, l'œuvre étant incomplète[37], de nombreux éléments sont absents des extraits qui nous sont parvenus, à l'instar de l'âge des deux protagonistes de l'histoire. Toutefois, il semblerait assez évident qu'Iseut ait approximativement le même âge qu'Enide, et Tristan

---

[32] Ouvrage d'iconographie, dont le titre peut se traduire par « Promptuaire des médailles des plus renommées personnes », contenant 950 portraits conçus comme des médailles. On y trouve des personnages de la mythologie comme des rois issus de toutes les civilisations et époques.

[33] Dufournet J. et Lachet C., *La Littérature Française du Moyen Âge, I. Romans et chroniques*, Paris, Flammarion, 2003, édition bilingue, p. 20

[34] « il n'avait pourtant pas vingt-cinq ans » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), p. 34, v. 90

[35] *Ibid.*, p. 56, v. 411 : le terme « pucelle » est souvent traduit par « la jeune fille ».

[36] « Jusque-là, personne ne connaissait son nom / et on l'apprit alors pour la première fois : Enide était son nom de baptême. » *Ibid*, p. 172, v. 2025-2027

[37] Comme beaucoup d'autres œuvres, *Tristan et Iseut* est un roman qui ne nous est pas parvenu dans sa totalité. Il en va de même pour la version écrite par Thomas d'Angleterre. Toutefois, au début du XX[e] siècle, Joseph Bédier a reconstitué une version « complète » du mythe des deux amants grâce aux différentes et nombreuses versions, d'auteurs connus ou anonymes, que nous en avons.

celui qu'Erec. En effet, n'oublions pas que Chrétien de Troyes a écrit *Erec et Enide* afin de montrer qu'il était possible de vivre un mariage heureux, sans adultère ou mensonge, contrairement à ce que dépeint le mythe de Tristan et Iseut : « Dans *Cligès* et surtout *Erec et Enide*, Chrétien de Troyes se fait le chantre d'un amour entre époux sans postérité immédiate[38] ». Par ailleurs, Iseut n'a encore jamais été mariée[39] et Tristan est un chevalier, ce qui vient appuyer notre théorie sur l'âge de la jeune femme.

1.1.2. *Un physique proche de l'idéal*

A travers toutes les époques, toutes les cultures, toutes les générations, la femme fut l'objet d'un fantasme, d'un idéal tant sur le plan physique que moral. Au Moyen Âge, elle doit être plutôt naturelle : le fait de se maquiller ou de vouloir dissimuler les marques du temps reviennent à, d'une certaine manière, contester l'apparence donnée par Dieu, se rapprochant alors de Lucifer lui-même, ange déchu par orgueil[40]. Les artifices de ce type étaient donc interdits par l'Eglise. Toutefois, cela n'empêche qu'ils demeurent utilisés, ce que préconise par ailleurs la Vieille dans l'œuvre *Le Roman de la Rose*[41].



Tableau de Jean Boccace[42], *Des clères et nobles femmes*[43], ms. fr. 599, fol. 50,
France, XV^e siècle. Paris, Bibliothèque nationale de France

[38] Delort R., *La Vie au Moyen Âge*, Paris, Editions du Seuil, 1982, p.108
[39] Elle est justement offerte en mariage par son père à celui qui tuera le dragon d'Irlande.
[40] « Te voilà tombé du ciel, Astre brillant, fils de l'aurore ! […] Tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel, J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu ; Je m'assiérai sur la montagne de l'assemblée…je monterai sur le sommet des nues, Je serai semblable au Très Haut. » *Ancien Testament*, Ésaïe 14, 12-15
[41] *Le Roman de la Rose* est une œuvre majeure, écrite en premier lieu par Guillaume de Lorris (première partie du XIII^e siècle) avant d'être repris par Jean de Meung (durant la seconde partie de ce même siècle). Comme les autres romans de l'époque, il est écrit en octosyllabes.
[42] Il s'agit du patronyme francisé de Giovanni Boccacio.
[43] La traduction en français du livre Boccacio, *De claris mulieribus*, évoque entre autres le personnage mythique de Timarète qui, comme son père, Micon le jeune, pratiqua la peinture.

Prenons en exemple cette illustration de Jean Boccace, qui regroupe différents dictats de beauté de l'époque – dictats qui perdurèrent à la Renaissance. Tout d'abord, il faut que la femme ait le teint clair et les cheveux blonds : ce qui est noir est mauvais et la peau hâlée renvoie à la paysannerie, au travail, au labeur. Penelope Johnson[44], dans une interview accordée au journal *L'Express*[45], cite l'exemple de Sainte Godelieve[46] : sa belle-mère l'a jugée laide à cause de ses cheveux noirs ; dès lors, elle ne la jugea pas digne d'être épousée par son fils, et encore moins d'être bien traitée.

Dans son ouvrage *La Femme au Moyen Âge*, Jean Verdon retrace ces canons de la beauté féminine grâce à l'œuvre d'Adam de la Halle[47] :

> Dans le *Jeu de la Feuillée*, écrit par Adam de la Halle vers 1276, l'auteur […] trace le portrait de la femme idéale, telle que son épouse lui apparut lorsqu'il en devint amoureux […]. [Il] l'aperçoit blanche et merveille, rieuse, désirable et délicate. Ses cheveux brillent comme de l'or, drus, ondulés et frémissants. Elle a le front bien proportionné, blanc, lisse, large et dégagé ; les sourcils arqués, fins et dessinant une ligne régulière […] ; entre eux, l'arête du nez belle et droite.[48]

Cette description, bien que très imagée, correspond entièrement à l'illustration que nous avons citée plus haut. Le visage de la femme doit être pur, innocent, voire juvénile. Les vertus doivent se voir, être représentées par la délicatesse de ses traits. En cela, les héroïnes que nous étudions correspondent parfaitement à cet idéal voulu par et pour les hommes. En effet, prenons en premier lieu Iseut qui, hormis avec Marie de France, n'est écrite et décrite que par des auteurs. La première approche que l'on a de ce personnage se fait par l'intermédiaire de ses cheveux, « Iseut la blonde »[49]. Sans qu'elle intervienne de suite dans le récit, l'auteur nous vante immédiatement son physique : « aux cheveux d'or, dont la beauté brillait déjà comme l'aube qui se lève. »[50].

---

[44] Penelope Johnson est une médiéviste américaine, autrice de l'ouvrage *Equal in Monastic Profession : Religious Women in Medieval France* publié en 1991.
[45] Stehli J.-S., « Le Moyen Âge », *L'Express*, 10 juillet 2003. [En ligne.] https://www.lexpress.fr/culture/livre/2-le-moyen-age_818920.html [Consulté le 24/03/2020]
[46] Godelieve de Gistel, née dans les années 1040, fut assassinée en 1070 sur ordre de son mari alors qu'elle revenait vivre avec lui. Elle fut par la suite sanctifiée, bien qu'elle ne soit pas morte pour défendre la foi chrétienne mais suite à des violences domestiques.
[47] Adam de la Halle (XIII[e] siècle) est un trouvère de langue picarde, souvent considéré comme le dernier.
[48] Verdon J., *La femme au Moyen âge*, Paris, Editions Jean-Paul Gisserot, « Histoire Gisserot », 2013, p. 13
[49] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 31
[50] *Ibid.*

> Iseut est belle. C'est la plus belle « d'ici aux marches d'Espagne ». Son visage rayonne de lumière : clarté des yeux, éclat des cheveux d'or, fraîcheur du teint. Du corps, les poètes célèbrent l'élégance, mais ils ne la montrent pas. Pudiques, ils n'en détaillent pas les charmes, jamais. […] Elle est d'une beauté rude.[51]

Enide est également une jeune femme blonde, comme nous le voyons ici grâce à la comparaison avec Iseut :

> Por voir vos di qu'Iseuz la blonde
> N'ot tant les crins sors et luisanz
> Que a cesti ne fust neanz[52].

Par ailleurs, toutes deux ont la peau très pâle. Chrétien de Troyes dit d'Enide que « Plus ot que n'est la flor de lis, / Cler et blanc le front et le vis. »[53], ce qui rejoint Béroul et sa description d'Iseut : « Yseut o le cler vis »[54]. En outre, la beauté est un critère fort de distinction entre les femmes ; celles qui ne se distingueraient pas par cela ne sont pas dignes d'être les héroïnes de l'histoire. Par ailleurs, l'héroïne du roman *Cligès* est elle aussi présentée de manière à mettre en avant sa beauté extraordinaire.

> […] Fenice, ce me semble,
> N'ot de biauté nule pareille[55].

Observons les quatrièmes de couverture des œuvres que nous étudions. En effet, cette page permet de donner envie aux lecteur.rice.s, nous permettant ainsi de mettre en exergue ce qui importe le plus pour les éditeurs. Ainsi pour l'édition spéciale collège de l'œuvre *Erec et Enide*, la femme est désignée par son physique avantageux dès la première ligne : « Depuis qu'il a épousé la belle, le chevalier Erec a perdu le goût des armes »[56]. Ces quelques mots nous permettent de mettre l'accent sur plusieurs éléments intéressants : nous n'apprenons d'Enide que sa beauté tandis qu'Erec est d'ores et déjà désigné comme un

[51] Duby G., *Dames du XII^e siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 103
[52] « Je vous sure que les cheveux d'Iseut la Blonde, / aussi forés et luisants qu'ils fuissent, / n'étaient rien en comparaison de ceux-ci. » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 424-426, p. 58
[53] « Son front et son visage étaient / plus lumineux et plus blancs que n'est la fleur de lis. » *Ibid.*, v. 427-428
[54] « Iseut au teint clair » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. 2605, p. 142
[55] « Fénice, comme il me semble, / n'avait pas sa pareille en beauté. » Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994 (édition bilingue), v. 2686-2687, p. 204
[56] Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Dembowski P. (trad.), Barcelone (Espagne), Belin Gallimard, « Classicocollège », 2018, quatrième de couverture.

« chevalier », et la jeune femme est coupable de la passivité de son mari… Cela montre assez rapidement le rôle venimeux[57] souvent attribué à la gent féminine dans certaines œuvres. Toutefois, nous reviendrons plus tard sur cette quatrième de couverture pour un autre point.

Cela n'est pas spécialement visible pour le personnage d'Iseut : nous avons souvent une description méliorative de Tristan, brave et fidèle, qui amène la femme désirée à son oncle Marc, avant que la « tragique méprise bouleverse le cours des choses »[58] et que le preux chevalier soit « vaincu non par le destin mais par la femme aimée à laquelle il sacrifie sa vie »[59] ; notons par ailleurs dans cette citation le rôle que tient Iseut dans la mort de Tristan (comme dans l'édition d'*Erec et Enide* évoquée plus haut), telle une meurtrière et lui un martyr, alors qu'en réalité il a péri – certes, car il n'a pas revu son amour –, mais surtout suite à des blessures (en partie également à l'inaction d'Iseut aux blanches mains), tandis qu'Iseut la Blonde est décédée à ses côtés en voyant son corps sans vie.

> Embrace le, si se estent,
> Baise la buche e la face
> E molt estreit a li l'enbrace,
> Cors a cors, buche a buche estent,
> Sun espirit a itant rent,
> E murt dejuste lui issi
> Pur la dolur de sun ami.
> Tristrans murut pur sun desir,
> Ysolt, qu'a tens n'i pout venir.
> Tristrans murut pur sue amur,
> E la bele Ysolt par tendrur.[60]

Même dans la mort, nous remarquerons qu'Iseut est désignée par le terme « bele », montrant ainsi le fait que les amants ont toujours été protégés par Dieu[61].

---

[57] Le terme « venimeux » plutôt que « vénéneux » n'est pas choisi au hasard ; seules les plantes peuvent être vénéneuses et les animaux sont quant à eux venimeux, comme certains serpents… Nous reviendrons sur cette métaphore plus loin dans cette étude.

[58] Bédier J., *Tristan et Iseult*, Paris, Hachette„ « Biblio collège », 2003, quatrième de couverture.

[59] Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, « Classiques de poche », 1972

[60] « Elle le serre dans ses bras et s'étend à côté de lui. Elle lui baise la bouche, le visage et le tient étroitement enlacé. Elle s'étend, corps contre corps, bouche contre bouche, et rend l'âme. Elle meurt ainsi à côté de lui pour la douleur causée par sa mort. Tristan mourut par amour pour elle et la belle Yseut par tendresse pour lui. » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. 27-37, p. 480

[61] Dieu est de nombreuses fois venu en aide aux amants, ce que dénonce Chrétien de Troyes comme un blasphème tant la relation entre Tristan et Iseut est scandaleuse aux yeux de l'Eglise.

1.1.3. *Un statut social en question*

Le statut social de l'une et l'autre jeune femme est un point important à soulever dans notre étude. Ainsi, Enide est la fille d'un vavasseur[62]. Nous avons déjà évoqué le fait que nous n'apprenons son prénom que tardivement dans le roman, montrant qu'elle n'a, jusqu'au moment où elle est promise à Erec, pas de réel rôle à jouer[63]. C'est de leur rencontre que nait véritablement son imprégnation dans la société, et l'impact qu'elle va y jouer. Par ailleurs, elle est issue d'une famille appauvrie par la guerre :

> Tant ai esté toz jors en guerre
> Que toute ai perdu[e] ma terre
> Et engaigië, et vendue.[64]

Comme le dit son père, il n'y a qu'un mariage avantageux qui pourrait la sortir de cette pauvreté. Néanmoins, la richesse n'intéresse pas cet homme. Il désire avant tout que sa fille épouse quelqu'un de valeureux, approuvé par Dieu lui-même : « Que Dex greignor honor li doint »[65]. En outre, ce n'est pas le statut social qui importe ici, mais la richesse du cœur de ces gens. Cela nous annonce d'ores et déjà la bienveillance d'Enide, élevée dans une famille où l'honneur est le plus important.

Le cas d'Iseult est très différent de celui d'Enide[66]. En effet, sa famille possède un royaume dont son père est le seigneur, et elle est promise à un grand avenir, les prétendants ne manquant pas[67]. Autre point important : Iseut a droit à la parole. De fait, quand elle rencontre Tristan, elle a une discussion avec lui sans l'intermédiaire de personne, tandis qu'Enide n'est presque qu'une image, un visage, une toilette vus par Erec et décrits par son père. Cela est notamment perceptible par le fait qu'Iseult refuse le premier prétendant que son père lui impose, Aguynguerran le Roux : « Quand Iseult la Blonde apprit qu'elle serait livrée à ce couard, elle fit d'abord une longue risée, puis se lamenta. »[68]. L'image montre

---

[62] Le vavassal est le vassal d'un seigneur lui-même vassal, donc au service d'un autre seigneur.
[63] Cette théorie n'est pas universelle. En effet, Chrétien de Troyes a créé un autre personnage dont on ne connait en premier lieu pas le nom, et non des moindres : Lancelot, le fameux « Chevalier de la charrette », protagoniste du roman éponyme.
[64] « J'ai été si souvent en guerre / que j'ai perdu toute ma terre, l'ai mise en gage et perdue. » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 515-517, p. 64
[65] « que Dieu lui accorde un plus grand honneur [que l'argent] » *Ibid.*, v. 530
[66] Pour ce paragraphe, nous nous appuierons essentiellement sur des versions reconstituées de Joseph Bédier et René Louis étant donné que la rencontre entre Tristan et Iseut fait partie des éléments absents des textes retrouvés de Béroul et Thomas d'Angleterre.
[67] Ce parallèle entre l'avenir d'une femme et son mariage, scandaleux de nos jours, est la réalité des femmes de tout temps. N'oublions pas qu'elles appartenaient en premier lieu à leur père avant de devenir la propriété de leur époux. Certes, il y eut des exceptions, mais cela était loin d'être une majorité.
[68] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p.41

surtout qu'elle sait ce qu'elle veut et, surtout ce qu'elle ne veut pas. Elle refuse donc de se plier à la convention selon laquelle un chevalier ayant fait un exploit peut demander sa main car elle ne le juge pas digne d'elle et de la renommée qu'il devrait gagner grâce à la prouesse en réalité accomplie par Tristan[69].

Par ailleurs, lorsqu'Iseut prend Tristan comme amant, c'est un véritable rejet de la hiérarchie sociale. En effet, bien qu'elle ait partagé sa couche avec Tristan avant d'épouser Marc, elle lui est tout de même promise à ce moment-là, et ce dernier est un roi, qui plus est l'oncle du chevalier. Cette citation de la reconstitution de Bédier témoigne bien de toute l'ambiguïté de cet amour :

> Ah ! qu'ai-je pensé ? Iseut est votre femme, et moi votre vassal. Iseut est votre femme, et moi votre fils. Iseut est votre femme, et ne peut pas m'aimer.[70]

Ainsi, leur amour est complètement contraire à la hiérarchie sociale comme à la morale, leur amour étant jugé incestueux dès l'instant où Iseut est promise à Marc. Toutefois, Iseut se moque de tout cela :

> – Reine, dit Tristan, pourquoi m'avoir appelé seigneur ? Ne suis-je pas votre homme lige, au contraire, et votre vassal, pour vous révérer, vous servir et vous aimer comme ma reine et ma dame ?
> Iseut répondit :
> « Non, tu le sais, que tu es mon seigneur et mon maître ! Tu le sais que ta force me domine et que je suis ta serve ! […] »[71]

Nous pourrions presque percevoir l'effet inverse dans le roman *Erec et Enide*, dans le sens où Enide connait une élévation sociale importante en épousant Erec. En effet, comme nous l'avons dit au début de ce point, Enide est la fille d'un vavasseur, tandis qu'Erec est un chevalier de la cour du roi Arthur. Il est ainsi au service d'un homme puissant qui a à ses

[69] Aguynguerran le Roux est un fuyard rattrapé par Tristan pour lui indiquer où se trouve le dragon qu'il souhaite affronter. Tristan tua ce dernier mais il fut empoisonné par son venin : il tomba comme mort. Aguynguerran le Roux, qui « convoitait Iseut la blonde », profita de l'occasion pour couper la tête du dragon et s'attirer tout le mérite, avant que la vérité ne fut rétablie. *Ibid.*
[70] Tristan se parle à lui-même après avoir consommé le philtre avec Iseut. Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 51-52
[71] *Ibid.*

côtés, avec la Table Ronde et la quête du Graal, les chevaliers les plus valeureux de son temps : Gauvain[72], Lancelot[73], Galaad[74]... Il est par ailleurs lui-même l'un des meilleurs :

> Devant toz les bons chevaliers
> Doit estre Gauvains li premiers,
> Li seconz, Erec li filz Lac,
> E li tierz Lanceloz dou Lac[75]

En outre, Erec est un personnage respecté, qui se distingue grâce à ses prouesses. Enide n'a, contrairement à lui, rien fait qui puisse la mettre en avant. Son seul fait notable est caractérisé par le moment où l'on apprend son prénom, c'est-à-dire quand elle… se marie. Pourtant, c'est grâce à ce mariage qu'elle entre pleinement dans la société, alors centrée sur la cour, et qu'elle pourra révéler la force qui sommeille en elle.

Par ailleurs, il en est de même pour les parents d'Enide. En effet, au fur et à mesure, ce n'est plus seulement Erec le protagoniste de l'histoire mais également son épouse[76]. C'est elle qui le sauve et qui le fait entrer dans l'aventure. Ainsi, elle accomplit elle aussi des prouesses, bien que très différentes d'un chevalier. Cela se voit grâce à deux détails, placés à la fin du roman : l'annonce du prénom de ses parents et son couronnement. Le premier peut se voir en écho avec le moment où l'on apprend le prénom d'Enide. En effet, c'est lorsqu'elle se lie avec un personnage important que nous l'apprenons, tout comme nous apprenons le prénom des parents quand Enide est reconnue par ses pairs comme telle également.

> De joie veïssiez plorer
> Le pere a la roïne Enide
> Et sa mere Tarsenefide.
> Por voir aussi ot non sa mere,
> Et Liconaus ot non ses pere[77]

---

[72] Gauvain est mentionné dans l'un des premiers textes relatant l'histoire arthurienne, *Culhwch ac Olwen*, œuvre majeure de la littérature galloise médiévale, sous le prénom Gwalchmei. Il y est décrit comme le meilleur chevalier de la cour d'Arthur.

[73] Nous avons déjà évoqué Lancelot, quoique brièvement. Chrétien de Troyes a écrit l'un de ses romans les plus connus encore aujourd'hui sur ce chevalier : *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette*.

[74] Galaad est le fils de Lancelot et d'Ellan, fille du roi qui détient le Graal. C'est le seul qui put regarder à l'intérieur du Graal juste avant de mourir à cause de cela.

[75] « Au tout premier rang des chevaliers valeureux, / il faut d'abord mettre Gauvain ; / le second est Erec, le fils de Lac ; / le troisième, Lancelot du Lac » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 1687-1690, p. 148

[76] Au fur et à mesure des pages, ce n'est plus seulement Erec qui fait les actions : le pronom pluriel de la troisième personne est de plus en plus utilisé, montrant qu'ils forment une entité unique.

[77] « Vous auriez pu voir pleurer de joie / le père de la reine Enide / et sa mère Tarsenefide. / A la vérité tel était le nom de sa mère / Et Liconal, celui de son père » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 6884-6888, p. 518

Par ailleurs, dans cette citation, nous pouvons relever le terme « roïne », qui désigne Enide comme une reine. En effet, elle est couronnée par Arthur et Erec, ce dernier venant d'être fait roi : « Puis ont Enide coronee »[78]. Cela était un fait avéré au Moyen Âge.



Couronnement de Charles V et Jeanne de Bourbon, Anonynme, XIV^e siècle, enluminure, Bristish museum, Londres

De fait, au Moyen Âge, certains documents témoignent du sacrement conjoint d'époux illustres, à l'instar de Louis VIII[79] et Blanche de Castille, mais également de Charles V et Jeanne de Bourbon dont nous avons ici une reproduction. Ainsi, Murielle Gaude-Ferragu écrit : « Souvent déjà mariés lors de leur accession au trône, les deux époux étaient sacrés lors de la même cérémonie[80]. » Dans le roman de Chrétien de Troyes[81], Erec, qui a déjà un statut confortable, devient roi et couronnera son épouse, ce qui est également le reflet de la réalité : « La consécration de la reine ne débutait qu'après celle du roi, lorsque tous les moments importants du cérémonial monarchique étaient achevés (serments, « adoubement » du « roi-chevalier », onction, couronnement et intronisation). »

[78] « puis ils ont couronné Enide » *Ibid.*
[79] Louis VIII, aussi appelé Louis le Lion, fut roi de France de 1223 à 1226. Membre de la dynastie des Capétiens, il épousa Blanche de Castille, petite-fille du roi d'Angleterre Henri II, en mai 1200.
[80] Gaude-Ferragu M., *La Reine au Moyen Âge. Le Pouvoir au féminin. XIV^e – XV^e siècle,* Tallandier, « Moyen Âge », 2014, p. 64
[81] Nous parlons bien évidemment toujours d'*Erec et Enide*.

1.2. *L'individu face au groupe : couple, famille et hiérarchie sociale*

1.2.1. *Le rôle familial : une forte empreinte chrétienne*

Enide n'obtient une voix qu'à partir du moment où Erec entre dans sa vie, comme si elle ne commençait à véritablement vivre qu'en trouvant l'amour. Cela va de pair avec l'époque d'écriture de ce roman, où les femmes n'avaient, en général[82], pas de voix : « Au Moyen Âge, seuls les hommes, les clercs, semblent pourvus de paroles, d'une parole exclusive et de la voix du pouvoir. »[83]. Ainsi, elle garde le silence jusqu'au mariage, lorsqu'elle donne son prénom, comme si elle pouvait commencer à avoir du pouvoir. Avant cela, en tant que femme, c'est son père qui décide, comme lorsqu'il la promet à Erec : « Tenez, fait il, je la vos doing. »[84]. La preuve en est par la réaction de la jeune femme :

> « La pucele sist tote coie,
> Mais mout estoit joianz et lie
> De ce que li ert outroïe »[85]

Cette description du comportement d'Enide, pour le moins obéissante, correspond entièrement à l'attitude de la femme désirée au Moyen Âge : « la femme a été tirée d'Adam, est responsable de sa chute ; elle doit donc obéir à l'homme »[86]. Ainsi, elle se présente d'ores et déjà comme une femme presque parfaite[87], à la fois belle, douce et docile, qui ne peut sortir de son milieu que grâce à l'aide d'un preux chevalier estimé dans tout le pays. C'est précisément le contraire qui se déroule pour un autre personnage féminin rencontré au début du roman dont le nom nous est inconnu : la demoiselle qui accompagne le chevalier Ydier. Peu d'informations, pour ainsi dire quasiment aucune, n'est disponible à son propos, comme si son personnage n'avait pour seul objectif réel que de mettre en valeur Enide. Ainsi, contrairement à cette dernière, elle accompagne un chevalier qui n'est pas preux car le nain avec eux a frappé une suivante de la reine Guenièvre sans qu'il ne s'interpose. Parfaitement

---

[82] Bien entendu, il y a des exceptions, à l'instar de Marie de France par exemple, célèbre autrice médiévale que nous avons déjà abordée précédemment. Il serait donc malheureux de ne pas souligner le fait que les femmes pouvaient avoir une voix, mais cela était bien souvent plus difficile pour elles de se faire entendre.

[83] Régnier-Bohler D. (dir.), *Voix de femmes au Moyen Age : savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie : XII^e-XV^e siècle*, Paris, R. Laffont, 2006, p.8

[84] « Tenez, je vous la confie. » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), p. 76, v. 678

[85] « la jeune fille gardait le silence, / mais était tout heureuse et comblée / de lui avoir été accordée » *Ibid.*, v. 684-686

[86] Delort R., *La Vie au Moyen Âge*, Paris, Editions du Seuil, 1982, p.101

[87] Elle n'est parfaite que selon la vision patriarcale de la femme par l'écrivain. En effet, il faut toujours se replacer dans le contexte d'écriture de l'époque, tout en prenant en compte l'auteur lui-même, homme vivant à cette période.

silencieuse, celle-ci n'intervient pas en cas de danger, contrairement à ce que fera Enide plus tard dans le roman[88].

La première rencontre entre Tristan et Iseut est assez similaire à ce schéma patriarcal : « La belle enfant remplit de bonne grâce tous les devoirs de l'hospitalité […]. Elle tenait compagnie à l'hôte de son père tout au long du jour […]. La royale enfant en semblait ravie et se montrait l'élève docile et enjouée du chanteur errant. »[89]. Le terme « docile »[90] est on ne peut plus éloquent, sous-entendant qu'elle est bien élevée (selon la tradition chrétienne médiévale) et, surtout, capable de se marier, (car elle doit obéissance à son époux). Toutefois, l'innocence prônée par Chrétien de Troyes à propos d'Enide, qui passe notamment par sa parenté irréprochable et sa fidélité indiscutable, est différente pour Iseut : elle ne se comporte pas selon la morale chrétienne.

> Les premiers chrétiens ont une conscience nette du particularisme singulier de leurs normes du mariage à savoir l'indissolubilité et la monogamie. L'affirmation de l'unité de chair entre époux comme symbole de l'unité du Christ et de l'Eglise met déjà en marche la notion de sacrement, même si son élaboration théologique et juridique prend du temps avec Augustin puis Hincmar.[91]

La différence majeure entre Enide et Iseut se pose alors : si la première aime d'un amour profond son époux, Erec, dont le mariage « couronne la flamme »[92], la seconde n'éprouve aucun sentiment de la sorte pour le roi Marc. Comme beaucoup de femmes de son époque, elle connait un mariage imposé, dont l'amour ne fait aucunement partie. C'est une thématique que l'on retrouve notamment dans les fabliaux[93], mais aussi, par exemple, dans les lais : « Déjà chez Marie de France au XII^e^ siècle, la relation adultère est liée à une conjugalité imposée, et le type littéraire du mari jaloux, rebutant et cruel, est une réponse à

---

[88] Lorsque Erec lui intime le silence, elle ne peut s'empêcher de parler face au danger que l'homme qu'elle aime encourt, notamment lors de l'épisode de l'attaque surprise de Guivret le Petit relaté à partir du vers 3674 de notre roman.

[89] Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p.32

[90] Ce terme désigne tout être vivant (animaux compris !) qui obéit, se laisse diriger et persuader. Le *TLFi*, ajoute même en seconde définition « Qui manifeste de la soumission » !

[91] *Mariage et sexualité au Moyen âge : accord ou crise ?,* sous la direction de Rouche M., Colloque international de Conques, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 9

[92] Delort R., *La Vie au Moyen Âge*, Paris, Editions du Seuil, 1982, p.108

[93] Prenons par exemple le fabliau *Do Mire de Brai*, dans lequel une femme se fait battre par son mari. Elle s'écrit alors « Diex, con m'a mes peres traïe, / qui m'a donee a cest vilain ! », « Dieu, comme j'ai été trahie par mon père quand il m'a donnée à ce rustre ! » *De Mire de Brai*, *Fabliaux du Moyen Âge,* t. 1, éd. Ph. Ménard, Genève, Droz, 1979, vers 88-89

des situations qu'a probablement connues la société de l'époque. La « malmariée » vit enclose sans amour, elle appelle de ses vœux un homme à aimer. »[94].

Par ailleurs, un autre fait majeur est à souligner dans ces deux romans. Contrairement à ce que nous avancions dans la toute première partie de cette étude[95], Enide et Iseut, en tant que femmes, ne connaissent pas la maternité dès leur plus jeune âge. Cela peut s'expliquer d'un point de vue rationnel : une éventuelle grossesse compliquerait l'aventure des jeunes gens. Toutefois, d'autres hypothèses peuvent être avancées. Nous savons que, contrairement à Iseut et Marc (ce que souligne Chrétien de Troyes par les vers : « La ne fut pas Yseuz emblee, / Ne Brangien an leu [de lui] mise »[96]), Erec et Enide consomment leur nuit de noces :

> Ainçois que ele [Enide] se levast,
> Ot perdu le non de pucele ;
> Au matin fu dame novele.[97]

Peu avant ces quelques vers, nous avons une description de la nuit passée ; il s'avère que les jeunes mariés prennent du plaisir lors de l'acte, ce qui est contraire aux injonctions de l'Eglise : « L'amour entre conjoints était en effet le seul explicitement permis, malgré certaines conditions dont on ne tenait peut-être pas tellement compte : n'y prendre pas trop de plaisir, utiliser la position naturelle et surtout, obligatoirement, rendre possible la procréation »[98]. De fait, dès lors qu'Erec épouse Enide il semble s'éloigner quelque peu de Dieu alors qu'il était jusque-là presque une nouvelle image christique[99] ; tant que le couple ne sera pas revenu dans le droit chemin, impossible pour eux de participer à la création en procréant.

Ainsi, difficile de ne pas penser aux amants Tristan et Iseut, qui partagèrent leur couche de nombreuses fois sans qu'un enfant ne naisse jamais. Ici, l'explication se trouve dans la société même de l'époque. Eux aussi s'accouplent par pur plaisir, ne désirant nullement une grossesse née de cet amour infidèle ; grossesse que ne connaîtra jamais Iseut

---

[94] Régnier-Bohler D. (dir.), *Voix de femmes au Moyen Age : savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie : XIIe-XVe siècle*, Paris, R. Laffont, 2006, p. 9

[95] Il s'agit de la partie 1.1.1., intitulée « Des femmes entre l'enfance et l'âge adulte ».

[96] « Yseut ne fut pas mise à l'écart / et Brangien ne lui fut pas substituée » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 2072-2073, p.174-176

[97] « Avant qu'elle sortît du lit, / elle avait perdu le nom de pucelle : au matin, elle fut nouvellement dame. » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 2102-2104, p. 178

[98] Delort R., *La Vie au Moyen Âge*, Paris, Editions du Seuil, 1982, p.107

[99] Nous approfondirons cette théorie dans la suite de notre étude, et plus précisément dans la partie 1.3.2. : « L'image persistante d'Eve et de la femme venimeuse ».

ni avec Tristan, ni avec Marc[100]. Pourtant, Iseut semble tout de même avoir un instinct presque maternel, quand elle protège Tristan et le soigne. Duby théorise cela dans son ouvrage *Dames du XII^e siècle* :

> Iseut est bâtie pour donner à son mari de très vaillants, de très fringants rois futurs. Ce serait là son accomplissement. Car, pour une société dont les structures dynastiques constituaient l'armature, la féminité n'atteignait la plénitude que dans la maternité.[101]

Ainsi, Duby nous dit bien que le rôle premier d'Iseut, en tant que reine, est de donner des héritiers à son époux, le roi Marc. Cela est nécessaire au trône, à la cour autour de laquelle la société vit ; société qui elle-même est liée à l'Eglise, qui prône la maternité. Il poursuit :

> Maternelle, Iseut l'est, par un trait du personnage hérité des légendes celtiques. Dotée d'une puissance mystérieuse, elle calme les douleurs, elle berce, elle guérit, consolante comme cette mère dont les chevaliers adolescents gardaient le désir insatisfait enfoui au tréfonds de leur être et dont ils eussent aimé que la dame, l'épouse du seigneur chargé de leur formation, vînt tenir la place.[102]

Nous avons ici l'idée qu'Iseut pourrait être une parfaite représentante de l'amour courtois, aussi appelé *fin'amor*, lorsque de jeunes chevaliers échangeaient des lettres avec une dame, souvent d'un statut social supérieur et parfois mariées, vivant un amour inassouvi pour l'être désiré inaccessible. Duby continue sa théorie en expliquant l'absence de grossesse ainsi :

> Mais bien sûr, aucune allusion n'est faite dans le récit à une possible fécondité d'Iseut. Il était exclu qu'on en parlât. La structure de l'intrigue l'interdisait, ainsi que l'opinion commune, souhaitant ardemment que la femme adultère fût frappée de stérilité, à la fois pur sa punition et pour éviter la bâtardise dont la crainte obsédante hantait alors l'esprit de tous les chefs de famille.[103]

---

[100] Contrairement à *Erec et Enide*, le *Roman de Tristan* de Thomas d'Angleterre (nous ne parlons pas de Béroul car ce passage ne fut pas retrouvé) se termine sur la mort des deux amants. De fait, nous savons avec certitude qu'Iseut n'aura jamais été enceinte. Bien entendu, nous ne parlons pas des versions où les amants se séparent lorsque l'effet du philtre se dissipe.
[101] Duby G., *Dames du XII^e siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 105
[102] *Ibid.*
[103] *Ibid.*

En outre, si Iseut ne tombe jamais enceinte dans les différents récits de ce mythe, c'est tout simplement parce que dès l'instant où elle est infidèle, elle perd cette faculté offerte seulement aux couples légitimes. Elle ne peut alors jouir d'une famille qu'elle se créerait, comme si ce droit lui était ôté au vu de ses actes. En effet, comment serait-il possible de savoir qui est le père ? Cette potentielle bâtardise, tout bonnement écartée du mythe de Tristan et Iseut, aurait pour conséquence le déshonneur complet de la femme : « Peu d'hommes restent impliqués dans les cas de naissances illégitimes et la femme, par sa grossesse révélatrice, porte seule le poids de l'adultère[104]. » Par ailleurs, cette ignominie retomberait également sur l'enfant et sur toute la famille, créant ainsi le déshonneur sur chaque personnage de l'histoire.

Finalement, l'absence de grossesse pour Enide comme Iseut nous permet de mettre en exergue le point central de ses romans : l'amour partagé par les amants. Nous relèverons par ailleurs que cette nécessité d'avoir un héritier est bien souvent inexistante dès lors qu'un neveu est digne de succéder au roi[105], opposant ainsi les visions que nous pouvons avoir de la littérature médiévale aux réelles conventions du Moyen Âge.

1.2.2. *La dame et l'être aimé : une relation complexe entre dépendance et volonté de liberté*

Nous avons évoqué l'idée qu'une fois mariée, la femme n'appartient plus à son père mais à son époux, qui a dès lors une emprise et un contrôle forts sur celle-ci[106]. Plus qu'un simple jeu de soumission, l'amour est vecteur de l'aventure, révélant ainsi Enide comme une héroïne au même titre qu'Erec en tant qu'héros : « tous les romans de Chrétien jusqu'au *Conte du Graal* font une place essentielle à l'amour dans sa relation à la prouesse guerrière. »[107]. Pourtant, cet amour se retrouve jugé par les barons de la cour du roi Arthur :

> Ce disoit trestoz li bernages
> Que granz duelx est et granz domages,
> Quant armes porter ne voloit
> Tex bers con il estre soloit.
> Tant fu blasmez de totes genz,

[104] Pichot C., Avignon C. (dir.), *Bâtards et bâtardises dans l'Europe médiévale et moderne*, « Le refus des naissances illégitimes dans le Centre et le Poitou (xiv^e^-xv^e^ siècles) », Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, p. 195
[105] Arthur et Guenièvre n'ont pas d'enfant, mais le chevalier Gauvain, neveu du roi, est considéré à l'égal de son fils. Il en va de même pour le couple formé par Guillaume et Guibourc vis-à-vis de Vivien. De fait, le même schéma est présent dans le roman *Tristan et Iseut*, Marc voyant en Tristan son héritier.
[106] Cf. la partie 1.1.1. de cette étude, intitulée « Des femmes entre l'enfance et l'âge adulte ».
[107] Duby G., *Dames du XII^e^ siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 111

De chevaliers et de sergenz,
Que Enide oï entredire
Que recreanz estoit ses sire
D'armes et de chevalerie :
Mout avoit changie sa vie.[108]

Dès lors, leur amour est bouleversé ; il en ressortira alors profondément changé. Enide se sent coupable de ce changement de comportement chez Erec, et l'injonction qu'il lui fait de partir à l'aventure avec lui en ne lui adressant plus la parole n'arrange pas cela.

De ce ne me chausist il, lasse,
S'a mon seignor parler osasse ;
Mais de ce sui morte et trahie,
Que mes sire m'a enahie.
Enhaÿe m'a, bien le voi,
Quant il ne vuet parler a moi[109]

La société leur impose un voile à apposer sur leurs sentiments comme si, en éloignant Erec de la chevalerie et donc, conséquemment, de Dieu[110], leur amour n'était plus digne ; il leur faut quérir ce mérite à nouveau, Erec n'ayant pas respecté son *serment de chevalier* depuis le mariage[111]. Enide est punie précisément parce qu'elle n'a pas averti son époux des dires qui commençaient à abonder : « Parce qu'elle n'a pas averti son mari du fait qu'on le disait « recreant[112] » aussitôt qu'elle l'a entendu dire, et parce qu'elle a essayé de le « celer » (v. 2525) quand il a voulu en savoir plus long, Enide est condamnée par Erec à ne jamais lui parler autrement que s'il lui adresse d'abord la parole[113]. » Pourtant, Enide décide tout de même de

[108] « Les barons affirmaient tous / que c'était un grand malheur et un grand dommage / qu'un baron tel qu'il l'avait été, / dédaignât de porter les armes. / Il fut tant blâmé par toutes sortes de gens, / chevaliers comme valets d'armes, / qu'Enide les entendit dire entre eux / que son seigneur abandonnait lâchement / armes et chevalerie : / il avait profondément changé sa manière de vivre. » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 2455-2464, p. 202

[109] « Cela m'importerait peu, malheureuse que je suis, / si j'osais seulement parler à mon époux. / Mais ce qui me tue et me perd, / c'est de me voir haïe de mon seigneur. Il m'a prise en haine, je le vois bien, / puisqu'il ne veut plus me parler » *Ibid*, v. 2783-2788, p. 226

[110] L'adoubement du chevalier est foncièrement lié à la religion. En effet, le rite est très précis et est précédé de la purification du futur chevalier dans une tunique blanche, d'une pénitence, d'une prière et d'une confession. Par ailleurs, l'épée est bénie par un prêtre et le futur chevalier doit prêter à haute voix le *serment des chevaliers*, une main posée sur l'*Evangile*. De plus, dans ce *serment*, les deux premiers points sont : « 1. Tu croiras à tous les enseignements de l'Église et tu observeras ses commandements. 2. Tu protègeras l'Église. » Gautier L., *La chevalerie*, Paris H. Welter, 1895, p. 62

[111] Dans ce *serment*, le chevalier promet également de remplir ses devoirs féodaux et de combattre avec acharnement les infidèles, sans jamais fuir devant l'ennemi. Pourtant, Erec ne combat plus.

[112] En ancien français, un « recreant » est quelqu'un « qui renonce à soutenir sa cause, se déclare vaincu et se rend, dans un combat judiciaire », « à bout de force », « usé par l'âge », mais cela désigne également un « lâche, misérable ». C'est dans ce dernier sens qu'est utilisé le substantif ici.

[113] Delcourt D., *L'Ethique du changement dans le roman français du XII^e siècle*, Genève, Droz, 1990, p. 97

désobéir à son époux. Le schéma va donc progressivement se renverser pour Enide : lorsqu'Erec décide de partir à l'aventure[114] et qu'il lui ordonne de garder le silence en signe d'obéissance et de repentance[115], elle ira contre ses injonctions, au péril de sa vie, dans l'unique but de l'aider et de le protéger.

> La décision d'Enide de finalement désobéir à son mari – l'avertir – résulte d'une lecture attentive de la situation présentée ici à la manière d'une *disputatio*[116] qui vise à évaluer le pour et le contre de telle ou telle orientation : « Chaque chose est surtout désirable dans le moment où elle a le plus d'importance : par exemple, la tranquillité est désirable dans la vieillesse plus encore que dans la jeunesse[117] ». Ce qui oriente le choix de la jeune femme entre les « accidents » qui se présentent à elle réside essentiellement dans la combinaison de ce qu'Aristote appelle l' « importance » et le « moment ».[118]

En outre, c'est précisément l'analyse de la situation que fait Enide qui la persuade d'agir, en toute connaissance de cause : si elle ne dit rien son compagnon mourra, alors que si elle l'avertit, même s'il lui reproche cet acte, il pourra se défendre. Ainsi, le contraste entre l'obéissance et l'affirmation de soi (avec un premier pas vers une certaine forme d'indépendance, et non des moindres : celle de la parole) est on ne peut plus saisissante dans le personnage d'Enide. Pourtant, l'un ne peut fonctionner sans l'autre : le couple se complète mutuellement et évolue à deux, atteignant la perfection ensemble. Sans Enide, Erec ne pourrait être un vrai héros, même si son mariage semble en premier lieu le détourner du droit chemin.

> *Erec et Enide* est le seul roman de Chrétien de Troyes intitulé d'après le nom du héros et de l'héroïne. Les critiques qui l'ont désigné « le roman du couple » soulignaient l'évolution

[114] Comme nous l'avions évoqué précédemment, Erec est accusé par les autres personnes de la cour de laisser ses obligations chevaleresques de côté après son mariage, ce qui est un péché.
[115] Ce terme, emprunté au registre religieux, permet à nouveau de faire le lien avec Eve, qui est elle aussi accusée d'avoir détourné son compagnon du droit chemin.
[116] La *disputatio* médiévale (la « dispute » en français) a fondé une manière de débattre consistant à peser les arguments en faveur d'une idée, ainsi que ceux allant à son encontre. Périgot B., « Antécédences : De la *disputatio* médiévale au débat humaniste », *Memini*, 11, 2007, p. 43-61
[117] Aristote, *Topiques*, Tome IV, Livre III chapitre II p. 101
[118] Delcourt D., *L'Ethique du changement dans le roman français du XII^e siècle*, Genève, Droz, 1990, p. 97

conjuguée des deux époux, l'importance d'Enide comme guide d'Erec vers la perfection chevaleresque[119].

Cet aspect est plus compliqué à percevoir dans le cas d'Iseut et Tristan, pour la simple et bonne raison que les amants sont liés par le philtre qui les lie d'un amour puissant « dans la vie et dans la mort[120]. » De fait, toutes les aventures qu'ils traversent sont la conséquence de cet adultère qu'ils tentent de cacher, ce qui les oppose radicalement à l'autre couple. Si l'amour d'Erec et Enide les mène vers une forme de perfection, Tristan et Iseut sont liés jusqu'à ne former plus qu'un, sans jamais parvenir à concilier amour et devoir.



Tableau de Gaston Bussière, *Tristan et Isolde. Yseult en forêt*, 1911,
17.8 × 24.8 cm, Musée des Ursulines, Mâcon (France)

En soi, ce paradoxe entre dépendance et volonté de liberté se situe plus dans le rapport du couple par rapport à la société elle-même : « Béroul se range du côté des amants : il déplore leurs tourments, mais aussi l'amour qui les lie. […] Son récit en effet n'est pas une exaltation de la passion mais une interrogation sur la place de l'amour, du désir dans la société[121]. » Si, au départ, Iseut se montre plutôt indépendante[122], le philtre va la lier, l'attacher au neveu de son époux. Les amants savent que leur amour est impossible, mais la force qui les retient est bien supérieure à leur volonté.

[119] Laranjinha A.S., « La Musique des sphères – Images du monde dans le roman de Chrétien de Troyes *Erec et Enide* », Universidade de Porto
[120] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 50
[121] Baumgartner E., *Moyen Âge : 1050-1486*, Paris, Bordas, 1988, p. 104
[122] Dans un passage que nous avons déjà évoqué, Iseut va elle-même chercher le véritable vainqueur du combat contre le dragon qui sévit en Irlande, ne pouvant croire que Aguynguerran le Roux ait triomphé du monstre.

> Iseut l'aimait. Elle voulait le haïr, pourtant […]. Elle voulait le haïr, et ne pouvait, irritée en son cœur de cette tendresse plus douloureuse que la haine[123].

1.2.3. *Des figures qui s'opposent et se complètent malgré la hiérarchie sociale*

Dans le roman *Erec et Enide*, chaque figure est l'écho d'une autre, créant ainsi un lien à travers toute l'œuvre ; Chrétien de Troyes joue sur les parallèles et les paradoxes. Ainsi la reine Guenièvre, présente dès le vers 125, s'oppose à Enide autant qu'elles se ressemblent. Par ailleurs, dans ce roman, nulle allusion n'est faite à l'amour que partagent Lancelot et la reine[124], mettant ainsi en avant le lien qui unit Arthur et son épouse, donc conséquemment le pouvoir et la supériorité du mariage, tant prônés par l'auteur.

Lorsque nous découvrons Guenièvre, Erec l'accompagne durant la chasse au cerf. C'est durant cet évènement que sa suivante va se faire frapper par le nain qui accompagne le chevalier Ydier « li fiz Nut[125] », et sa dame. Dès lors, Erec veut rétablir l'honneur de sa reine, venger l'affront qu'elle a subi en combattant le chevalier dans un combat singulier.

> Mais itant prometre vos vuil
> Que, se je puis, je vengerai
> Ma honte ou je l'eng[r]ignerai[126].

Ainsi, Erec part à l'aventure pour défendre l'honneur d'une dame, mais également le sien[127], se comportant en parfait chevalier. Ce schéma se reproduit avec Enide, lorsqu'ils partent ensemble afin de rétablir les valeurs chevaleresques laissées de côté.

Par ailleurs, Guenièvre est richement vêtue, contrairement à Enide qui est habillée avec des vêtements usés.

---

[123] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 52

[124] Lancelot et Guenièvre s'aiment. Ce chevalier entre dans l'univers arthurien dans le roman *Le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes, dans lequel il reste anonyme durant toute la première partie du roman. Son lien avec Guenièvre est indéniable : en effet, alors que Guenièvre est enlevée par Méléagant (un puissant chevalier, extrêmement vaniteux, présenté comme le double négatif de Lancelot), il la délivre. Nous trouvons également dans ce roman une scène d'amour entre Lancelot et Guenièvre qui, selon Jacques Ribard dans *Le Chevalier à la charrette : essai d'interprétation symbolique* (1972), est une nuit d'extase mystique, une rencontre de l'âme avec le divin, l'aventure du chevalier du Lac étant un parcours christique.

[125] « le fils de Nut » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 1046, p. 102

[126] « Cependant, je veux vous promettre / que, si je le puis, je vengerai / mon humiliation, ou alors je l'accroîtrai. » *Ibid.*, v. 244-246, p. 44

[127] Lors de la première rencontre avec le chevalier Ydier, sa dame et le nain, Erec se fait également fouetter par ce dernier, comme la servante de Guenièvre, lorsqu'il s'avance pour parler.

Povretez li a fait user
Le blanc chainse tant que as coutes
En sont andeus les manches routes[128].

La bienveillance de la reine transparait lorsqu'elle pare de ses propres robes la jeune femme : « Droiz est que de mes robes ait[129] ». Dès lors, la richesse de cœur d'Enide transparait grâce à sa tenue, à l'instar de la reine Guenièvre. Ces deux figures, en premier lieu si opposées, sont pourtant assez proches. En effet, le personnage de la reine annonce la fin du roman, Enide étant couronnée à son tour grâce aux actes accomplis avec Erec. Comme la reine Guenièvre, elle sera une dame généreuse et bienveillante malgré le pouvoir qu'elle aura désormais.

Par ailleurs, nous pouvons aussi rapprocher les héroïnes Enide et Fenice, pourtant issues de deux romans différents[130]. Leur caractère dévoué est particulièrement remarquable et la comparaison permet de mettre en exergue cet aspect désiré par les hommes. De fait, lorsque Cligès part avec Fenice afin qu'elle se marie à son oncle, l'amour ressenti entre les deux jeunes gens les empêche de converser ; l'héroïne attend que l'homme qu'elle aime prenne en premier la parole, montrant son caractère docile.

[…] Ne cele comencier ne l'ose.
N'est merveille, car simple chose
Doit estre pucele et coarde[131]

Cela n'est pas sans évoquer plusieurs passages d'*Erec et Enide*. En effet, rappelons que pendant toute la première partie du roman, Enide ne parle pas, comme Fenice. Cela arrive à nouveau lorsqu'Erec lui impose le silence en repentance[132]. Toutefois, le parallèle le plus évident reste celui à faire entre le roman *Cligès* et le mythe de Tristan et Iseut à cause du trio amoureux présent dans chaque œuvre. En effet, dans le roman de Chrétien de Troyes, Cligès est le neveu d'Alis de Constantinople, à qui est promis Fenice ; Fenice et Cligès tombent fous amoureux l'un de l'autre et se marieront à la mort d'Alis. La spécificité du mythe de Tristan et Iseut est justement le triangle amoureux formé par les amants et le roi Marc. Néanmoins,

[128] « La pauvreté lui a fait tant user / sa blanche tunique qu'aux coudes / les deux manches sont trouées. » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 1564-1566, p. 138
[129] « Il est juste qu'elle ait une de mes robes » *Ibid.*, v. 1580, p. 140
[130] Enide est l'héroïne d'*Erec et Enide* tandis que Fenice est celle du roman *Cligès*.
[131] « Si elle n'ose commencer, / faut-il s'en étonner ? Car une jeune fille / se doit d'être modeste et craintive. » Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994, v. 3789-3791, p. 272
[132] Cf. la partie précédente, 1.2.2. : « La dame et l'être aimé : une relation complexe entre dépendance et volonté de liberté », où nous avons développé le passage où Enide désobéit à Erec en le prévenant de l'arrivée du roi Guivret le Petit.

malgré cette ressemblance évidente, Chrétien de Troyes condamne encore profondément le couple adultère qu'il juge scandaleux à travers le discours de Fenice elle-même lorsqu'elle s'adresse à Cligès et qu'elle vante la supériorité de leur amour.

> Se je vos aim et vos m'amez,
> Ja n'en serez Tristanz clamez
> Ne je ne serai ja Yseuz,
> Car puis ne seroit l'amor preuz
> Qu'il i avroit blasme ne vice[133].

Ce qui rend leur amour plus digne est justement le fait que Cligès et Fénice n'ont jamais partagé leur couche, ce que la jeune femme affirme lors de l'une de ses déclarations à l'homme qu'elle aime :

> A tort sui apelee dame,
> Mes bien sai, qui damme m'apele
> Ne set que je soie pucele[134]

En outre, le couple formé par Fénice et Cligès est l'équivalent plus acceptable des sulfureux amants Iseut et Tristan.

D'autres figures peuvent également être rapprochées. En effet, Iseut a un pendant négatif dans le mythe : « Ysode as Blanches mains[135] ». Ce personnage, que nous évoquerons plus tard dans l'étude[136], est l'épouse de Tristan – qui causera sa mort –. Cette idée d'un personnage double se retrouve dans la chanson de geste *La Chanson de Guillaume*, avec les personnages de Guibourc et de Blanchefleur. Guibourc[137], épouse de Guillaume, est une femme honorable et parfaitement respectable, qui n'hésite pas à défendre les terres de son époux en son absence et qui n'hésite pas à refuser de laisser entrer Guillaume dans la ville sans prouver son identité au préalable[138]. Parallèlement, Blanchefleur est une des cinq sœurs de Guillaume, épouse du roi Louis (l'héritier de Charlemagne). Elle est l'exacte opposée de

---

[133] « Si je vous aime, et que vous m'aimez, / vous n'aurez jamais le nom de Tristan / et je n'aurai jamais celui d'Yseut, / car l'amour n'aurait rien de digne / quand il y aurait faute et blâme. » Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994, v. 5195-5199, p. 358

[134] « Je porte à tort le nom de dame, / mais je sais bien, quand on m'appelle dame, / qu'on ignore que je suis vierge », *Ibid.*, v. 5178-5176, p. 356-358

[135] « Yseut aux Blanches Mains » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. T 185, p. 388

[136] Cf. la partie 2.2.1. : « Des *alter ego* inquiétants ».

[137] Guibourc est également connue sous le prénom d'Orable, prénom païen qu'elle avait avant de se convertir à la religion chrétienne.

[138] Lorsque Guillaume est poursuivi par les païens et qu'il arrive aux portes d'Orange, Guibourc refuse de le laisser entrer. Nous verrons plus tard comment il doit prouver son identité.

sa belle-sœur, se montrant égoïste envers son époux lorsque celui-ci dit vouloir aller en guerre avec Guillaume car elle est jalouse du couple royal :

> Willame ert dunc reis e Guiburc reïne,
> Si remaindreie doleruse e chaitive[139].

Ces figures négatives ont plusieurs rôles, notamment de faire ressortir les réelles héroïnes de l'histoire. Ainsi, ces pendants mettent en valeur les qualités héroïques qu'elles ne possèdent justement point : altruisme, courage et bravoure.

1.3. *La réception : comment les personnages féminins sont-ils perçus par les autres personnages ?*

1.3.1. *Des rôles prédéterminés*

Chaque femme présente dans les œuvres étudiées a un rôle bien précis, prédéterminé par la société médiévale dans laquelle elle se trouve. Ainsi, trois rôles prédominent fortement à travers les différentes figures présentes : la mère, la suivante et l'épouse. Ces rôles ne se combinent pas entre eux, donnant ainsi un type précis à chaque femme.

> Expression du fantasme de l'éternel féminin, consolatrice, maternelle tout autant qu'érotique, à la croisée des chemins de vie et de mort et surtout protéiforme[140].

Commençons par la mère, par ce par quoi toute vie commence. Le rôle de la mère est extrêmement important car elle a une relation privilégiée avec son enfant, qu'elle aime d'un amour profond.

> Tous les auteurs du Moyen Âge s'accordent à dire que l'amour d'une mère est plus fort que celui du père. Mais les clercs ajoutent aussitôt qu'il est de nature inférieure. Celui du père est plus noble et plus rationnel, l'amour maternel est viscéral, charnel, presque animal[141].

---

[139] « Alors Guillaume deviendrait roi, Guibourc serait reine, et je serais vouée à la douleur et à l'infortune. » Chanson *de Guillaume (La*), Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 2008, CLVII, v. 2595-2596, p. 254

[140] Milland-Bove B., *La demoiselle arthurienne : Ecriture du personnage et art du récit dans les romans en prose du XIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 613

[141] Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 72-73

Cette opposition entre le père et la mère montre que la femme est, comme nous l'avons dit précédemment[142], destinée à être mère selon la conception médiévale. Par ailleurs, une croyance populaire voulait que la souffrance ressentie pendant l'accouchement soit, au moins, équivalente à l'amour maternel : « Selon une pensée toute misogyne, plus la mère a souffert pendant son accouchement, plus elle aimera son enfant[143]. » Nous pouvons rapprocher ces éléments du mythe de Tristan et Iseut avec la naissance du héros, décrite de manière différente sous la plume de Joseph Bédier et sous celle de René Louis. En effet, ce dernier décrit la mort en couches de la mère et le présent qu'elle fait à son fils :

> Rivalen[144] n'était pas encore revenu de la guerre que sa femme mettait au monde un fils mais elle mourut en lui donnant le jour. Avant de mourir, Blanchefleur[145] avait remis à Rouault le Foitenant un anneau précieux que lui avait donné le roi Marc et qui venait de leurs communs ancêtres : cet anneau devait être remis à l'enfant quand il aurait grandi, en souvenir de sa mère et de son lignage maternel[146].

De fait, même au moment de mourir, la mère pense à transmettre l'amour qu'elle éprouve pour son enfant afin qu'il n'oublie jamais d'où il vient. Parallèlement, Rivalen est bien plus réservé, son bonheur étant entaché par la perte de son épouse : « Il [Rivalen] fit baptiser l'enfant sans aucune démonstration publique de joie[147]. » Dans la version de Bédier, aucune marque de joie n'est présente de la part du père pour la simple et bonne raison qu'il est mort, tué par le duc Morgan. Lorsque Blanchefleur apprend cela, elle meurt peu à peu : « son âme voulut, d'un fort désir, s'arracher de son corps[148]. » Contrairement à au texte de René Louis, ce n'est donc pas Rivalen qui nomme Tristan mais bien Blanchefleur, sa mère. Malgré la tristesse éprouvée lors de cette naissance, son amour est irréfutable.

> Fils, lui dit-elle, j'ai longtemps désiré de te voir ; et je vois la plus belle créature que femme ait jamais portée. Triste j'accouche, triste est la première fête que je te fais, à cause de

[142] Cf. la partie 1.1.1. : « Des femmes entre l'enfance et l'âge adulte ».
[143] Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 73
[144] Rivalen est le père de Tristan, fidèle compagnon du roi Marc.
[145] Blanchefleur est la mère de Tristan et la sœur du roi Marc.
[146] Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p. 20-21
[147] *Ibid.*, p. 21
[148] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 18

toi j'ai tristesse à mourir. Et comme ainsi tu es venu sur terre
par tristesse, tu auras nom Tristan[149].

Une autre mère de notre corpus meurt également après son époux, tant elle lui est attachée : il s'agit de Soredamor, épouse d'Alexandre et mère de Cligès. Très jeune, ce dernier se retrouve donc orphelin de père et de mère, comme Tristan.

Aprés cest amonestement
Ne vesqui gaires longuement.
Soredamors tel duel en ot
Que aprés lui vivre ne pot,
De duel fu morte ensemble o lui[150].

La mort de ces mères annonce le destin tragique de Tristan et de Cligès, le premier destiné à aimer Iseut et le second à vivre détrôné par son oncle Alis qui a également épousé la femme qu'il aime. A l'inverse de cela, il semble que les mères des héroïnes vivent quant à elles bien plus longtemps. Ainsi, celle d'Iseut comme celle d'Enide ne meurent pas : elles les accompagnent jusqu'à leur mariage, voire leur couronnement dans le cas d'Enide.

Un autre rôle important dans la société médiévale que nous retrouvons dans les œuvres étudiées est celui de la suivante. Ainsi, il est indispensable dans le mythe de Tristan et Iseut et dans le roman *Cligès* de Chrétien de Troyes. En effet, Brangien[151] comme Thessala[152] protègent leur maîtresse et sont détentrices du philtre qui transforme la vie des amants[153].

Le dernier rôle que nous évoquerons ici est celui de l'épouse. Trois types d'épouse se distinguent à travers notre étude. Le premier est l'épouse heureuse dans son mariage, bienveillante envers son époux qu'elle n'hésite pas à soutenir. Trois figures se placent sous ce schéma : Guibourc, Enide et Guenièvre. En effet, Guibourc soutient Guillaume et se bat contre l'invasion païenne afin qu'Orange ne soit pas assiégée ; Enide est amoureuse d'Erec

[149] *Ibid.*
[150] « Après cette exhortation, / il ne vécut guère plus longtemps. / Soredamor en conçut un tel chagrin / qu'elle ne put pas lui survivre. » Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994, v. 2577-2581, p. 198
[151] Brangien est la fidèle suivante d'Iseut, dont elle prend la place lors de la nuit de noces avec Marc afin qu'il ne se rende pas compte que la reine n'est plus vierge.
[152] Thessala est la suivante de Fénice, l'héroïne du roman *Cligès*, grâce à laquelle les amants pourront enfin vivre heureux.
[153] Cf. partie 2.3.2. : « Magie et sorcellerie ».

et voue sa vie à l'aider, même au détriment de la sienne ; Guenièvre aide Arthur à prendre des décisions et se présente comme une reine réfléchie[154] et respectée.

Contre cela, nous trouvons les épouses dont le mariage n'est pas heureux. Cette catégorie se divise elle-même en deux autres : l'épouse malveillante et l'épouse mal mariée. N'oublions pas que pendant longtemps, l'amour n'était pas l'argument premier du mariage mais bien ce qu'il rapporterait : « Au total, le mariage est déterminé avant tout par l'intérêt des familles, à en juger par nos sources qui s'attachent surtout aux classes privilégiées[155] ». Ainsi, il est compréhensible que le ménage ne soit pas toujours des plus joyeux. La figure parfaite de l'épouse malveillante est celle de Blanchefleur. En effet[156], c'est une femme qui n'hésite pas à faire passer ses propres intérêts avant tout et à se servir de son époux, Louis, afin de se venger de son frère (bien que cela ne fonctionne pas). Toutefois, ce qui prédomine est véritablement l'épouse mal mariée. C'est notamment le cas de Fénice[157], amoureuse de Cligès mais épouse d'Alis de Constantinople.

> Mais l'emperere me marie,
> Dont molt sui irie et dolente,
> Por ce que cil qui m'atalente
> Est niés celui que prendre doi[158].

Le cas des deux Iseut est pourtant plus problématique. En effet, elles entrent dans les deux catégories à la fois. Iseut la Blonde ne désirait pas quitter sa famille et ses terres, encore moins accompagnée du meurtrier de son oncle. Elle n'a même jamais rencontré son futur époux, et ses craintes sont de fait tout à fait légitimes.

> Mais, plus elle s'éloignait de la terre d'Irlande, plus tristement la jeune fille se lamentait. Assise sous la tente où elle s'était renfermée avec Brangien, sa servante, elle pleurait au souvenir de son pays. Où ces étrangers l'entraînaient-ils ? Vers qui ? Vers quelle destinée[159] ?

[154] C'est elle qui prend la décision de la punition du chevalier Ydier.
[155] Verdon J., *La femme au Moyen âge*, Paris, Editions Jean-Paul Gisserot, « Histoire Gisserot », 2013, p. 31
[156] Cf. la partie précédente, 1.2.3. : « Des figures qui s'opposent et se complètent malgré la hiérarchie sociale », dans laquelle nous avons développé l'opposition entre Guibourc et Blanchefleur.
[157] Malgré ce mariage malheureux, Fénice ne trompe pas Alis. L'honneur prime avant son bonheur.
[158] « Mais c'est l'empereur qui m'épouse, / et j'en suis toute contrariée, / parce que celui qui me plaît / est le neveu de celui que j'aurai. » Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994, v. 3092-3095, p. 230
[159] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 50

Par ailleurs, elle ne désire pas véritablement faire de mal à Marc : enivrée du philtre, plus rien n'a d'importance. Son époux n'est qu'une sorte de dommage collatéral, au même titre que Tristan et Iseut sont eux-mêmes victimes de l'ensorcellement « ou plutôt du désir fou, cette force mystérieuse qui jette l'un vers l'autre un homme et une femme pris d'une soif inextinguible de se fondre dans le corps de l'autre[160]. » Il serait également faux de ne voir Iseut aux Blanches Mains que comme une femme malveillante qui n'a pas hésité à sacrifier son époux par jalousie[161]. En effet, l'homme qu'elle a épousé ne l'a jamais « honorée », trop attaché à Iseut la Blonde.

> Le desir qu'il ad vers la reïne
> Tolt le voleir vers la mechine[162]

Elle vit donc malgré elle un mariage avec un homme qui ne l'aime pas et qui ne cesse d'être hanté par le souvenir d'une autre, tout en sachant qu'il l'a épousée parce qu'elle ressemble à son amour perdu et qu'elle porte le même prénom.

1.3.2. *L'image persistante d'Eve et de la femme venimeuse*

L'œuvre[163] de Chrétien de Troyes et le mythe de Tristan et Iseut sont des écrits profondément ancrés dans la culture celtique, mais également chrétienne. Tous les couples qui s'aiment sont sous la protection de Dieu : Erec et Enide, Cligès et Fénice, Guibourc et Guillaume, mais également indéniablement Tristan et Iseut. De fait, nous retrouvons beaucoup d'allusions ou d'allégories par rapport à la religion chrétienne tout au long des romans (ou de la chanson de geste dans le cas de *La Chanson de Guillaume*).

L'une des premières comparaisons que nous pouvons faire se trouve dans le mythe de Tristan et Iseut. En effet nous avons déjà parlé, bien que brièvement, du combat opposant Tristan au dragon d'Irlande. C'est grâce à la victoire sur ce monstre que Tristan parvient à obtenir la main d'Iseut pour son oncle le roi Marc[164]. Il faut savoir que l'image du Dragon est

---

[160] Duby G., *Dames du XII^e siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 97-98

[161] Dans la version de Thomas d'Angleterre, lorsque Tristan est blessé, seule Iseut peut le sauver. Il est alors décidé que le navire qui rejoindrait Tristan en Bretagne brandirait une voile blanche si Iseut a accepté de venir, et noire si elle a refusé. Jalouse, l'épouse de Tristan annonce que la voile est noire, alors qu'elle était en réalité blanche.

[162] « Son amour pour la reine lui ôte toute concupiscence envers la jeune fille. » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989, v. T598-599, p. 366

[163] Nous entendons ici le mot « œuvre » dans toute sa globalité, c'est-à-dire en prenant en compte toute les livres signés par l'auteur.

[164] Blessé, Tristan est soigné par Iseut qui l'a retrouvé alors qu'Aguynguerran le Roux prétendait être l'auteur de cette victoire.

extrêmement utilisée au Moyen Âge : « Le dragon est un élément récurrent dans la littérature médiévale […], profondément influencée par les mythologies germaniques et celtiques, mais également par la tradition biblique[165]. » La littérature médiévale, profondément marquée par la société chrétienne dans laquelle elle se trouve, utilise la symbolique du Dragon car il « reste à jamais en premier lieu la Bête à sept têtes de l'Apocalypse, à la fois descendant de l'hydre antique et la métamorphose la plus effroyable du diable[166] ». En outre, il est l'adversaire idéal du défenseur de Dieu, de la chrétienté.

> Tout grand récit médiéval a son dragon, incarnation du Chaos primitif crachant les flammes de l'Enfer : de l'hagiographie de saint Michel, saint Clément ou saint Georges au cycle arthurien, le dragon est l'épreuve incontournable pour le héros. Terrifiant physiquement, quasi invincible et doté du pouvoir de voler, on le présente aussi comme très rusé et doué de la parole[167].

Ainsi, lorsque Tristan bat le Dragon d'Irlande, il vainc également Satan. En digne chevalier, il est protégé par Dieu comme il protège ses valeurs en retour, au même titre que l'a fait Saint Michel durant l'Apocalypse relatée dans l'*Ancien Testament*[168].

> 09 Oui, il fut rejeté, le grand Dragon, le Serpent des origines,
> celui qu'on nomme Diable et Satan, le séducteur du monde
> entier. Il fut jeté sur la terre, et ses anges furent jetés avec lui.
> 10 Alors j'entendis dans le ciel une voix forte, qui proclamait :
> « Maintenant voici le salut, la puissance et le règne de notre
> Dieu, voici le pouvoir de son Christ ! Car il est rejeté,
> l'accusateur de nos frères, lui qui les accusait, jour et nuit,
> devant notre Dieu[169].

---

[165] Herbreteau L., « La femme et le dragon dans la littérature médiévale anglaise : une question de pouvoir », *Loxias*, 54, mis en ligne le 16 septembre 2016 [En ligne.] http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=8506 [consulté le 25/04/2020]

[166] Sadaune S., *Le Fantastique au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2012 ; 2016, p. 124

[167] *Ibid.*

[168] Nous pourrions également rapprocher Tristan du héros Siegfried, adversaire du montre Fafnir. Toutefois, nous allons pour cette partie nous intéresser surtout aux références bibliques. Le dragon étant une figure centrale à l'époque médiévale, de nombreux textes en regorgent. Par ailleurs, ce monstre connait depuis quelques années un regain de popularité auprès des sociétés européennes car il représente également la force, la puissance : ne l'oublions pas, le dragon était un emblème militaire aussi bien sous l'Antiquité qu'au Moyen Âge, présent sur les drakkars Vikings et sur la figure de proue des vaisseaux de Guillaume le Conquérant.

[169] *Ancien Testament*, Ap. 12:9-10

En outre, le Dragon est l'un des monstres qui doit mener à la destruction des hommes, à l'instar de Jörmungand[170] lors du Ragnarök[171]. Également rusé, tricheur, séducteur, « il est le digne successeur du serpent qui trompa Eve dans le jardin d'Eden[172]. »

> Eve est la femme dangereuse, aisément tentée. Par suite, toutes les filles d'Eve sont à la fois fragiles et responsables[173].

De fait, Eve est autant responsable de la chute des hommes du Paradis que le serpent qui l'a trompé justement parce qu'elle s'est laissée séduire. La condition féminine est alors marquée par cette faute : la femme devient l'Ennemi, la cause du malheur de l'Homme.

> Tu devras toujours porter le deuil, être couverte de haillons et abîmée dans la pénitence afin de racheter la faute d'avoir perdu le genre humain… femme, tu es la porte du diable. C'est toi qui as touché à l'arbre de Satan, et qui, la première, as violé la loi divine[174].

Dès lors, la femme est dangereuse car trompeuse, en témoignent les nombreuses légendes combinant l'image à la fois de la femme et du dragon-serpent, à l'instar de la vouivre[175] et de Mélusine[176].

---

[170] Aussi appelé « le serpent-monde » à cause de sa taille gigantesque enveloppant toute la Terre, il est le fils du dieu de la discorde Loki et de la géante Angrboda, ainsi que le frère du loup Fenrir et la déesse des morts Hel. Lors du Ragnarök, il s'entretue avec le dieu de la foudre Thor. Sturluson S., *Edda de Snorri*, 1220.

[171] Le Ragnarök est, dans la mythologie nordique et scandinave, l'équivalent de l'Apocalypse : il s'agit de la fin du monde. Beaucoup de dieux y meurent ainsi que la quasi-totalité des hommes avant qu'un nouveau monde ne renaisse. *Edda poétique*, « Völuspá », XIII^e^ siècle.

[172] Sadaune S., *Le Fantastique au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2012 ; 2016, p. 126

[173] Régnier-Bohler D. (dir.), *Voix de femmes au Moyen Age : savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie : XII^e^-XV^e^ siècle*, Paris, R. Laffont, 2006, p. 13

[174] Tertullien, *De Cultu feminarum, Du culte des femmes*, III^e^ siècle

[175] La vouivre est un monstre issu du folklore franc-comtois, dont la figure est reprise dans le roman de Marcel Aymé intitulé *La Vouivre* (1943). Il s'agit d'un monstre « mi-femme, mi-animal, [qui] se révèle volatile, aussi fluide, déconcertante et insaisissable que les sinueux mouvements qu'elle effectue pour rejoindre l'eau. » Elle possède une escarboucle extrêmement précieuse que nombre d'hommes désirent lui voler pendant qu'elle se baigne. Chamouton Ch., *Les Mystères du Doubs : histoires insolites, étranges, criminelles et extraordinaires*, Clermont-Ferrand, Editions De Borée, 2010.

[176] La fée Mélusine est une femme dont le corps est monstrueux : un jour par semaine, le bas de son corps est le même que celui d'un serpent. Ce secret, inconnu de son époux à qui elle avait interdit d'essayer de la voir le samedi, sera dévoilé lorsqu'il l'espionne. Toutefois, contrairement à la vouivre, c'est une femme bienfaisante. Clier-Colombani Fr., *La fée Mélusine au Moyen-Âge, Images, Mythes et symboles*, Paris, Le Léopard d'Or, 1991.



Tableau de Julius Hübner, *Die schöne Melusine*, 1844, huile sur toile,
67 x 98 cm, Musée national de Poznań, Pologne

La femme est donc un être facilement corrompu et corrupteur, en même temps tentée et tentatrice. Par exemple Enide, est accusée d'avoir « lacié et pris[177] » Erec. De plus, elle qui se montre en premier lieu réservée et effacée, prend le dessus pendant la nuit de noces :

> De baisier fu li premiers jeus ;
> Et l'amors qui iert entr'aux deus,
> Fist la pucele plus hardie :
> De rien ne s'est acohardie,
> Tot soffri, que que li grevast[178].

Cet aspect assez libéré dans le couple de la relation sexuelle se trouve également dans le mythe de Tristan et Iseut, mais ici sous une forme qui sera condamnée. Accusée d'adultère, Iseut est alors condamnée à être livrée à des lépreux : « les lépreux acquièrent la réputation d'être particulièrement lubriques. Yseut serait donc punie par où elle a péché[179] ». Ainsi, condamnée à cause de ses relations sexuelles avec Tristan, la punition serait le viol qui, de plus, la défigurerait : « son aspect physique reflèterait sa vraie nature venimeuse de sirène tentatrice[180]. » En outre, sa culpabilité et le fruit du péché seraient reflétés par la figure

[177] « pris dans mes rets » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992, v. 2560, p. 210.
[178] « La baiser fut le premier jeu, / mais l'amour qui les unissait l'un à l'autre / rendit la pucelle plus hardie : / rien ne l'a effarouchée. /Elle souffrit tout, quoi qu'il lui en coutât. » *Ibid.*, v. 2097-2101, p. 176-178.
[179] Evans Cl., « Le personnage d'Yseut dans le *Tristan* de Béroul et *Les Folies* de Berneet d'Oxford : une perspective inspirée par les textes irlandais et gallois », *Le Moyen Âge*, tome CXI, Paris, De Boeck Supérieur, 2005, p. 98
[180] *Ibid.*

repoussante qu'elle aurait désormais. Par ailleurs, elle est aussi coupable de manipulation dans la version de René Louis. En effet, elle boit volontairement le philtre élaboré par sa mère grâce à l'aide de Brangien, souhaitant être aimée de Tristan qu'elle manipule alors :

> A cet instant, le visage de la jeune fille s'éclaira d'un sourire furtif : elle tenait en ses mains le plus sûr moyen de faire naître l'amour en Tristan et le lier à Iseult pour toujours. […] En homme courtois et bien appris, il [Tristan] versa de ce breuvage dans la coupe et le tendit à Iseult qui en but à sa soif[181].

De plus, Iseut demande à Brangien de prendre sa place lors de la nuit de noces afin que le roi Marc ne s'aperçoive pas que sa jeune épouse n'est plus vierge. Elle maîtrise également parfaitement l'art du faux-semblant et de la double entente, comme lors de ce passage où elle témoigne n'avoir jamais trompé son époux, prétextant que seuls le lépreux qu'elle vient de chevaucher et le roi Marc sont venus entre ses jambes – alors que c'est Tristan qui est déguisé en malade, sous l'ordre de son amante – :

> Entre mes cuises n'entra home,
> Fors le ladre qui fast soi some,
> Qui me porta outre les guez,
> Et li rois Marc mes esposez[182].

De fait, dans les romans étudiés, nous voyons qu'est souvent donné aux héroïnes le péché capital de la luxure, d'autant plus condamnable chez Iseut car la sexualité n'était tolérée que dans le mariage. La perversion et la manipulation, déjà présentes dans la figure d'Eve, sont également des traits de ces personnages féminins qui portent toute la culpabilité du couple.

1.3.3. *La femme puissante : un véritable danger perçu par les hommes*

Selon le *TLFi*[183], quelqu'un de puissant est quelqu'un « qui, par sa force, son importance, a la capacité de produire de grands effets[184]. » En outre, c'est la réception qui

[181] Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p. 58-59
[182] « jamais un homme n'est entré entre mes cuisses, sauf le lépreux qui se fit bête de somme pour me faire traverser le gué et le roi Marc mon époux. » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. 4205-4208, p. 214
[183] Le *TLFi est la version informatisée du TLF* : le *Trésor de la langue française*, un dictionnaire découpé en seize volumes.
[184] [En ligne.] https://www.cnrtl.fr/definition/puissant [Consulté le 25/04/2020]

juge de la puissance ou non d'une personne, jugeant ses actes dignes de la qualifier de « puissant ». De tout temps, la femme puissante a passionné par son caractère subversif. Entre objet de fantasme et figure de scandale, elle n'est jamais passée réellement inaperçue face aux hommes, même si son intention était de le faire. En effet, il faut souligner le fait que dans la Genèse, la femme, Eve, fut créée à partir d'Adam, laissant la femme en position seconde par rapport à l'homme : « L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme[185]. »

> Cette condition subalterne, répétée par la loi civile et religieuse tout au long de la période, les femmes, elles-mêmes, l'ont intériosée. […] La femme est faite de matière, tandis que l'homme est tout d'esprit, elle est donc plus fragile et l'instrument préféré du diable[186].

En outre, la femme est biologiquement plus faible, moins intelligente, selon la doctrine chrétienne. Toutefois, plusieurs grandes dames s'opposent d'une manière ou d'une autre à ce schéma réducteur. Etudions en premier lieu une figure féminine réelle particulièrement importante en France : celle d'Aliénor d'Aquitaine[187].

> Aliénor fut tour à tour présentée en tendre victime de la cruauté froide d'un premier époux, insuffisant et borné, d'un second époux, brutal et volage, ou bien en femme libre, maîtresse de son corps, tenant tête aux prêtres, bravant la morale des cagots, porte-étendard d'une culture brillante, joyeuse et injustement étouffée, celle de l'Occitanie, contre la sauvagerie cafarde, contre l'oppression du Nord, mais toujours affolant les hommes, légère, pulpeuse et se jouant d'eux[188].

A travers cette citation, nous voyons bien qu'Aliénor d'Aquitaine a longtemps intrigué. L'une des images que l'on retient d'elle reste son indépendance face aux hommes et

---

[185] *Ancien Testament*, Genèse, 2:22

[186] Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 108

[187] Aliénor d'Aquitaine (1122-1204) fut reine de France puis d'Angleterre. Elle fut mariée, successivement, à Louis VII, dit Louis le Pieux, roi des Francs de 1137 à 1180, et à Henri II, roi d'Angleterre de 1154 à 1189. Elle est la mère du fameux Richard I[er], dit Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre et seigneur d'Irlande de la mort de son père à la sienne, en 1199. Elle joua un rôle politique extrêmement important en Europe, notamment à cause des Croisades, et est encore aujourd'hui l'une des figures féminines les plus respectées et connues. Secrets d'Histoire, *Aliénor d'Aquitaine : une rebelle au Moyen Âge*, documentaire présenté par Stéphane Bern, diffusé sur France 2, 05/07/2018, 20h50, 2h20.

[188] Duby G., *Dames du XII[e] siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 19

sa volonté de mener la politique au mieux. Aujourd'hui, c'est certainement ce côté avant-gardiste qui fait de cette femme une figure si appréciée. Il en va de même pour le mythe de Tristan et Iseut :

> Au fil du temps, l'attention s'est insensiblement déplacée vers la figure féminine, vers le personnage d'Iseut qui, dans l'opéra de Wagner, dans le film de Jean Cocteau, finit par éclipser celui de Tristan, alors que, dans ce qui était un « roman de Tristan », toute la lumière se projette sur le héros masculin[189].

Peu à peu, le regard se tourne donc vers les figures littéraires féminines qui, de premier abord, ne tiennent qu'un rôle secondaire par rapport aux hommes qu'elles accompagnent ou avec lesquels elles sont mariées, justement car l'interprétation plus contemporaine que nous avons de ces œuvres permet de mettre en exergue la puissance des femmes au même titre que certains personnages historiques à l'époque.

> Le panthéon héroïque du Moyen Âge est essentiellement peuplé d'hommes, de guerriers preux et invincibles, mais il laisse la place à quelques femmes dont Jeanne d'Arc est, bien entendu, la figure de proue[190].

Ainsi, comme les exceptions que sont certaines femmes historiques, certains personnages littéraires sortent du schéma désiré selon lequel « la femme doit […] apprendre surtout à avoir "belle contenance et simple[191]" » : la femme est désormais bien plus. Elles ont un rôle à jouer. Comme Boadicée[192] durant l'invasion romaine de Néron, Guibourc résiste aux invasions païennes durant l'absence de Guillaume et essaie de se montrer la plus prudente, la plus réfléchie possible :

> Dame Guiburc nel mist mie en oblier :
> Ele sout en Larchamp Willame al curb niés,
> En la bataille le paien Deramé.
> Prist ses messages, ses homes fait mander*,

[189] *Ibid.*, p. 101
[190] Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 109
[191] Delort R., *La Vie au Moyen Âge*, Paris, Editions du Seuil, 1982, p. 102
[192] Boadicée (30-61) fut reine du peuple des Iceni et épouse de Prasutagos. Elle est décrite par Dion Cassius dans *Histoire romaine* comme « armée d'une longue lance » et inspirant « la terreur à ceux qui l'apercevaient. » Selon Tacite dans *Annales*, son peuple se révolta suite à sa flagellation et au viol de ses deux filles par des légionnaires romains à la mort de son mari. Cette révolte fut l'une des plus grandes révoltes celtes de l'histoire et permit de faire libérer Londinium (Londres) de l'invasion.

Tant qu'ele en out trente mile de tels :
Les quinze mille furent si apresté
Cum de ferir en bataille champel[193].

Pourtant, la parole de cette femme est remise en cause par les barons lorsqu'elle pense voir Guillaume revenir avec Vivien dans les bras : « Taisez, ma dame, ja sur els nel metum* [194] ». En effet, pour eux, Guibourc est ignorante de penser que Vivien puisse être tué ; certes, elle garde Orange durant l'absence de son époux, mais elle garde un statut subalterne à leurs yeux. Pourtant, elle refuse de laisser entrer Guillaume dans la ville quand il revient du combat car il semble avoir échoué, ce qui n'est pas digne de lui :

Si vus fuissiez Willame al curb niés,
Od vus venissent set mile homes armez,
Des Frans de France, des baruns naturels ;
Tut entur vus chantassent ces juglers*,
Rotes e harpes i oïst hom soner[195] !

Elle détient, par ses paroles, bien plus de puissance qu'il n'y parait : elle possède le respect et l'amour de Guillaume qui lui a donné toute sa confiance. Ce dernier est un homme puissant qui n'hésite pas à remettre le royaume entre ses mains (royaume qu'il représente et qu'il détient) : en "possédant" Guillaume, elle a également ses terres et, par extension, son pouvoir. C'est justement cette même caractéristique qui est reprochée à Enide et Iseut. En effet, Enide a une grande influence sur son époux à cause de l'amour qu'il ressent pour elle. Face à ce sentiment, plus rien n'a d'importance :

Mais tant l'ama Erec d'amors
Que d'armes mais ne li chaloit,
N'a tornoiement mais n'aloit[196].

Cette passivité est critiquée par les autres personnes de la cour, qui accusent la passion du jeune homme de le détruire. Enide est l'objet de son désir mais aussi de sa descente :

---

[193] « Dame Guibourc fit preuve de prudence : elle savait que Guillaume était en Larchamp, en train de combattre le païen Deramé. / Elle appela ses messagers et par eux convoqua ses hommes : elle en eut bientôt trente mille, dont quinze mille sont tout prêts à livrer une bataille rangée. » *Chanson de Guillaume (La)*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 2008, XCVI, v. 1229-1235, p. 164.
[194] « Taisez-vous, ma dame, ne parlons pas d'eux à ce propos. », *Ibid.*, XCVII, v. 1257, p. 166.
[195] « Si vous étiez Guillaume au nez courbe, sept mille hommes en armes vous accompagneraient, des Francs de France, des preux sans défaillance. Autour de vous les jongleurs chanteraient, et l'on entendrait le son des harpes et des rotes. » *Ibid.*, CXL, v. 2244-2248, p. 230
[196] « Mais Erec l'aimait d'un si grand amour / que les armes le laissaient indifférent / et qu'il ne participait plus aux tournois. » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 2430-2432, p. 200.

Si compaignon duel en menoient ;
Entr'ax sovent se dementoient
De ce que trop l'amoit assez[197].

Il en est de même pour le personnage d'Iseut. C'est à cause d'elle que Tristan, le chevalier et neveu idéal, semble se détourner du droit chemin, faisant d'elle une femme manipulatrice et dangereuse pour l'idéal chevaleresque. En outre, la dimension didactique de ces œuvres fait d'Iseut l'anti-modèle à suivre pour les jeunes femmes de l'époque justement car elle use du pouvoir qu'elle détient : « Tristan est le héros, sympathique. Mais le personnage d'Iseut, dont la fonction dans le récit consiste à mettre en valeur les vertus viriles, ne l'était certainement pas pour les auditeurs du XII[e] siècle autant qu'il l'est pour nous[198]. » Iseut est d'autant plus dangereuse qu'elle a l'amour non seulement de Tristan, mais également du roi Marc.

Devant le roi choï enverse,
Pasme soi, sa color a perse …
Q'entre ses braz l'en a levee,
Besie l'a et acolee ;
Pensa que mal l'eüst ferue[199].

Souvent accusée par les barons de Marc qui cherchent à faire chuter les amants, l'affection que le roi Marc porte à son épouse l'aveugle complètement. Néanmoins, que ce soit Enide comme Iseut, elles font véritablement vivre les hommes qu'elles influencent.

Mais à la figure d'Eve est bien attachée celle de Marie : « mort par Eve, vie par Marie », formulait Saint Jérôme, et le grand Augustin écrivait[200] : « Par la femme la mort, par la femme la vie[201] ! »

En outre, le regard extérieur condamne ces femmes puissantes, alors même qu'elles ont également une bonne influence sur leur entourage masculin car elles leur permettent de

[197] « Ses compagnons en étaient désolés / et se lamentaient fréquemment entre eux / de ce qu'il lui voyait un amour excessif. » *Ibid.*, v. 2439-2441, p. 202.
[198] Duby G., *Dames du XII[e] siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 106
[199] « Elle tombe à la renverse devant le roi, s'évanouit et devient blême. (…) qu'il la relève entre ses bras, lui donne un baiser et l'enlace. Il craint qu'un mal l'ait frappée. » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. 3169-3173, p. 168
[200] *Histoire des femmes en Occident*, sous la dir. de Georges Duby et Michelle Perrot. T. 2 : *Le Moyen Age*, sous la dir. de Christiane Klapisch-Zuber. Paris : Plon, 1992, chapitre I (écrit par Dalarun J.), p. 39
[201] Régnier-Bohler D. (dir.), *Voix de femmes au Moyen Age : savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie : XII[e]-XV[e] siècle*, Paris, R. Laffont, 2006, p. 13

s'affirmer réellement, d'être vraiment eux-mêmes. Elles les font vivre pleinement. En elles se trouve tout le paradoxe des figures d'Eve[202] et de Marie[203]. Elles sont bien plus complexes et plus profondes que ce qu'elles laissent paraître en premier lieu.

[202] Eve représente donc la femme tentatrice, qui pousse les hommes à la chute. De là nait le péché originel dont chaque chrétien doit se laver lors du baptême.
[203] Marie, plus souvent appelée la « Vierge Marie » chez les Catholiques, est la mère de Jésus de Nazareth. Elle représente la femme pure, entièrement dévouée à Dieu (et à son fils) et bienveillante.

2. Héroïsme et action(s)

Pourtant, l'héroïsme n'est pas une caractéristique innée : elle s'acquiert grâce aux actes que font les personnes ou les personnages. Selon le *TLFi*[204], l'héroïsme est la « force d'âme exceptionnelle qui fait d'un homme un héros, ou d'une femme une héroïne ». De fait, le héros ou l'héroïne est une personne forte aussi bien physiquement que mentalement. Cela est d'autant plus visible quand nous prenons une deuxième définition : « Comportement exemplaire caractérisé par un extrême courage face au danger et un dévouement total à la cause pour laquelle on combat. » Cela nous permet de vous en quoi les personnages sur lesquels portent notre étude peuvent être qualifiés d'héroïques : les personnages féminins sont courageux, mais également entièrement dévoués. Cela est visible en littérature mais aussi dans la réalité, comme nous avons pu le voir notamment avec Aliénor d'Aquitaine, Boadicée ou encore Jeanne d'Arc[205].

> En divers points du monde, les femmes ont déjà manifesté des capacités qu'on eût été bien loin de leur soupçonner aux temps classiques, et, sans même avoir à nommer Corazon Aquino, Benazir Bhutto ou Violeta Chamorro, rappelons qu'elles ont requis bien des domaines qu'au siècle dernier on leur refusait obstinément[206].

Dans notre corpus comme dans la vraie vie, les femmes agissent : « La femme qui jusqu'alors était un non-être, une absence, devient présence, et cette présence ne va cesser de s'affirmer[207]. » Toutefois, leurs manières d'agir sont très différentes de celles des hommes. En effet, étant donné que ce qui est demandé aux femmes n'est pas la même chose que pour les hommes (elles sont surtout destinées à porter des héritiers[208]), leurs actions sont parfois beaucoup plus subtiles, se servant de ce qui est jugé comme une faiblesse comme de leur force.

---

204 [En ligne.] https://www.cnrtl.fr/definition/h%C3%A9ro%C3%AFsme/substantif [Consulté le 26/04/2020]

205 Jeanne d'Arc (1412-1431), aussi appelée la Pucelle, fut une guerrière qui parvint à lever le siège d'Orléans et à renverser le cours de la guerre de Cent ans. Vendue aux Anglais, elle mourut brûlée vive sur le bûcher, condamnée pour hérésie. Encore aujourd'hui, elle est l'une des figures historiques les plus connues de France, et une véritable héroïne française. C'est également une sainte reconnue de l'Eglise catholique.

206 Pernoud R., *La femme au temps des croisades*, Paris, Stock, 1990, p. 27

207 Pernoud R., *Visages de femmes au Moyen Âge*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1998, p. 25

208 Cf. la partie 1.1.1. : « Des femmes entre l'enfance et l'âge adulte ».

2.1. *La réception : comment les personnages féminins sont-ils perçus par les autres personnages ?*

2.1.1. *La femme conseillère, dans l'ombre d'autrui*

Tandis que les hommes doivent montrer leur force et être de véritables « chefs de famille[209] », ce qui est demandé aux femmes est au contraire de rester en retrait et d'être entièrement dépendante de leur époux :

> Il est peu utile qu'elles [les femmes] apprennent à lire et à écrire, sauf si elles deviennent nonnes, car la lecture leur donne de mauvaises idées, et l'écriture les entraîne invinciblement à correspondre avec qui leur adresse des billets doux ; il peut être intéressant qu'elles sachent jouer d'un instrument, chanter, danser. Il est quasi obligatoire qu'elles sachent coudre et filer car la pauvre en aura besoin et la riche saura diriger et apprécier de tels travaux[210].



Jeunes femmes filant à la quenouille et au rouet, Lyon, Bm, *Ovide moralisé*, ms. 742, fol. 54. (Photo CNRS-IRHT).

Ainsi, nous voyons que l'éducation des femmes se limite avant tout à l'entretien de la maison. La lecture est jugée dangereuse car pouvant amener des idées qu'elles n'auraient pas

[209] La notion de « chef de famille » est présente dans le code civil de 1804, où nous pouvons lire dans la « loi du 26 ventôse an XI » (17 mars 1803) que la femme doit « obéissance à son mari » (207) et qu'elle « obligée d'habiter avec le mari, et de le suivre par-tout où il juge à propos de résider » (208). De fait, le statut des époux est légalement profondément inégalitaire. Ce n'est qu'en 1970 que cette notion est supprimée, et en 1985 que les époux deviennent époux devant la loi.

[210] Delort R., *La Vie au Moyen Âge*, Paris, Editions du Seuil, 1982, p. 103

pu avoir autrement[211]. Par ailleurs, perçues fragiles et tentatrices, elles seraient facilement attirées par l'envie de tromper leur mari : au même titre qu'Eve, elles ne sont pas entièrement dignes de confiance. En outre, certaines doivent rester en retrait et n'être qu'une conseillère, sans agir directement mais à l'aide d'un médiateur : il s'agit des femmes de l'ombre.

> Alors que l'honneur des hommes relève de leurs aptitudes à agir et à réagir dans l'espace public, à montrer leur force et leur pouvoir en usant de la violence et de la vengeance, l'honneur féminin, au contraire, se positionne sur le versant de la passivité, de la claustration et de la honte[212].

Cela signifie que les hommes passent à l'action par la force alors que les femmes restent en retrait, passives, cloitrées à la maison à faire le travail domestique. Les parfaits exemples de ces femmes conseillères sont Brangien et Thessala, les suivantes d'Iseut et Fénice. Brangien est entièrement dévouée à sa maîtresse et se distingue grâce à sa sagesse :

> Brangien, la sage, l'avisée, se joignit à Iseult pour apaiser le courroux de la reine[213].

Dans ce passage, Iseut, sa mère et leur suivante, Brangien, viennent de découvrir que Tristan est le meurtrier du Morholt ; sa mère, en apprenant cela, veut se venger, mais la servante la conseille en la ramenant à la raison. Brangien « la fidèle[214] » est la conseillère d'Iseut, qu'elle guide dans l'ombre. C'est également elle qui aide les amants lors de l'épisode de la fontaine[215]. En effet, elle n'hésite pas à mentir au roi afin de les protéger, en prétendant que Tristan la hait.

> Oiez que dit la tricheresse !
> Molt fist que bone lecheresse ;
> Lores gaboit a esscïent

[211] Bien entendu, cela n'est pas une généralité absolue : il y a des femmes érudites au Moyen-Âge, à l'instar d'Anne Comnène, Hildgarde de Bingen et Christine de Pizan, qui rivalisent avec les hommes !
[212] *Mariage et sexualité au Moyen âge : accord ou crise ?,* sous la direction de Rouche M., Colloque international de Conques, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 37
[213] Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p. 49
[214] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 61
[215] L'épisode de la fontaine est l'un des plus connus du mythe de Tristan et Iseut. Le nain Frocin, ayant entendu que les amants se rencontreraient autour de la fontaine, prévint le roi en lui disant de se cacher en haut du pin surplombant la source. Toutefois, le piège ne fonctionne pas : Iseut voit le reflet de son époux dans l'eau et les amants se comportent alors très différemment de ce qui était prévu, prétextant souffrir des fausses accusions d'adultère du roi Marc.

Et se plaignoit de maltalent[216].

De plus, lorsque Tristan se déguise en « foz venuz / Ki mult est haut en croiz tunduz[217] », Brangien comprend très vite de qui il s'agit en réalité. Alors qu'elle exprime son raisonnement à sa maîtresse, Iseut dit que cela est impossible, jugeant l'homme sur son apparence qu'elle trouve repoussante. Elle affirme même qu'elle aurait préféré que « cist fol[218] » périsse en mer plutôt qu'il ne vienne la tourmenter. Ces dires scandalisent Brangien, qui tente alors de raisonner sa maîtresse :

Taisez, dame, dit Brengain,
Mult estes or de male main.
U apreïstes tel mester ?
Mult savez ben escumigner[219] !

En outre, le rôle de Brangien est bien important qu'il n'y parait car en conseillant et en raisonnant Iseut, elle permet au couple de s'en sortir. Thessala joue elle aussi un rôle assez semblable. C'est elle qui concocte le breuvage pour Alis[220] afin de redonner de l'espoir à sa jeune maîtresse, désespérée de devoir donner perdre sa virginité avec l'oncle de celui qu'elle aime réellement, Cligès.

En boenne esperance la met
Sa mestre qui ce li promet,
Et si li fiance a tenir[221]

Par ailleurs, lorsque Fénice a l'idée de se faire passer pour morte[222], elle fait entièrement confiance à Thessala pour les aider à mener à bien leur plan et pour trouver un moyen à ce stratagème :

Et Thessala qui m'a norrie,
Ma maistre en cui [je] molt me croi,

---

[216] « Ecoutez ce que dit la maline ! Elle se comporte en parfaite coquine. Elle savait pertinemment qu'elle racontait des histoires quand elle se plaignait de la colère de Tristan. » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989, v. 519-522, p. 46
[217] « fou qui porte la tonsure en croix » *Ibid.*, FO v. 559-560, p. 254
[218] « « ce fou » *Ibid.*, FO v. 585, p. 256
[219] « Taisez-vous, ma dame, dit Brangien, vous devenez méchante. Où avez-vous appris à réagir ainsi ? Vous avez vite fait de maudire les gens. » *Ibid.*, FO v. 591-594, p. 256
[220] Thessala a créé un philtre destiné à Alis de Constantinople consistant à lui donner l'illusion de faire l'amour avec Fénice alors qu'il sera en réalité endormi. Ce stratagème permet à Fénice de rester vierge, dans l'espoir de pouvoir se remarier à Cligès lorsque son époux sera mort.
[221] « Sa nourrice lui rend l'espoir / en lui faisant cette promesse, / dont elle lui donne l'assurance. » Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994, v. 3173-3175, p. 234
[222] Afin de pouvoir être heureuse avec Cligès, Fénice désire se faire passer pour morte. Thessala concocte alors un philtre qui en donnera l'illusion avant qu'elle ne se réveille, une fois tout soupçon levé.

M'en aidera par bonne foi,
Qu'ele est molt sage, et molt m'i fi[223].

Une fois la ruse mise en place, les deux femmes commencent tout de suite à jouer la comédie : Fénice feinte une maladie et Thessala prévient de cette situation, allant jusqu'à prétendre que son mal est bien plus important qu'elle ne l'a jamais vu. Ainsi, elle met toutes les cartes de leur côté afin que le plan fonctionne et que personne ne vienne à douter de leur parole.

Unques mais dum il me remambre
N'ot mal dunc je l'oïsse plaindre,
Tant est ses mals plus forz et graindre.
Alez vos en, ne vos ennuit[224].

En outre, Thessala et Brangien sont toutes deux proches et complices[225] avec leur maîtresse respective[226], quitte à prendre des risques considérables et particulièrement dangereux[227].

2.1.2. *Le sacrifice de soi : ultime exploit ?*

Derrière chaque grand homme se cache une femme.

Cet adage, extrêmement célèbre, dépeint une certaine réalité, que cela soit au Moyen Âge comme au XXI[e] siècle : « A première vue flatteuse, cette expression met pourtant en exergue une réalité peu amène : celle du sacrifice féminin[228]. » Nombreuses sont les femmes qui ont pris par aux actes de leur compagnon sans en être reconnues[229]. Elles sont alors considérées comme un soutien essentiel et indéfectible, œuvrant à leur côté afin que ressorte

[223] « Et Thessala, ma nourrice, / ma gouvernante, qui a ma confiance, / m'y aidera fidèlement, / car je me fie en sa sagesse. » Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994, v. 5299-5303, p. 364
[224] « Jamais, autant qu'il m'en souvienne, / je ne l'entendis se plaindre d'aucun mal. / Son mal n'en est que plus sérieux. / Allez-vous-en, ne vous déplaise. » *Ibid.*, v. 5416-5419, p. 372
[225] Entendons par là « complices » en terme polysémique. Elles sont à la fois assez intimes avec Fénice et Iseut, mais également une aide pour les personnes avec lesquelles elles font tout pour accomplir une action, même si cette dernière est répréhensible.
[226] Nous préciserons tout de même qu'Iseut a tenté de tuer Brangien, ce qui montre la cruauté du personnage mais également une confiance parfois plutôt à sens unique…
[227] Brangien se fait tout de même passer pur Iseut lors de la nuit de noces et Thessala trompe le roi en l'ensorcelant grâce au breuvage concocté ; ce sont des actes considérés de haute trahison.
[228] Caroline F., « Comment le sacrifice des femmes profite aux hommes », *Agoravox*, mis en ligne le 10 mars 2020. [En ligne.] https://www.agoravox.fr/tribune-libre/article/comment-le-sacrifice-des-femmes-222087 [Consulté le 15/03/2020]
[229] Nous pourrions citer Marie d'Anjou, Camille Claudel ou encore Lise Meitner, à titre de simple exemple non-exhaustif.

le meilleur d'eux-mêmes : « elle [la femme] peut beaucoup produire en aidant son mari à produire[230] ». En outre, la femme est tout autant capable de créer quelque chose qu'un homme, mais sa faculté est bien plus importante si elle se fait au service de son époux qu'elle *aide*, c'est-à-dire si elle contribue à son travail à lui, tel un « fantôme patient derrière la quête infinie de perfection[231] ».

> Derrière chaque grand homme se cache une femme, mais pourquoi ne pas dire une grande femme ? Après tout si l'homme est grand c'est en partie grâce à elle. La femme doit être là pour épauler son homme et le propulser au sommet pour qu'il soit GRAND[232].

Dans cette citation, nous retiendrons, entre autres, l'injonction à la femme qui « doit être là pour épauler son homme ». Certes, le début paraît en premier lieu plutôt positif pour la gent féminine ; pourtant, cette dernière phrase montre qu'il en ait du devoir d'une bonne épouse de soutenir son mari afin qu'il puisse fournir le meilleur de lui-même. Elle doit se sacrifier pour qu'il parvienne à ses objectifs.

Afin d'analyser cela, notre regard va en premier lieu s'attarder sur la figure d'Enide. En effet, elle pourrait incarner le sacrifice féminin le plus profond de notre corpus. Tout d'abord accusée d'être la cause de l'écart d'Erec en tant que chevalier, elle culpabilise d'avoir ce rôle alors qu'elle est entièrement dévouée à l'homme qu'elle aime.

> Mout me poise quant l'en le dit,
> Et por ce m'en poise encor plus
> Qu'il m'ent metent le blasme sus[233].

De plus, une fois partis, Erec annonce à son épouse qu'elle ne doit en aucun cas lui adresser la parole sauf s'il lui parle d'abord. Il impose à la femme qui l'aime par-dessus tout ce qu'il y a de pire pour elle : le silence.

> Alez, fait il, grant aleüre,
> Et gardez ne soiez tant ose,
> Se vos veez aucune chose,

[230] Citation du philosophe Antoine-Dalmace Sertillange.
[231] Browne J., « Making Darwin: Biography and the Changing Representations of Charles Darwin », *Journal of Interdisciplinary History*, vol. 40, nº 3, 2010, p. 347–373
[232] Citation de Fabien Sullivan Grandfils.
[233] « Ces discours me plongent dans une grande tristesse, / et ce qui m'attriste encore davantage, / c'est qu'on en rejette le blâme sur moi. » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992, v. 2554-2556, p. 210.

Que vos me dïez ce ne qoi.
Gardez ne parlez ja a moi,
Se je ne vos aresne avant.
Grant aleüre alez devant
Et chevauchiez tot a seür[234].

Au final, lorsqu'elle va contre cette injonction, elle le fait au détriment de sa propre protection au profit de celle d'Erec. En effet, elle sait qu'elle encourt un risque en prenant la parole, mais elle le fait tout de même, prête à se sacrifier pour lui. Par ailleurs, elle le fait à plusieurs reprises, malgré les menaces de son époux. Pourtant, elle préfère intervenir à chaque fois : à ses yeux, la perte de celui qu'elle aime est une bien plus grande perte que d'être abandonnée par lui ; son sacrifice est donc moindre par rapport à ce qu'elle perdrait.

Mal aüree ? Moi que chaut ?
Duelx ne pesance ne me faut
Ja mes, tant con j[e] aie a vivre,
Se mes sire tot a delivre
En tel guise d'ici n'estort
Qu'il [ne] reçoive honte et mort[235].

A cette figure sacrificielle qu'est Enide nous pourrions ajouter celle de Fénice, l'amoureuse malheureuse de Cligès, dont les espoirs n'auront causé que des épreuves supplémentaires. Certes, Fénice refuse de « sacrifier à Alis les trésors de sa virginité[236] », préférant lui faire boire un philtre « qui donne au nouvel époux les illusions les plus trompeuses sur la première nuit de noces[237] » ; néanmoins, afin qu'ils puissent enfin vivre heureux, c'est elle qui propose de faire la morte[238]. Le mot « sacrifice » prend donc ici pleinement le sens de « comportant la mise à mort d'une victime[239] » : pour enfin pouvoir vivre, il faut avant cela mourir, ou du moins faire semblant afin de renaître.

[234] « Avancez, fait-il, à vive allure / et gardez-vous d'avoir l'audace, / au cas où vous verriez quoi que ce soit, / de me dire ceci ou cela. / Gardez-vous de jamais me parler, / si je ne vous adresse pas la parole en premier. / Allez à vive allure devant moi / et chevauchez en toute confiance. » *Ibid.*, v. 2764-2771, p. 224
[235] « Malheureuse ? Que m'importe ? / Douleur et chagrin ne sauraient plus jamais me manquer / durant toute ma vie, / si mon époux ne réagit pas immédiatement, / afin de s'échapper d'ici / sans subir une morte infâme. » *Ibid.*, v. 3745-3750, p. 294
[236] Prosper Tarbé, « Recherches sur la Vie et les Ouvrages de Chrétien de Troyes et Godefroy de Laigny » *Le Roman du Chevalier de la Charrette*, Reims, P. Régnier, 1849, p. 15
[237] *Ibid.*
[238] Cligès propose quant à lui de combattre directement Alis, mais celui n'est absolument pas une solution, d'où l'idée plus « subtile » de Fénice.
[239] Définition issue du *TLFi*. [En ligne.] https://www.cnrtl.fr/definition/sacrifice/substantif [Consulté le 28/04/2020].



Tableau de René Magritte, *Les Amants*, 1928, huile sur toile,
54x73,4 cm, Museum of Modern Art, New York (Etats-Unis)

Ce tableau de Magritte pourrait assez bien correspondre à l'histoire de Cligès et Fénice, bien qu'il soit anachronique au roman de Chrétien de Troyes. En effet, la morale « pour vivre heureux, vivons cachés[240] », qui pourrait légender cette œuvre, caractérise leur histoire (tout comme celle de Tristan) : un amour interdit. Le voile sépare les « amants » dans le tableau de manière physique, et métaphorique dans les œuvres étudiées. Ils désirent être ensemble, se donner corps et âme, mais la barrière de l'interdit les éloigne inexorablement, et ce dans le cas de Tristan et Iseut comme dans celui de Cligès et Fénice. Pour cette dernière, il n'y a donc plus qu'une solution : en feignant sa mort, elle permet l'union tant désirée. Elle est en effet enfin libérée de son époux[241], faisant de son acte non pas un pas vers la mort, mais au contraire un retour à la vie[242].

Toutefois, réduire le sacrifice de la femme à l'amour serait particulièrement maladroit. En effet, le personnage de Brangien se sacrifie également : elle ne se sacrifie pas au nom de l'amour, mais pour l'affection qu'elle porte à sa maîtresse et, par extension, au couple adultère. Le premier épisode dans lequel ce sacrifice est on ne peut plus important est lorsqu'elle accepte de remplacer Iseut lors de la nuit de noces avec le roi Marc[243].

[240] Cette morale, devenue adage, est issue de la fable de Jean-Pierre Claris de Florian « Le Grillon » (XVIII^e siècle).
[241] Lors de l'échange des vœux, les époux se promettent fidélité dans la vie et non dans la mort.
[242] Cela est d'autant plus vrai pour Cligès et Fénice car Alis meurt (bien que leur secret ait été découvert entre temps), ce qui leur permet enfin de se marier.
[243] Cet épisode se prête à deux interprétations possibles : soit Brangien accepte cela par affection pour Iseut, soit elle l'accepte pour se racheter. En effet, sur elle pèse le poids du philtre consommé par les amants, car selon

> Alors que son cœur était agité de toutes ces craintes et de milles pensées contradictoires, Iseult eut l'idée d'une ruse pour cacher au roi sa faute. Elle s'avisa de demander à Brangien, qui était vierge encore, de prendre en secret et en silence sa place dans le lit du roi au soir de la nuit des noces. Les amants supplièrent Brangien avec tant d'insistance qu'elle finit par vaincre ses répugnances : elle se résigna à faire selon leur désir[244].

De plus, lorsqu'Iseut doute de la fidélité de Brangien et commandite son meurtre, cette dernière accepte son sort. A ses yeux, si sa maîtresse pense qu'elle mérite la mort, alors c'est que cela est vrai. Elle ne lui en veut absolument pas et prie pour elle pendant ce qu'elle pense alors être ses derniers instants, disant à ses meurtriers de la tuer une fois ses paroles destinées à sa maîtresse achevées.

> Mais puisqu'elle veut que je meure, dites-lui que je lui mande salut et amour, et que je la remercie de tout ce qu'elle m'a fait de bien et d'honneur, depuis qu'enfant, ravie par des pirates, j'ai été vendue à sa mère et vouée à la servir. Que Dieu, dans sa bonté, garde son honneur, son corps, sa vie ! Frères, frappez maintenant[245] !

Lorsqu'Iseut regrette sa condamnation et accuse ceux qu'elle a payé de « meurtriers », et que Brangien réapparaît[246], cette dernière implore pardon à sa maîtresse alors même qu'elle aurait pu mourir à cause d'elle. Néanmoins, ce sacrifice ne fait que les rapprocher, car Iseut comprend alors que la seule personne dont elle se méfier est elle-même, tandis que Brangien lui est pleinement fidèle et désire son bonheur plus que tout.

> Quand elle parut devant Iseut, Brangien s'agenouilla, lui demandant de lui pardonner ses torts ; mais la reine était aussi tombée à genoux devant elle, et toutes deux, embrassées, se pâmèrent longuement[247].

---

les versions elle a donné le breuvage à sa maîtresse ou elle n'a pas fait attention que les jeunes gens le consommaient.

[244] Le texte d'origine étant lacunaire, nous recourons pour ces passages directement à la traduction. Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, « Classiques de poche », 1972, p. 62.

[245] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 59

[246] Les serfs employés par Iseut n'ont pas se résoudre à tuer Brangien quand ils ont compris qu'elle n'avait rien commis qui mériterait d'être assassinée ainsi.

[247] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 60

2.1.3. *Vers une remise en question de ce schéma archaïque*

Cet exploit ultime qu'est le sacrifice de soi, souvent perçu comme la preuve d'amour la plus intense, est néanmoins de plus en plus discuté (et discutable). En effet, au fil du temps, la société s'est rendue compte qu'il s'agissait d'un « sacrifice que l'on n'a eu de cesse de banaliser, voire romantiser, dans le but non avoué de le rendre désirable aux yeux des femmes. Et pour cause : le renoncement féminin est l'un des piliers sur lesquels s'appuie le système patriarcal[248]. » En outre, ce sont les hommes qui désirent voir les femmes se sacrifier pour eux, en donnant l'illusion qu'il s'agit alors de quelque chose de normal, que la femme doit à l'homme.

Le Moyen Âge connait une évolution du statut de la femme, laissant espérer de plus grands droits. Toutefois, cela ne dure pas : « on constate que la situation de la femme va s'estomper, puis disparaître pratiquement ; et cela jusqu'à une époque très récente, puisque la femme ne retrouvera quelque place dans les institutions que dans le cours de notre XX^{e} siècle[249]. » De fait, l'époque médiévale permet tout de même à la gent féminine de s'affirmer un minimum, d'espérer quelque chose de meilleur, un statut supérieur, plus valorisé, ce qui n'est pas forcément le cas dans les siècles qui vont suivre. Pour illustrer cela, attardons-nous sur l'évocation d'Héloïse dans le *Roman de la Rose*[250] :

> Depuis Jean de Meung, l'Héloïse de nos rêves est la championne du libre amour qui refusa le mariage parce qu'il enchaîne et transforme en devoir le don gratuit des corps ; c'est la passionnée, brûlée de sensualité sous son habit monastique, c'est la rebelle qui tient tête à Dieu lui-même ; c'est la très précoce héroïne d'une libération de la femme[251].

En outre, l'abbesse devient un symbole de libération féminine quand elle refuse les conventions sociales qui lui sont imposées. Beaucoup de femmes revendiquent une liberté, à l'instar du personnage que nous venons de citer, mais c'est bien au Moyen Âge qu'elles ont pu avoir une véritable place, alors qu'aux siècles suivants la situation se renverse :

---

[248] Caroline F., « Comment le sacrifice des femmes profite aux hommes », *Agoravox*, mis en ligne le 10 mars 2020. [En ligne.] https://www.agoravox.fr/tribune-libre/article/comment-le-sacrifice-des-femmes-222087 [Consulté le 15/03/2020]

[249] Pernoud R., *Visages de femmes au Moyen Âge*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1998, p. 28

[250] *Le Roman de la Rose* est œuvre médiévale écrite par deux auteurs : Guillaume de Lorris, puis Jean de Meung (qui reprend l'ouvrage et le complète). Il s'agit d'un long poème prenant la forme d'un rêve allégorique.

[251] Duby G., *Dames du XII^{e} siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 67-68

> On peut dire que la femme aura eu successivement une situation de non-droit, puis, durant le millénaire médiéval, une place véritable, attestée de diverses façons dans l'évolution de la société, pour revenir à partir du XVI^e^ siècle, en France notamment, à cette situation de non-droit qui avait été la sienne dans le monde antique[252].

Ainsi, le Moyen Âge est une période qui a tout de même permis aux femmes d'exister, en tout cas bien plus que dans d'autres époques historiques. Analysons cela à l'aide de notre corpus, à commencer par le mythe de Tristan et Iseut.

> Iseut, il est vrai, n'est pas l'épouse de Tristan. Pourtant, elle est son égale, à l'encontre des toutes les convenances, de toutes les prescriptions, de toute la morale sociale, et c'est pourquoi nulle part, dans tous les témoignages venus de cette époque, les questions qui préoccupaient la noblesse quant à la condition des femmes ne sont posées avec plus d'insistance et de liberté.[253]

Iseut désire être libre et pouvoir aimer qui elle l'entend, comme elle l'entend. Promise au roi Marc, un homme qu'elle ne connait pas et qui n'a même pas combattu pour elle lui-même, elle ne veut pas quitter son pays, l'Irlande, bien qu'elle n'en ait pas le choix.

> Chétive ! disait-elle, maudite soit la mer qui me porte ! Mieux aimerais-je mourir sur la terre où je suis née que vivre là-bas[254] !..

Lorsqu'ils boivent le breuvage, Iseut et Tristan tombent fous amoureux l'un de l'autre et finissent par partager leur couche. Malgré le lien familial qui lie le chevalier au roi Marc, les amants ne se sentent pas coupables ; bien au contraire, étant attachés à cause du philtre, le désir qu'ils ressentent ne leur semble pas condamnable car ce n'est pas leur faute. En effet, c'est « la force de l'amour qui corrompt les cœurs honnêtes[255] ».

---

[252] Pernoud R., *Visages de femmes au Moyen Âge*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1998, p. 28
[253] Duby G., *Dames du XII^e^ siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 102
[254] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 50
[255] Couton M., Fernandez I., Jérémie C., Vénuat M., *Emprunt, plagiat, réécriture aux XV^e^, XVI^e^, XVII^e^ siècles : Pour un nouvel éclairage sur la pratique des Lettres à la Renaissance*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006, p. 258

> Tristan et Iseut se savent innocents. Ils sont persuadés que Dieu les aime et les aide. Dans la forêt, l'ermite les confirme dans cette conviction[256].

Cette passion permet à Iseut de s'affirmer en tant que femme, même si en faisant cela elle empêche sa suivante, Brangien, de le faire elle aussi. En effet, en la suppliant de prendre sa place dans le lit de Marc, elle lui ôte l'un de seules choses qui n'était qu'à elle et à laquelle elle tenait : sa virginité. De plus, en échange de cela, la reine lui avait promis de ne jamais se séparer d'elle et de lui offrir de grands honneurs :

> Iseult lui promit en échange de belles récompenses et qu'elle vivrait à jamais près d'elle en grand honneur[257].

Ainsi, loin de n'être que sa suivante et de s'être sacrifiée pour que le couple puisse perdurer, Brangien est la protectrice d'Iseut, une sorte de seconde mère qui n'hésite pas à donner son avis et à raisonner sa jeune maîtresse. L'affection profond qui les unie l'une à l'autre motive l'action de Brangien. Cette assurance lui vient du fait qu'elle espère faire au mieux, et qu'elle souhaite se repentir des erreurs passées, à l'instar d'Enide lorsqu'elle intervient afin de prévenir Erec d'un danger imminent.

> Dex ! serai je donc si coharde
> Que dire ne li oserai ?
> Ja tant coharde ne serai,
> Je li dirai, nou leirai pas[258].

De fait, elle rejette complètement le statut de femme soumise et docile qu'Erec lui impose, suivant ainsi ce que son cœur et sa raison lui dictent de faire. Plus tard dans le roman, tandis que son époux est en position de faiblesse, Guivret l'ayant précipité au sol, elle n'hésite pas à intervenir, sans se poser la question du danger qu'elle encourt alors :

> Fors est de la haie saillie,
> Et cort por aidier son seignor[259].

Par ailleurs, toujours dans cette œuvre, n'oublions pas que c'est Guenièvre qui prend la décision de la condamnation du chevalier Ydier, qui a osé s'en prendre à son honneur ainsi

---

[256] Duby G., *Dames du XII^e siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 108
[257] Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p. 62
[258] « Mon Dieu ! serai-je donc lâche / au point de ne pas oser le prévenir ? / Non, je n'aurai pas cette lâcheté, / je le préviendrai, je ne laisserai pas faire. » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 2836-2839, p. 230
[259] « elle a surgi de sa cachette / et se lance au secours de son époux. » *Ibid.*, v. 5018-5019, p. 386

qu'à celui de sa suivante, tout en restant bienveillante malgré son acte. Cela montre l'importance qu'elle a, le roi Arthur lui laissant des responsabilités conséquentes.

> La roÿne fu franche et sage,
> Cortoisement li dist : « Amis,
> Puis qu'en ma merci ci es mis,
> Plus en iert ta prisons legiere,
> Ne n'ai talant que mal te quiere[260].

Parmi ces personnages féminins qui remettent en question la place qui leur est incombée – soit par leur époux lui-même, soit par la société et les normes qu'elle régit –, d'autres exemples issus de notre corpus d'études sont également à souligner. Prenons, par exemple, Fénice, du roman *Cligès*. Le sacrifice qu'elle fait est une chose, mais ce que nous pouvons tout de même appuyer est le fait qu'elle passe à l'action. D'un personnage plutôt passif, qui subit une vie qu'elle n'a pas choisi, elle devient entièrement active, motivée par l'amour et le désir d'être enfin libre.

> Et de cen, s'il ne vos est gri[e]f,
> Cuit je molt bien venir a chief[261]

C'est grâce à cette idée, bien que discutable, que justice sera rendue pour Cligès. De plus, lorsqu'est mise en place la ruse imaginée par Fénice et qu'elle se fait torturer par « li troi mire[262] », qui veulent prouver qu'elle est encore vivante, elle parvient à endurer la douleur afin de ne pas se laisser compromettre :

> Cele se taist ne ne lor vie
> Sa char a batre n'a malmetre[263].

Néanmoins, la preuve la plus incroyable du dépassement du statut imposé aux femmes reste l'intervention de ces dernières. En effet, certaines qui se trouvaient devant le palais sont venues jusque devant la pièce dans laquelle Fénice est torturée et sont témoins de sévices qu'elle est en train de subir. Indignées, elles interviennent toutes ensemble, telles un seul et même corps uni afin de défendre ce qu'elles pensent être un cadavre, motivées par un élan de solidarité féminine :

---

[260] « la reine fut loyale et sage ; / avec courtoisie, elle lui a dit : « Ami, / puisque tu t'es placé ici en mon pouvoir, / ta captivité n'en sera que plus légère ; / je n'ai nullement dessein de te faire du mal. » *Ibid.*, v. 1204-1208, p. 112-114

[261] « Pour ce faire, si votre cœur n'en souffre, / je sais bien comment procéder » Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994 (édition bilingue), v. 5265-5266, p. 362

[262] « les trois médecins » *Ibid.*, v. 5854, p. 400

[263] « Elle se tait, sans même interdire / sa chair à leurs coups et à leur violence. » *Ibid.*, v. 5934-5935, p. 404

Les dames entrent el palais
Totes emsemble a un eslais,
[…] les dames vunt lor deserte
As trois mires donner et rendre[264].

Pour finir, nous ne reviendrons pas en détail sur le personnage de Guibourc qui, nous l'avons déjà dit à plusieurs reprises, a gardé Orange au départ de son époux afin de défendre le royaume. Par ailleurs, ce rôle de « gardienne » n'est pas spécialement exceptionnel ; cela était assez fréquent que les épouses gardent et veillent sur les terres en l'absence de leur mari parti en guerre. Néanmoins, il est tout de même important de souligner la ténacité de ce personnage qui tient son rôle jusqu'au bout, allant jusqu'à obliger Guillaume à combattre malgré l'épuisement et le fait de devoir affronter les païens seul, tout cela afin de prouver sa valeur et, donc, son identité : « l'héroïque Guibourc de *La Chanson de Guillaume* qui défend le château d'Orange, et qui, voyant son époux fuir la bataille, le renvoie par trois fois au combat avant de consentir à ouvrir les portes devant lui ; elle n'admet pas que Guillaume revienne autrement qu'en vainqueur[265]. » Ce personnage est donc motivé par l'amour et le désir d'accroître l'être aimé en le poussant à l'exploit.

De fait, nous pouvons constater que les femmes agissent pour le bénéfice de l'homme, mais cela cache une volonté bien plus profonde : la liberté d'agir.

2.2. *La dynamique du récit : comment font-elles évoluer l'histoire ?*

2.2.1. *Des* alter ego *inquiétants*

L'expression *alter ego* est une locution latine signifiant « autre moi ». Il s'agit d'un concept psychanalytique, bien qu'il soit déjà utilisé par Cicéron[266] lui-même qui le définit comme « un second soi, un ami digne de confiance[267] ». En littérature, cette figure du double est déjà présente chez Plaute avec son œuvre *Amphitryon*[268] (187 av. J.-C.), lorsque le personnage éponyme est dédoublé par Zeus qui prend son apparence afin de partager la couche de son

[264] « Les dames entrent dans la grande salle / toutes ensemble d'un seul élan, / […] les dames courent payer / Aux trois médecins ce qu'ils méritent. » *Ibid.*, v. 5953-5954 et 5962-5963, p. 404-406
[265] Pernoud R., *La femme au temps des croisades*, Paris, Stock, 1990, p. 44
[266] Cicéron (106 av. J.-C. – 43 av. J.-C.) fut un célèbre homme d'Etat romain ainsi qu'un écrivain latin. Il fut extrêmement connu grâce à son incroyable rhétorique et à ses grandes plaidoiries. Il est aujourd'hui encore reconnu notamment pour son traité de l'art oratoire *De inventione*.
[267] « me ... ipsum ... accuso, deinde te quasi me alterum » *Att.,* 3, 15, 4 ds *TLL s.v. alter,* 1735, 71
[268] Il s'agit de la première tragi-comédie de l'histoire littéraire appelée en tant que telle. Elle a inspiré la pièce éponyme de Molière, représentée pour la première fois en 1668.

épouse, Alcmène[269]. Ce principe va s'affirmer dans la littérature fantastique, avec une œuvre britannique majeure de Stevenson : *L'Etrange cas du docteur Jekyll et M. Hyde*[270] (1886). Tout cela nous permet de mettre en exergue la principale différence entre la notion d'*alter ego* en psychanalyse et en littérature : si d'un point de vue psychanalytique l'*alter ego* se trouve en soi, c'est-à-dire que c'est une forme de dédoublement de la personnalité, d'un point de vue littéraire cela correspond, en général, à deux personnages distincts[271]. Dans les œuvres que nous étudions ici, nous appellerons *alter ego* des personnages qui fonctionnent en écho l'un avec l'autre dont chacun correspond, de façon simplifiée, à une figure bonne et la seconde à une mauvaise.

L'une des premières figures que nous rencontrons qui semble être le double, plutôt mauvais, d'un autre personnage est celle de la dame qui accompagne Ydier, reflet d'Enide. Il s'agit d'une dame hautaine, caractérisée par « son dongier[272] », tandis qu'Enide est bien plus respectable qu'elle : « Plus bele assez et plus cortoise[273] ». Par ailleurs, une fois qu'Ydier s'est rendu avec elle et le nain auprès de Guenièvre afin de répondre de ses odieux actes, elle disparaît complètement du récit. En effet, Ydier doit désormais faire partie de la cour du roi Arthur, mais une fois cette condition exprimée, nous n'entendons plus parler de la demoiselle qui l'accompagne afin de s'intéresser à nouveau à Erec.

> Puis fu de cort et de mesnie,
> N'en avoit pas devant esté.
> Lors furent vallet apresté
> Qui le corrurent desarmer.
> Or redevons d'Erec parler[274]

Contrairement à Enide, elle n'a pas un bon fond. De fait, elle ne mérite pas de faire partie du récit autrement que comme un simple faire-valoir. Son existence dans le roman

[269] Cette histoire est inspirée du mythe grec d'Alcmène et Amphitryon. Séduite par Zeus sous l'apparence de son époux, Alcmène donnera naissance à l'un des héros les plus connus de toute la mythologie grecque et romaine : Héraclès (Hercule chez les Romains).
[270] Dans cette œuvre, le protagoniste (docteur Jekyll) créé une drogue dissociant son bon côté du mauvais. Ce dernier prendra peu à peu le dessus avant de le transformer en le monstrueux M. Hyde.
[271] Le dédoublement de la personnalité, que nous pouvons trouver dans des œuvres comme *Le Horla* de Maupassant (1887) ou *Le Portrait de Dorian Gray* de Wilde (1891), prend une ampleur telle que le double devient un réel personnage qui prend le dessus sur le premier.
[272] « sa prétention » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 816, p. 86
[273] « bien plus belle et plus courtoise. » *Ibid.*, v. 823, p. 86
[274] « Désormais, il fit partie de la cour et de la maison, / il n'en avait jamais été auparavant. / Alors se préparèrent des jeunes gens / qui se hâtèrent de le désarmer. / Il nous faut maintenant reparler d'Erec » *Ibid*, v. 1238-1242, p. 116

permet en effet avant tout de mettre en relief qu'Enide est « et bele et sage[275] », contrairement à elle. Par ailleurs, elle n'est en aucun cas nommée autrement que par le substantif « pucele[276] », ce qui montre qu'elle est un personnage de moindre importance.

Dans *La Chanson de Guillaume*, nous avons également des personnages fonctionnant en écho, que nous avons déjà abordé précédemment : il s'agit de Guibourc et de Blanchefleur. En effet, les deux ont un comportement parfaitement opposé ne serait-ce que par rapport à leur mari. Si Guibourc est « un fidèle appui de son mari[277] », Blanchefleur est « un personnage égoïste, qui refuse de laisser son mari accomplir son devoir[278] ». De surcroît, les deux personnages ont une grande influence sur leur époux : Guillaume agit lorsque Guibourc le pousse à se surpasser pour son peuple, tandis que Louis, bien qu'envoyant des hommes à la guerre, prétexte être malade afin de ne pas se déplacer lui-même.

> – Nent el que ben, ma dame, si vus plainst.
> Vint mil homes en amein ben, e mais,
> Que l'emperere de France me chargeat,
> Estre la force de mi parent leal ;
> Quarante mille*, la merci Dieu, en ai.
> – Ne vient il dunc ? – Nun, dame. – Co m'est laid.
> – Malade gist a sa chapele a Es[279].

Ainsi, le couple formé par Guillaume et Guibourc s'oppose parfaitement à celui composé par Louis et Blanchefleur : « Au cercle vertueux qui amène Guillaume et Guibourc à s'encourager mutuellement à agir avec honneur s'oppose ici un cercle vicieux, qui pousse les époux à rivaliser d'égoïsme et de lâcheté[280]. » De plus, tandis que Guibourc est appréciée pour sa sagesse et sa grandeur d'âme, l'influence de Blanchefleur semble être particulièrement débauchée, selon les dires de son propre frère :

> Tedbald vus fut, le culvert lecchere,

---

[275] « aussi belle que sage » *Ibid.*, v. 1273, p. 118
[276] « demoiselle », *Ibid.*, v. 1201, p. 112 ou « jeune fille », *Ibid.*, v. 144, p. 38
[277] Longhi B., « Bonnes et mauvaises épouses dans la geste de Guillaume d'Orange : différentes solutions littéraires à la peur de la femme », *Questes*, mis en ligne le 01 janvier 2014 [En ligne] http://journals.openedition.org/questes/2407 [Consulté le 28 avril 2020]
[278] *Ibid.*
[279] « – Tout s'est bien passé, ma dame, ne vous déplaise. Je ramène au moins vingt mille hommes, et même davantage, que l'empereur de France m'a confiés, outre les troupes de mes fidèles parents : ainsi, par la grâce de Dieu, j'ai quarante mille hommes. / – Le roi ne vient-il donc pas ? / – Non, dame. / – Je le regrette. / – Il est couché, malade, à Aix-la-Chapelle. » *Chanson de Guillaume (La)*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 2008, CLXI, v. 2797-2803, p. 266.
[280] Longhi B., « Bonnes et mauvaises épouses dans la geste de Guillaume d'Orange : différentes solutions littéraires à la peur de la femme », *Questes*, mis en ligne le 01 janvier 2014 [En ligne] http://journals.openedition.org/questes/2407 [Consulté le 28 avril 2020]

E Esturmi od la malveise chere.
Cil deussent garder Larcham de la gent paene :
Il s'en fuïrent, Vivien remist arere.
Plus de cent prestres vus unt ben coillie,
Forment vus unt cele clume chargee,
Unc n'i volsistes apeler chambrere[281].

Ainsi, tandis que l'épouse de Guillaume lui reste fidèle jusqu'au bout, ne cessant de le soutenir au mieux possible dans tout ce qu'il entreprend, Blanchefleur influence son époux dans la couardise tout en le trompant sans scrupule, sans réellement chercher à se cacher.

Enfin, nous trouvons dans le mythe de Tristan et Iseut une autre forme d'*alter ego,* d'autant plus importante que les deux personnages s'appellent Iseut. Ainsi, nous avons d'un côté le personnage initial, Iseut la Blonde, et de l'autre l'*alter ego*, Iseut aux Blanches Mains, qui ne fait pas partie du mythe initial mais qui est tout de même très vite attestée : « nous avons assez tôt des traces du deuxième personnage. M. Cazenave remarque que "c'est avec le philtre que fait aussi apparition la figure d'Iseut aux Blanches Mains" (*Le Philtre et l'amour*)[282]. » Cette étude poursuit :

> Cette remarque va beaucoup plus loin qu'une simple coïncidence. Comme le philtre, Iseut aux Blanches Mains dévoile la face insurmontable de l'amour, est génératrice de mort, en réveillant la passion puis en servant de médiatrice trompeuse et donc fatale du message de sa rivale[283].

En outre, Iseut aux Blanches Mains correspond à ce versant de l'amour, tragique, qui ne peut que conduire les amants à la fin, inévitable. Nous avons dit précédemment dans cette étude que Brangien n'était pas l'ennemie d'Iseut, mais qu'Iseut était sa propre ennemie. Cet aspect s'incarne dans la figure d'Iseut aux Blanches Mains : « Elle porte le nom d'Iseut ; elle est aussi belle qu'Iseut ; c'est son double[284]. » Néanmoins, pour Tristan, elle n'est pas celle qu'il aime.

---

[281] « Tu te fais foutre par Tiébaut, l'abominable gredin, et par Estourmi à la vilaine figure. Ces deux-là auraient dû défendre Larchamp contre l'engeance païenne, mais ils ont pris la fuite, abandonnant derrière eux Vivien. / Plus de cent prêtres ont joué des couilles avec toi ; ils t'ont vigoureusement battu l'enclume, et tu ne songeais pas alors à appeler une chambrière. » *Chanson de Guillaume (La*), Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 2008, CLVIII, v. 2604-2610, p. 256

[282] Adam C.-Ch., Assoun P.-L., Bafaro G., *Analyses et réflexions sur Tristan et Iseut (adaptation de Joseph Bédier) : la passion amoureuse*, Paris, Ellipses, 1991, p. 25

[283] *Ibid.*

[284] Duby G., *Dames du XII^e siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 109

Le grant amor qu'ad vers Ysolt
Tolt ço que la nature volt,
E vaint icele volenté
Que senz desir out en pensé.
Il out boen voleir de li faire
Mais l'amur le fait molt retraire.
Gente la sout, bele la set
Et volt sun buen, sun desir het ;
Car s'il nen oust si grant desir,
A son voleir poust asentir ;
Mais a sun grant desir asent[285].

Iseut aux Blanches Mains se sent humiliée par l'éloignement qu'elle subit de la part de son époux : « [Elle] ne supporte pas le fiasco, le "retraire", rage d'être négligée et brûle à la fois de honte et de désir inassouvi[286]. » Dès qu'elle apprend qu'il aime une autre femme, et qu'il s'est marié avec elle dans la volonté inconsciente de retrouver son amour perdu : « Pour Tristan donc "Iseut" ne peut être que la femme aimée, sa résurgence brusque accomplie par le miracle de deux syllabes[287]. »

Ire de femme est a duter,
Mult s'en deit chascuns garder,
Car la u plus amé avra,
Iluc plus tost se vengera[288].

Le parallèle est d'autant plus frappant quand on prend en compte la mort de Tristan. Tandis qu'Iseut la Blonde vient au secours de Tristan afin de le sauver, son navire élevant un voile blanc, Iseut aux Blanches Mains correspond à son opposé, prétextant que la voile est en réalité noire. Ainsi, si la première porte en elle l'espoir, la vie, la seconde est synonyme de fin, de mort.

[285] « Son amour pour Yseut annihile ses tendances naturelles. Il vainc une impulsion sans véritable désir qui le hantait. Il avait bien envie de passer à l'acte mais son amour le fit reculer. Il savait que sa femme était aimable et belle. Il voudrait bien la posséder mais il déteste son propre désir, car s'il n'avait éprouvé un tel désir pour Yseut la Blonde, il se serait abandonné au plaisir mais il se soumet à son parfait désir d'amant. » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. T604-614, p. 368
[286] Duby G., *Dames du XII^e siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 107
[287] Adam C.-Ch., Assoun P.-L., Bafaro G., *Analyses et réflexions sur Tristan et Iseut (adaptation de Joseph Bédier) : la passion amoureuse*, Paris, Ellipses, 1991, p. 26
[288] « Colère de femme est redoutable. Chacun doit y prendre garde car là où elle aura le plus aimé, là elle prendra la vengeance la plus prompte. » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. T1325-1328, p. 456

Toutefois, pour finir, nous pourrions également rapprocher les figures d'Iseut aux Blanches Mains et du roi Marc, qui sont les obstacles légitimes à l'union des amants.

> D'autre part, certains ont vu dans Iseut aux Blanches Mains "un transfert, une seconde figure du roi Marc" (*Le Philtre et l'Amour*). Comme lui, elle est symbole de la légitimité et… de l'obstacle – désormais double – à la passion de Tristan et d'Iseut. Ces blanches mains rappellent les gants d'hermine blanche déposés par Marc lors de son passage dans la forêt, pour protéger Iseut de l'ardeur du soleil, afin de lui faire de l'ombre, avec toute la richesse secrète de cette expression[289]…

Ici s'oppose alors le couple adultère de Tristan et Iseut la Blonde au couple métaphorique malheureux, qui aime sans être aimé en retour, composé de Iseut au Blanches Mains et du roi Marc. Nous voyons ainsi que ces figures, que tout semble opposer, se complètent afin de mettre en exergue certains personnages, ou de faire avancer le récit en mettant en lumière de façon plus ou moins implicite des aspects de l'histoire.

2.2.2. *Le pouvoir de la parole : des femmes instigatrices de la réelle aventure*

Dans la civilisation grecque, le *logos* correspond à « l'instrument de la raison », voire à « l'intelligence » et à la « logique », et ce depuis Platon et Aristote[290].

> La parole […] est toujours "acte". C'est une force agissante qui change la réalité car celui qui parle se pose, s'exprime, s'expose, sort de lui-même et met en acte ce qui n'est qu'en puissance […]. La parole est donc action et c'est ainsi qu'elle a été comprise par les hommes[291].

Dans la religion chrétienne, le *logos* s'incarne dans la réalité, il devient chair à travers la figure de Jésus Christ : « Καὶ ὁ λόγος σὰρξ ἐγένετο / Et verbum caro factum est[292] ». Dès

---

[289] Adam C.-Ch., Assoun P.-L., Bafaro G., *Analyses et réflexions sur Tristan et Iseut (adaptation de Joseph Bédier) : la passion amoureuse*, Paris, Ellipses, 1991, p. 27

[290] Il s'agit, en outre, d'un concept majeur en philosophie. De plus, c'est une notion qui est, encore aujourd'hui, sujette à de nombreuses interprétations, d'autant plus quand on prend en compte le fait que la « logique » ne signifie pas exactement la même chose dans la Grèce antique et de nos jours.

[291] Magli I., « Pouvoir de la parole et silence de la femme », *Les Cahiers du GRIF*, n°12, 1976, p. 38. [En ligne.] https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1976_num_12_1_1079 [Consulté le 29/04/2020]

[292] « Et le Verbe s'est fait chair », *Evangile*, Jean 1:14

la première ligne du Prologue de *L'Evangile* selon Saint-Jean[293], nous trouvons cette importance du Logos, du Verbe, de la Parole comme supérieure à tout :

Ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος,	In principio erat Verbum
καὶ ὁ λόγος ἦν πρὸς τὸν θεόν,	Et Verbum erat apud Deum
καὶ θεὸς ἦν ὁ λόγος.	Et Deus erat Verbum[294].

Voilà pourquoi la parole est aussi importante dans la culture occidentale, et pourquoi cela correspond à un réel pouvoir : « A partir de là, on s'explique mieux pourquoi, dans le christianisme, la femme est si évidemment et si explicitement exclue de la parole[295]. » De fait, en prenant en compte le statut féminin de l'époque, cela nous permet d'expliquer pourquoi la parole a si longtemps été ôtée aux femmes[296], tant le pouvoir qu'elle permet est puissant.

> Ce pourquoi Enide est « punie » réside principalement dans le fait qu'elle s'est montrée incapable de faire coïncider le langage avec le réel : entre ce qu'elle savait et ce qu'elle devait dire s'est produit une sorte de coupure herméneutique qu'il lui faudra maintenant réparer. Elle devra, pour ce faire, ré-apprendre à « lire » le réel et à en parler correctement. L'aventure, en tant qu'elle peut être, comme la définit B. Stock, « a hermeneutic exercice whose text is life itself[297] », sera en ce sens aussi bénéfique pour Enide qu'elle l'a été pour Erec[298].

Ainsi, si la parole est créatrice, lorsqu'Enide dépeint la situation, lorsqu'elle explique les rumeurs qui courent sur Erec, elle n'agit pas correctement. « Dire, c'est user – ou abuser – du pouvoir de fondement du mot[299]. » Il lui faudra donc désormais comprendre l'usage de la parole et quand et comment l'utiliser, tant ce pouvoir est important. C'est par ailleurs de cette parole que l'aventure nait, car si Enide n'avait rien dit, Erec n'aurait pas réagi.

---

[293] Le *Nouveau Testament* fut écrit en grec. Toutefois, pour des raisons de compréhension, nous retranscrirons ici le texte originel ainsi que la traduction qui en fut faite en latin, avant d'indiquer la traduction en français moderne dans les notes.
[294] « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. » *Evangile*, Jean 1:1
[295] Magli I., « Pouvoir de la parole et silence de la femme », *Les Cahiers du GRIF*, n°12, 1976, p. 38. [En ligne.] https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1976_num_12_1_1079 [Consulté le 29/04/2020]
[296] Nous ne reviendrons pas ici sur les exceptions que nous avons d'ores et déjà avancées précédemment, notamment avec l'autrice Marie de France, mais nous pourrions également citer Christine de Pisan.
[297] « un exercice herméneutique dont le texte est la vie elle-même » Stock B., *The Implications of Literacy*, 1983
[298] Delcourt D., *L'Ethique du changement dans le roman français du XII^e siècle*, Genève, Droz, 1990, p. 97
[299] Adam C.-Ch., Assoun P.-L., Bafaro G., *Analyses et réflexions sur Tristan et Iseut (adaptation de Joseph Bédier) : la passion amoureuse*, Paris, Ellipses, 1991, p. 25

> Dans la mesure où le « texte » du réel n'est jamais le même, Enide aura, à chaque nouvelle aventure, à s'interroger sur la nature de l'événement en question et sur la nécessité de produire là-dessus une « parole ». […]
>
> Mais cela ne va pas sans peine. Chaque aventure implique des choix difficiles qui, pour arriver à être tranchés, exigent une analyse rapide de la situation sur laquelle se règle l'action. Vaut-il mieux, par exemple, avertir Erec du danger qui le menace et risquer, de la sorte, de se faire tuer par lui ou se taire (donc vivre) et le voir mourir sous ses yeux[300] ?

Enide porte donc le poids d'une responsabilité qui l'étouffe, tant l'injonction que lui impose Erec la chagrine : doit-elle lui obéir aveuglément ou le prévenir que sa vie est en danger ? Ce choix cornélien sera toujours au cœur de ses hésitations, qui seront pourtant dissipées quand elle comprend que sans son intervention, son époux court un grand risque. En outre, grâce à la parole, elle détient le pouvoir de vie et de mort sur lui.

> Si le m'a il mout desfendu,
> Mais nel lerai pas por desfense.
> Je voi bien que mes sire pense
> Tant que soi meïsmes oblie ;
> Dont est bien droiz que je li die[301].

De fait, même si cela lui est interdit, quand Enide prévient Erec du danger, elle leur sauve la vie à tous les deux. Parallèlement à elle, Iseut détient elle aussi un pouvoir important grâce à sa parole ; pouvoir dont elle usera tout au long du roman. En effet, si Brangien accepte de prendre sa place auprès de Marc lors de la nuit de noces, c'est précisément car Iseut parvient à l'amadouer à l'aide ses paroles :

> Les amants supplièrent Brangien avec tant d'insistance qu'elle finit par vaincre ses répugnances : elle se résigna à faire selon leur désir. Iseult lui promit en échange de belles récompenses et qu'elle vivrait à jamais près d'elle en grand honneur[302].

---

[300] Delcourt D., *L'Ethique du changement dans le roman français du XII^e siècle*, Genève, Droz, 1990, p. 97
[301] « Il a eu beau me le défendre, / je ne me priverai pas pour autant de parler. / Je vois bien que mon seigneur est si absorbé / qu'il s'oublie lui-même ; il est donc bien légitime de lui parler. » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 3756-3760, p. 296
[302] Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p.62

De plus, tandis que l'amour adultère de Tristan et Iseut est souvent sur le point d'être découvert[303], la jeune femme parvient à ruser en détournant ses paroles de manière à donner l'impression qu'elle est innocente alors même qu'elle dit la vérité, donc qu'elle a trompé le roi Marc : « elle se montre maîtresse dans l'art du faux-semblant et de la double entente[304]. » Elle utilise ce stratagème, par exemple, lors de l'épisode de la fontaine :

> Mais Dex plevist ma loiauté
> Qui sor mon corps mete flaele,
> S'onques fors cil qui m'ot pucele
> Out m'amistié encor nul jor[305] !

Iseut utilise cette ruse à d'autres reprises, comme lors de l'épisode des lépreux, lorsqu'elle est condamnée à leur être offerte : « Elle sait mentir. Elle ment bien, jouant sur les mots pour n'être point parjure[306]. » Néanmoins, il serait inenvisageable d'étudier ce point sans aborder un autre personnage : celui d'Iseut aux Blanches Mains. En effet, c'est à cause de sa parole, néfaste, que Tristan trouvera la mort : « Iseut aux Blanches Mains, frustrée, jalouse, trompeuse comme elles le sont toutes, précipite l'époux inutile dans la mort par un mensonge[307]. » En effet, Tristan meurt en pensant qu'Iseut la Blonde n'est pas venu le sauver, justement car c'est ce que prétend son épouse en annonçant que le voile du bateau qui arrive est noir. Ce sont donc les paroles qu'elle prononce qui précipitent la mort du héros, qui aurait pu survivre jusqu'à l'arriver de la femme qu'il aime.

> Jol sai pur veir.
> Sachez que le signe est tut neir.
> Trait l'unt amunt e levé halt
> Pur ço que li venz lur falt[308].

Nous voyons donc ici que le pouvoir de la parole est tel qu'il peut tuer un homme, et non des moindres puisqu'il s'agit de l'un des meilleurs chevaliers de tout le royaume : « De

---

[303] Ils ont même été surpris à plusieurs reprises par des barons, mais pas par le roi Marc lui-même, qui se laisse finalement amadouer par l'amour qu'il porte aux jeunes gens.
[304] Evans Cl., « Le personnage d'Yseut dans le *Tristan* de Béroul et *Les Folies* de Berneet d'Oxford : une perspective inspirée par les textes irlandais et gallois », *Le Moyen Âge*, tome CXI, Paris, De Boeck Supérieur, 2005, p. 99
[305] « mais, je prends Dieu à témoin que j'ai été fidèle ; qu'il me frappe de son fléau si un autre homme que celui qui m'eut vierge fut jamais mon amant ! » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. 22-25, p. 24
[306] Duby G., *Dames du XII^e siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 105
[307] *Ibid.*, p. 107
[308] « Je suis parfaitement sûre que c'est son navire. Sachez que la voile est toute noire. Elle est hissée bien haut parce que le vent fait défaut. » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. T1755-1758, p. 476

l'Essylt première et unique, la seconde garde donc en partage le pouvoir mortel du geis[309] incarné ici dans l'élément fatal de la parole. Car c'est par ce moyen qu'elle apporte la mort à Tristan[310]. »

Néanmoins, la parole peut également être utilisée dans le seul but de faire le bien. En effet, existe également l'idée selon laquelle « [les femmes] maîtrisent la matière et le langage, elles possèdent l'éloquence et la sagesse[311]. » En outre, elles parviennent à parfaitement maîtriser l'outil de la parole grâce au fait qu'elles possèdent une bonne rhétorique et qu'elles font preuve de pondération. La figure de Guibourc représente parfaitement cela. C'est elle qui se fait la porte-parole des valeurs épiques lorsque Guillaume revient vaincu et seul. Selon elle, jamais son époux n'aurait laissé une victoire si aisée aux païens.

> Se vus fuissiez Willame al curb niés,
> Ja fuste scuse saint crestiëntez,
> E cele preie qui'i meinent cels lecchers[312].

Elle parvient, par ces paroles, à faire se ressaisir Guillaume qui combat alors les païens jusqu'à les mettre en déroute. Plus tard, c'est également elle qui redonne confiance à son époux, lui faisant prendre conscience de ses capacités afin d'être victorieux. En outre, c'est grâce à son intervention auprès de son époux qu'il parvient à se relever à chaque fois. De plus, elle ment pour l'aider (avec son approbation) car elle ne veut pas décourager les renforts qu'elle a elle-même convoqués :

> E, marchis, sire, merci, pur amur Dé !
> Or me laissez mentir par vostre gré ;
> Jo en avrai ja trente mille de tels,
> Les quinze mille par sunt si aprestez
> Cum a ferir en bataille champel[313].

---

[309] Dans la littérature médiévale, le geis désigne un interdit ou une injonction formulés par la parole.
[310] Adam C.-Ch., Assoun P.-L., Bafaro G., *Analyses et réflexions sur Tristan et Iseut (adaptation de Joseph Bédier) : la passion amoureuse*, Paris, Ellipses, 1991, p. 25
[311] Régnier-Bohler D. (dir.), *Voix de femmes au Moyen Age : savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie : XII^e-XV^e siècle*, Paris, R. Laffont, 2006, p. 27
[312] « Si vous étiez Guillaume au nez courbe, déjà sainte chrétienté aurait été secourue, et le butin emmené par ces bandits aurait été repris. » *Chanson de Guillaume (La)*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 2008, CXL, v. 2268-2270, p. 232.
Chanson de Guillaume (La), Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 2008, CLVIII, v. 2603, p. 257.
[313] « Allons, marquis, mon seigneur, pitié, pour l'amour de Dieu ! laissez-moi, s'il vous plaît, mentir, et j'aurai immédiatement rassemblé trente mille guerriers, dont quinze mille sont parfaitement prêts pour une bataille rangée. » *Ibid.*, CI, v. 1351-1355, p. 172

2.2.3. *La dame qui prend les armes*

> Alors que le Moyen Âge a développé l'image d'une femme soumise, confinée à la sphère privée et, de toute façon, non armée, voilà qu'il livre au cours des dernières décennies des représentations de guerrières, armées de pied en cap[314]. »

Ainsi, cette image de femme soumise, seulement douée de paroles, est de plus en plus remise en cause. Nous reprendrons ici la figure, on ne peut plus célèbre de Jeanne d'Arc, qui aura donné sa vie pour son pays et pour sa foi. Toutefois, le rôle qu'elle prend n'étant pas autorisé pour les femmes, elle doit se travestir, ce qu'elle fit tant sa mission lui semble bien plus importante que son apparence et que le statut de femme qui lui sont alors imposés. Si elle agit comme un homme, c'est néanmoins que Dieu l'y a autorisé[315].

Outre Jeanne d'Arc, des femmes anonymes ont pris part aux combats : « La présence des femmes aux côtés des combattants, mentionnée à Dorylée[316], ne se démentira plus tout au long de ce que nous appelons les Croisades[317]. » Par ailleurs, le rôle important y est maintes fois souligné : « L'aide des femmes et […] leur courage intrépide, ont permis de tenir tête à l'ennemi, dans cette première rencontre dont les historiens ont fait remarquer l'importance exceptionnelle[318]. »

Le Moyen Âge rend également populaire des figures empruntées notamment de l'Antiquité. C'est le cas du personnage héroïque de Judith, héroïne juive par excellence, qui apparaît dans le Livre qui porte son nom (composé entre le III^e^ et le I^er^ siècle av. J.-C. et considéré comme apocryphe par la tradition juive). Elle « sauve sa ville de Béthulie assiégée par le général Holopherne en n'hésitant pas à se rendre à son camp, en le séduisant et en le sacrifiant[319]. » Cette figure prendra alors une symbolique particulière, notamment en Italie,

---

[314] Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 112
[315] Jeanne d'Arc est persuadée d'avoir une mission à cause des voix qu'elle entend, qu'elle identifie alors comme étant celles des saintes Catherine et Marguerite et de l'archange Saint Michel.
[316] Dorylée est une ancienne cité, désormais en ruines, qui se trouve en Turquie. C'est le lieu d'une des premières batailles de la première croisade. *A priori,* les femmes ne combattent pas, mais elles apportent du réconfort et de l'eau aux combattants : « Il y avait aussi nos femmes : elles furent pour nous, ce jour-là, d'un très grand secours, apportant de l'eau à nos combattants pour les désaltérer et, si je ne m'abuse, toujours présentes pour les réconforter, au combat et la défense. » (*Chronique anonyme de la Première Croisade,* éd. A. Matignon, Paris, Arléa, 1992*,* p. 56)
[317] Pernoud R., *La femme au temps des croisades*, Paris, Stock, 1990, p. 34
[318] *Ibid.* p. 33
[319] Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 110

grâce au « motif de son courage[320] ». A la fin de l'époque médiévale, elle devient à Florence « le symbole de la liberté opposée à la tyrannie[321]. »

Dans le *Livre de Lëesce*, Jehan Le Fèvre personnifie la joie sous les traits de Dame Lëesce, personnage qui met tout en œuvre afin de défendre les femmes contre les hommes qui ne cessent de les critiquer. Pour se faire, elle fait un catalogue énumérant les femmes vertueuses (les « preudes femmes ») et les femmes courageuses (correspondant à la vertu de la « prouesce »), assurant que les femmes sont plus audacieuses et courageuses que les hommes. Elle parle ainsi de Neuf Preuses :

> Sémmiramis, reine de Babylone, Sinope, Hippolyte, sa sœur, Ménalippe, Lampeto et Penthésilée, toutes reines des Amazones, Tomyris, souveraine des Massagètes qui a vaincu le Perse Cyrus, Teuca, reine d'Illyrie, qui s'est illustrée dans ses combats contre Rome et Déiphyle, femme de Tydée, roi d'Argos, qui a vaincu Thèbes[322].



Thomas de Saluces, *Le Chevalier errant*,
ms. fr. 12559, fol. 125 v°. France, XV^e^ siècle, (Photo BnF-Paris).

Métaphoriquement, il en est de même pour le personnage de Guibourc, qui défend la ville d'Orange par tous les moyens possibles. Elle a également réussi à réunir les barons lors de l'absence de son époux afin de les tenir prêts à partir en guerre :

> Prist ses messages, ses homes fait mander*,
> Tant qu'ele en out trente mile de tels :

[320] Stallini S., « Judith protagoniste sur la scène florentine du Quattrocento », *Mélanges de l'École française de Rome - Moyen Âge*, 122-1 | 2010, p. 191
[321] Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 110
[322] *Ibid.*, p. 111

Les quinze mille furent si apresté
Cum de ferir en bataille champel[323].

Par ailleurs, elle est également prête à prendre réellement les armes si cela s'avère nécessaire. En effet, lorsque Guillaume lui demande qui pourra défendre la ville, elle répond :

Sire, dist ele, Jhesu e ses vertuz
E set cenz dames que ai ça enz e plus.
As dos avront les blancs halbercs vestuz,
E en lur chefz les verz healmes* aguz,
Si esterrunt as batailles la sus,
Lancerunt lances, peres e pels aguz[324].

Toutefois, un autre personnage de notre corpus prend aussi les armes, et ce dans le même sens que les figures que nous avons vu au début de ce point : Iseut la Blonde. En effet, confrontée au fait de devoir épouser Aguynguerran le Roux, « outrecuidant et mauvais de cœur, dissimulé, cauteleux, menteur et fourbe[325] », qui s'est attribué la victoire du dragon d'Irlande afin de pouvoir épouser la fille du roi, elle part à la recherche du véritable vainqueur :

C'est un mensonge qu'il invente pour que je lui sois livrée.
Mère, sortons ensemble : Allons voir le cadavre du monstre ;
il nous faut retrouver, mort ou vivant, celui qui l'a tué[326].

De plus, lorsqu'elle se rend compte grâce à l'état de l'épée de Tristan qu'il est le meurtrier de son oncle, le Morholt, elle n'hésite pas une seconde à rendre, ce qui lui semble être à ce moment-là, justice :

Alors elle se précipita vers Tristan, et, faisant tournoyer sur
la tête du blessé la grande épée, elle cria :
« Tu es Tristan de Loonnois, le meurtrier du Morholt, mon
cher oncle. Meurs donc à ton tour[327] ! »

[323] « Elle appela ses messagers et par eux convoqua ses hommes : elle en eut bientôt trente mille, dont quinze mille sont tout prêts à livrer une bataille rangée. » *Chanson de Guillaume (La*), Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 2008, XCVI, v. 1232-1235, p. 164.
[324] « Seigneur, répond-elle, Jésus et sa puissance, et plus de sept cents dames qui sont ici avec moi. Elles auront endossé le blanc haubert, et porteront sur leur tête le heaume aigu de couleur verte ; elles se tiendront là-haut aux créneaux, lanceront des javelines, des pierres et des pieux aiguisés. » *Ibid.*, CL, v. 2444-2449, p. 244
[325] Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p. 42
[326] *Ibid.*, p. 43
[327] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 43-44

Même si elle n'accomplira pas le geste qu'elle s'apprête à faire, raisonnée par la justification de Tristan, Iseut n'en reste pas moins une véritable femme combattante.

2.3. *Des armes variées et piégeuses*

2.3.1. *La beauté : un piège, un enfermement ou une ruse ?*

Dans la littérature médiévale, comme dans la littérature en général, la beauté est extrêmement importante. Néanmoins, cette beauté fait aussi de la femme une véritable menace, et notamment de là est née « la conviction que la femme est dangereuse[328]. » La femme descendant d'Eve, son physique peut être une arme puissante : « la beauté est parfois diabolique[329]. » Cette caractéristique est d'autant plus importante en littérature car « c'est la beauté de la dame qui engendre l'amour du chevalier et du troubadour[330]. » Ce n'est pas pour rien qu'Enide porte la responsabilité de l'écart que prend Erec par rapport à la chevalerie au début de leur mariage.

> Donques l'ai-je honi por voir[331]

De fait, certains personnages utilisent leur beauté comme un véritable piège, à l'instar d'Iseut aux Blanches Mains. En effet, Tristan l'épouse pour sa beauté, son prénom mais également pour se venger d'Iseut la blonde : « Volt Tristans dunc quere venjance[332] ». Il choisit donc Iseut aux Blanches Mains, pour les raisons que nous venons d'évoquer :

> Le nun, la belté la reïne,
> Nota Tristrans en la meschine[333].

De fait, la beauté d'Iseut aux Blanches Mains est en réalité un piège, car c'est elle qui va causer la mort de son époux lorsqu'elle se rendra compte qu'il ne s'est marié avec elle qu'à cause de son nom. Humiliée, rejetée, laissée de côté, elle cherche à son tour à se venger, transformant sa ressemblance avec Iseut la Blonde (donc sa beauté) en véritable ruse qui lui permettra d'arriver à ses fins en prononçant ces paroles :

> E pense mal en cele irrur

---

328 Duby G., *Dames du XII^e siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 94
329 Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 45
330 *Ibid.*
331 « C'est donc bien moi qui l'ai couvert de honte » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 2501, p. 206
332 « Tristan cherche donc une vengeance. » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. T215, p. 350
333 « Tristan remarqua chez la jeune fille le nom et la beauté de la reine. » *Ibid.*, v. T222-223, p. 350

Par quel manere vengé ert[334]

Toutefois, malgré la tragique fin des amants, Iseut la Blonde s'est elle aussi servie de sa beauté, de son charme, dans le but d'atteindre ses objectifs, et en particulier celui de profiter de l'amour incommensurable, voire naïf[335] de son époux : « le merveilleux amour que Marc porté toujours à la reine[336]. » En effet, il est trop attaché à sa femme pour remettre sa parole en question : « Le roi Marc était trop épris de sa belle épouse pour douter de sa bonne foi[337]. » Dans cette citation, nous soulignerons deux choses : premièrement, l'allusion à l'amour aveugle que voue Marc à Iseut, et deuxièmement le terme « belle », qui assimile la beauté féminine « à la pureté et à la blancheur de l'innocence[338] ».



La célèbre tenture de la « Dame à la licorne » représente l'idéalisation de la femme, XV^e siècle, Musée national du Moyen Âge, Paris (France)

Néanmoins, la beauté est également un véritable enfermement pour les femmes. Nous l'avons évoqué précédemment[339], dès que qu'elle vieillit, « la femme n'est plus aussi

[334] « Mais dans sa colère, elle pense à mal et réfléchit au moyen de se venger. » *Ibid.*, v. T1360-1361, p. 458
[335] La figure du roi Marc est particulièrement moquée dans certaines versions, pointant du doigt sa naïveté face aux amants. Toutefois, nous pourrions ici souligner le fait que c'est un homme profondément attaché à son épouse, qui préfère d'une certaine manière fermer les yeux. Parfois, le mythe avance même l'idée que Marc aurait bu une partie du breuvage lors du mariage, tandis qu'Iseut l'aurait jeté. Peut-être est-ce par là une manière de romantiser ou de trouver une explication à un amour aussi malheureux, car à sens unique.
[336] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 56
[337] Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, « Classiques de poche », 1972, p. 74
[338] Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 39
[339] Cf. la partie 1.1.1. : « Des femmes proches de l'idéal ».

attirante si l'on en croit les auteurs qui se complaisent à décrire sur son corps les ravages du temps[340]. »

Cette situation force ainsi les femmes à essayer de correspondre aux carcans de l'idéal féminin le plus longtemps possible, quitte à utiliser des artifices que le Clergé interdit : « des recettes de fards, de dépilatoires, d'onguents, de teintures capillaires, de pommades, de savons et de drogues pour s'embellir et se rajeunir[341]. » Pour plaire, la femme doit donc être jeune car la vieillesse débute très vite : « Pour Eustache Deschamps celle-ci commence à trente ans chez la femme, alors qu'elle début à cinquante ans chez l'homme[342]. » Une voie dissidente s'élève parmi ce dénigrement : il s'agit de celle de Christine de Pisan qui affirme que « c'est beau parement que la vieillesse[343]. » Dans la pensée commune, la femme considérée comme « vieille » est laide et n'est plus utile :

> Votre beauté se changera en laideur,
> Votre santé en maladie obscure,
> Et vous ne ferez qu'encombrer en ce monde[344].

De fait, c'est la beauté des femmes, jeunes, qui est louée : « Si la beauté des femmes constitue un danger pour les clercs, elle n'en est pas moins célébrée par les chantres de l'amour courtois[345]. » Cette idéalisation s'explique notamment par le fait qu'en général les textes sont écrits sous le prisme de visions fantasmées de la part de la gent masculine : « La littérature chevaleresque fut tout entière composée par des hommes et principalement pour des hommes[346]. » Dès lors, cette beauté, souvent reprochée aux femmes alors que fantasmée par les hommes, enferme parfois les personnages féminins (comme les personnes réelles).

Cet aspect se retrouve à travers plusieurs figures de notre étude. En effet, prenons en premier lieu Brangien, la « jeune servante[347] », qui se trouve victime de sa jeunesse, ce qui lui vaut de devoir remplacer Iseut lors de sa nuit de noces avec Marc. Elle est donc dans l'obligation de se sacrifier à cause de cela.

Néanmoins, les dames qui se retrouvent le plus souvent enfermées à cause de leur beauté sont celles qui sont mariées. Le mariage, causé en partie par leur beauté, les rend

---

[340] Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 40
[341] Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 40
[342] Verdon J., *La femme au Moyen âge*, Paris, Editions Jean-Paul Gisserot, « Histoire Gisserot », 2013, p. 55
[343] Pisan (de) Ch., *La Cité des dames*, 1405
[344] Vers d'Olivier de la Marche, *Le Parement et le Triomphe des Dames d'Honneur*, 1501.
[345] Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 45
[346] Duby G., *Dames du XII^e siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 97
[347] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 42

prisonnières dans « une conjugalité resserrée et sacralisée[348]. » C'est le cas, notamment, d'Iseut la Blonde et de Fénice. En effet, la première doit se marier avec Marc après que ce dernier ait trouvé un cheveu « d'or[349] » et qu'il annonce vouloir épouser celle à qui il appartient.

> A cet instant, par la fenêtre ouverte sur la mer, deux hirondelles qui bâtissaient leur nid entrèrent en se querellant, puis, brusquement, effarouchées, disparurent. Mais de leurs becs s'était échappé un long cheveu de femme, plus fin que fil de soie, qui brillait comme un rayon de soleil[350].

Pour Fénice également la beauté devient un enfermement lorsqu'elle est obligée d'épouser l'oncle de Cligès tandis qu'elle est amoureuse de ce dernier. En effet, Alis de Constantinople accepte de ne prendre une épouse que si elle est belle, mais aussi riche. Ses conseillers lui conseillent alors d'épouser Fénice, car leur alliance aurait une dimension politique plus qu'avantageuse :

> Cele li loënt qu'il la preigne,
> Car l'empereres d'Alemeigne
> Est molt riches et molt poissanz,
> Et sa fille est tant avenanz
> C'onques en la crestienté
> N'ot pucele de sa biauté[351].

Ils considèrent que Fénice est un bon parti car elle est certes la plus belle femme du monde, mais également parce que son père est un allié de choix, à la fois riche et puissant.

Iseut aux Blanches Mains se trouve également piégée à cause de ce mariage, à cause d'un homme qui ne l'a épousée que pour sa beauté et pour son prénom, identique à la femme qu'il aime depuis des années :

> Ysolt as Blanches Mains volt
> Pur belté e pur nun d'Isolt.
> Ja pur belté qu'en li fust,
> Se le nun d'Isolt ne oüst,

[348] Duby G., *Dames du XII^e siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019, p. 94
[349] Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981, p. 35
[350] *Ibid.*, p. 37
[351] « C'est elle qu'ils lui conseillent de prendre, / car l'empereur d'Allemagne / a grande richesse et puissance, / et sa fille a tant d'agréments / que jamais dans la chrétienté / il n'y eut demoiselle de sa beauté. » Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994, v. 2613-2618, p. 200

> Ne pur le nun senz belté,
> Ne l'oust Tristans en volenté[352]

En outre, la beauté est autant une bénédiction qu'une véritable contrainte pour les femmes. Elles usent parfois de ce stratagème afin d'arriver à leurs fins, considérant leur beauté comme un atout de choix. Toutefois, comme toute ruse, cela se retourne parfois contre elles alors qu'elles n'ont rien fait pour cela.

2.3.2. *Magie et sorcellerie*

> « Sorcière » signifiait autrefois « douée du pouvoir d'influencer le sort ». Les sorcières connaissaient des secrets pour guérir, rendre amoureux, enfanter. En 1486, un ouvrage écrit par deux inquisiteurs sonna le glas de leur tranquillité : *Le Marteau des sorcières* fit de ces dernières des personnages maléfiques[353].

En outre, à l'époque médiévale, le statut de la femme qui fait ce qui est assimilé à de la magie est extrêmement complexe et prête plutôt à discussion : fée, guérisseuse ou démon ? En effet, « Au Moyen Âge, il existe une certaine confusion entre la magicienne, la fée et la sorcière. Cette dernière est forcément maléfique, mais, en revanche, les fées ne sont pas obligatoirement bénéfiques[354]. » Pourtant, comme nous venons de le voir dans la citation qui ouvre cette partie, le terme de « sorcière » n'implique, pas forcément d'intervention diabolique. Ici s'opposent donc deux conceptions : la vision celtique et le regard chrétien.

> Héritières des nymphes antiques, mais aussi des trois Moires grecques, des trois Parques romaines, ou même des Valkyries germaniques, les fées (de *fatum*, « destin ») sont omniprésentes dans le folklore médiéval. Elles ont survécu à la lutte du christianisme contre le paganisme. Comme les

[352] « Il veut Yseut aux Blanches Mains pour sa beauté et pour le nom d'Yseut qu'elle porte. Jamais il ne l'aurait désirée, quelle que fût sa beauté, si elle n'avait pas porté le nom d'Yseut ou si elle avait porté le nom d'Yseut sans être belle. » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. T198-203, p. 348

[353] Chamouton Ch., *Les Mystères du Doubs : histoires insolites, étranges, criminelles et extraordinaires*, Clermont-Ferrand, Editions De Borée, 2010, p. 58

[354] Sadaune S., *Le Fantastique au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2012 ; 2016, p. 111

> trois sœurs de l'Antiquité, elles exercent une forte influence sur la destinée de l'homme[355].

Pourtant, fut un temps, l'Eglise ne condamnait pas si fermement les interventions magiques, justement car la *Bible* regorge d'éléments que la raison ne peut expliquer, ce qui influence grandement le peuple au quotidien : « les hommes tentent d'expliquer les choses par une intervention surnaturelle, divine ou diabolique[356]. » De fait, toute personne qui n'œuvre pas pour la religion œuvre alors pour Lucifer.

> Les récits de miracles dus à Jésus Christ et aux saints habituèrent les premiers chrétiens à l'idée d'un monde gouverné par des magiciens capables d'ouvrir la mer, de marcher sur l'eau, de ressusciter. Au début du Moyen Âge, les prêtes furent souvent considérés comme des sortes de mages. C'est sans doute pour cela que, rapidement, l'Eglise fait la distinction entre ceux qui accomplissent des miracles et ceux qui jettent des maléfices : ce sont ces derniers que l'on considère comme des sorciers[357].

Nous trouvons alors ici tout l'un des paradoxes qui ne cesse de dominer au Moyen Âge, tant le regard porté sur la magie et, par extension, sur la femme[358] (même si l'ambiguïté vaut également pour les hommes), ne cesse de varier.

> La femme est tantôt un instrument du diable, une chose inférieure et dangereuse, rusée, accablée de tous les vices, tantôt un être désirable, doté d'un réel pouvoir, quasi magique, comme la fée, création du Moyen Âge.[359]

Cette caractéristique se retrouve notamment dans deux textes de notre corpus : le mythe de Tristan et Iseut et *Cligès*. Dans ce dernier c'est Thessala, la suivante de Fénice, qui concocte un breuvage (car elle est experte en magie) :

> Sa mestre avoit non Thessala
> Que l'avoit norrie d'enfance,
> Si savoit molt de nigromance.

---

[355] *Ibid.*, p. 110
[356] Yvanoff X., *L'Imaginaire du Ciel au Moyen Âge*, Vannes, Editions Burillier, 2008
[357] Sadaune S., *Le Fantastique au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2012 ; 2016, p. 113
[358] Si la magie est synonyme de « pouvoir » et, donc, d'une certaine manière, de danger, cela nous renvoie toujours à l'image de la femme-serpent, facilement tentée, prête à séduire l'homme afin d'arriver à ses fins.
[359] Dufournet J. et Lachet C., *La Littérature Française du Moyen Âge, I. Romans et chroniques*, Paris, Flammarion, 2003 (édition bilingue), p.20

Por c'estoit Thessala clamee
Qu'ele fu de Thessaile nee,
Ou sont faites les deablies,
Enseigniees et establies,
Car charaies et charmes font
Les dames qui dou païs sont[360].

Durant le roman, elle utilisera ses compétences à deux reprises La première fois survient lors de la nuit de noces, lorsqu'elle créé l'illusion à Alis de Constantinople d'avoir fait l'amour avec Fénice. Les connaissances de Thessala sont telles que l'Empereur ne se rend même pas compte qu'il dort :

Ne ja rien n'en tendra a songe
N'a fauseté ne a mençonge[361].

Le deuxième philtre est créé afin de donner l'impression que Fénice est morte. Thessala détient alors une telle puissance qu'elle parvient à créer un breuvage donnant l'illusion du trépas :

[…] ele l'avra abevree
D'un boivre qui la fera froide,
Descoloree et pale et roide
Et sanz parole et sanz aleinne.
Si iert trestot[e] vive et sainne
Ne bien ne mal se sentira,
Ne ja rien ne li grevera
D'un jor ne d'unne nuit entiere
N'en sepulture ne em biere[362].

Par ailleurs, dans le mythe de Tristan et Iseut, la mère de la jeune fille est une « magicienne[363] ». L'image de la magicienne n'est pas inhabituelle (pensons aux fées et aux druidesses, par exemple) : « On y trouve les motifs féériques (avec les célèbres fées Viviane et Morgane et les origines magiques de Merlin), les motifs mythologiques (notamment une

[360] « Sa gouvernante se nommait Thessala, / qui l'avait élevée depuis l'enfance. / Elle était experte en magie, / et on l'appelait Thessala / parce qu'elle était née en Thessalie / où les maléfices sont pratiqués, / enseignés et bien établis, / car les femmes de ce pays / jettent des sorts et exercent des charmes. » Chrétien de Troyes, *Cligès*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994 (édition bilingue), v. 2956-2964, p. 220-222
[361] « Rien ne lui paraîtra tenir du rêve, / de l'illusion ni du mensonge. » *Ibid.*, v. 3167-3168, p. 234
[362] « elle aura absorbé / certain breuvage qui la glacera / et la rendra livide et raide, / en lui ôtant le souffle et la parole. / Elle sera pourtant bien vivante et saine / mais complètement insensible, / si bien que rien ne la fera souffrir, / pendant un jour et une nuit entière / dans son cercueil ni dans la tombe. » v. 5392-5400, p. 370
[363] Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p. 32

descente aux Enfers de Lancelot), les motifs bibliques […] et la cohorte de monstres en tout genre[364]. » Cette coexistence de cultures telles que celle des Celtes et celle des Chrétiens montre un certain paradoxe. En effet, peu à peu, la religion chrétienne a fait de la magicienne, la sorcière, l'objet de Satan qui voue sa vie aux vices[365]. Cette théorie pourrait d'autant plus se confirmer avec le rôle que joue Iseult (la mère) pour les deux futurs amants : elle donne le philtre d'amour à Brangien en lui précisant de le donner à Marc et à sa fille lors de leur nuit de noces, avec l'indication de ne pas les en informer. De fait, elle sait exactement ce que ce charme va produire, le miracle qui sera accompli, et les dangers qu'il peut engendrer.

> Un personnage clé [ici, la mère d'Iseut] organise l'ensemble du rituel de guérison. Cette vieille femme connaît les lieux sacrés, les gestes à accomplir et l'ordre de leur déroulement. […] Telle une chamane, elle supervise toute la cérémonie dans le détail et contrôle l'efficacité du rite.[366]

C'est elle qui créé les sentiments que partagent les jeunes gens : c'est donc à cause d'elle que se déroulera la tragique histoire des amants.

> L'amour n'est-il pas un leurre, un jeu de dupes, qui recèle en lui quelque chose de diabolique[367] ?

Toutefois, ce n'est pas le seul personnage de cette histoire à être pourvu de pouvoirs surnaturels : « Yseut est à craindre[368]. » En effet, selon les versions, Brangien l'informe que sa mère a concocté un breuvage destiné à rendre les futurs époux amoureux. Iseut boit donc le vin herbé avec Tristan en toute connaissance de cause.

> Brangien déposa le flacon avec une coupe d'argent ciselé sur une table à laquelle Iseult s'était accoudée et elle lui dit d'un air riant : « Reine Iseult, prenez ce breuvage qui a été préparé en Irlande pour le roi Marc ! » Iseult ne répondit pas et laissa

---

364 Sadaune S., *Le Fantastique au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2012 ; 2016, p. 30

365 Bien que cet ouvrage parle d'hommes, et non de femmes, nous pourrions nous référer à l'ouvrage de Christine Lemaire-Duthoit, *Magiciens et sorciers au Moyen Âge* (Paris, *Ellipses*, 2011) pour justifier nos propos : « Mage, « maleficus », sorcier, jeteur de sorts, envoûteur, ensorceleur, évocateur de démons… Tous ces termes désignent des hommes aux pouvoirs inquiétants ! Parler de la magie et de la sorcellerie, c'est entrer dans un monde qui échappe à la rationalité et toucher à ce que l'on appelle la « superstition ».», 4ème de couverture.

366 Walter P., *Croyances populaires au Moyen Âge*, Paris, Editions Jean-Paul Gisserot, « Histoire Gisserot », 2017, p. 91

367 Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019, p. 52

368 Evans Cl., « Le personnage d'Yseut dans le *Tristan* de Béroul et *Les Folies* de Berneet d'Oxford : une perspective inspirée par les textes irlandais et gallois », *Le Moyen Âge*, tome CXI, Paris, De Boeck Supérieur, 2005, p. 113

> faire la servante. Quant à Tristan, il crut qu'il s'agissait de vin de choix offert en cadeau au roi Marc[369].



Tableau de John Duncan, *Tristan and Isolde*, 1912, détrempe sur toile, City of Edinburgh Museums and Art Galleries, Ecosse

En outre, selon l'auteur, Iseut est complice de l'ensorcellement qui la lie pour trois ans (ou pour toute la vie[370]) à Tristan. Bien qu'elle fasse mine de n'y rien voir, elle sait et ne dit rien, donnant ainsi l'illusion d'être innocente face au plan fomenté par Brangien : « Sa beauté lumineuse et sa fragilité ne sont qu'apparence, derrière se cachent des forces obscures et dangereuses prêtes à se déchaîner[371]. » Tout cela nous ramène au caractère double de la femme, qui malgré son apparente fragilité peut être bien plus dangereuse qu'il n'y parait : « il existe une pratique hétérodoxe attribuée plus particulièrement aux femmes : la sorcellerie[372]. » Comme sa mère, créatrice du philtre fatal, Iseut a des pouvoirs, ce qui fait d'elle quelqu'un de potentiellement dangereux et avec une arme redoutable.

> Comme sa mère, Yseut a des dons de guérisseuse puisqu'elle a sauvé Tristan grâce à sa science des plantes médicinales. Son rêve dans la forêt montre qu'elle est visionnaire. Elle

[369] Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p. 59
[370] Une fois encore, cette information varie selon les versions. En effet, à titre d'exemple, le philtre dure trois ans sous la plume de Béroul, alors que son effet ne prendra fin qu'à la mort des amants avec Thomas d'Angleterre.
[371] Evans Cl., « Le personnage d'Yseut dans le *Tristan* de Béroul et *Les Folies* de Berneet d'Oxford : une perspective inspirée par les textes irlandais et gallois », *Le Moyen Âge*, tome CXI, Paris, De Boeck Supérieur, 2005, p. 111
[372] Verdon J., *La femme au Moyen âge*, Paris, Editions Jean-Paul Gisserot, « Histoire Gisserot », 2013, p. 119

> détient un pouvoir inexplicable et inquiétant. La guérisseuse est aussi sorcière et par conséquent elle fait peur[373].

De fait, c'est justement parce qu'elle est puissante qu'elle fait peur. A la fois victime d'un mariage qu'elle ne désire pas et coupable d'un amour « sauvage, indomptable, d'un amour fou », Iseut confirme à elle celle tout le paradoxe entre fée, guérisseuse et sorcière. Soumise à sa condition, elle parviendra à tirer de cela une force venue de ses ancêtres celtes à l'instar de Gráinne, Créd et Deirdré[374].

> En réalité donc, loin d'être victime, Yseut entre dans la lignée des femmes guerrières et magiciennes que décrivaient les observateurs des Gaulois dans l'Antiquité. Richard Wagner, qui a saisi l'essence du mythe, a représenté Yseut comme une sorcière et une force de la nature[375].

2.3.3. *La ruse : l'héroïne, une nouvelle Ulysse au féminin ?*

La ruse est un « moyen qu'on utilise pour tromper[376] ». Objet de manipulation utilisé pour arriver à ses fins, c'est une ressource utilisée dans l'art militaire depuis la nuit des temps.

> Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*[377], le poète grec [Homère] met en scène la violence et l'intelligence de l'affrontement guerrier à travers deux personnages phares : Achille et Ulysse, héros grecs de la guerre de Troie. […] Alors qu'Achille brave de façon inconsidérée le danger, allant au face-à-face pour acquérir une gloire posthume, Ulysse, artisan du cheval de Troie, mobilise toute son habileté et son intelligence pour vivre et pour vaincre. Achille, héros de la force, est un

[373] Evans Cl., « Le personnage d'Yseut dans le *Tristan* de Béroul et *Les Folies* de Berneet d'Oxford : une perspective inspirée par les textes irlandais et gallois », *Le Moyen Âge*, tome CXI, Paris, De Boeck Supérieur, 2005, p. 111

[374] Ce sont toutes trois des héroïnes celtes qui sont des reines infidèles. Gráinne est l'amante de Diarmuid (*La poursuite de Diarmuid et Gráinne*) ; Créd, amoureuse de Cano, est l'héroïne de *Scéla Cano meic Gartnáin* ; l'histoire de Deirdré, amante de Noisiu, est quant à elle relatée dans *L'Exil des fils de Uisliu*.

[375] Evans Cl., « Le personnage d'Yseut dans le *Tristan* de Béroul et *Les Folies* de Berneet d'Oxford : une perspective inspirée par les textes irlandais et gallois », *Le Moyen Âge*, tome CXI, Paris, De Boeck Supérieur, 2005, p. 113

[376] Définition du *Littré*. [En ligne.] https://www.littre.org/definition/ruse [Consulté le 02/05/2020]

[377] Ce sont les premières œuvres littéraires qui nous sont parvenues. Elles datent du VIII^e^ siècle avant J.-C.

> soldat : son honneur est au-dessus de tout. Ulysse, héros de la ruse, est un stratège[378].

Nous pourrions penser que la ruse est donc un élément extrêmement important, en témoigne la popularité encore immense de nos jours du héros qu'est Ulysse[379]. Néanmoins, « la force a plus attiré l'attention que la ruse[380] », car la force est une preuve de puissance, tandis que la ruse témoigne d'une sorte de fragilité qui doit être compensée par l'intelligence. Dans l'imaginaire collectif, la puissance physique est la caractéristique de l'homme, tandis que la femme est un être plus fragile qui doit de fait rester en retrait. Nous retrouvons donc cette opposition entre la force et la ruse, avec le point de mire centré sur ce qui est considéré comme le summum de la virilité[381]. Cette caractéristique, déjà présente dans l'Antiquité comme nous venons de le voir, se trouve également dans les textes hébraïques :

> Dans le Livre des Proverbes, *'ormah* désigne la sagesse pratique de l'homme prudent, qui se distingue, par ses facultés de prévision et d'adaptation, de la brute ou du fou. Toutefois, le terme *'ormah* peut aussi être pris en mauvaise part : l'adjectif *'arûm*, dérivé de *'ormah*, qualifie le serpent de la Genèse, qui déploie toute son intelligence rusée pour semer le doute dans l'esprit d'Ève et finalement la convaincre de manger le fruit défendu de l'arbre de la connaissance. Dans la Bible, le savoir-faire rusé peut donc être utilisé pour faire le bien comme pour commettre le mal[382].

Cette citation nous permet de mettre en exergue l'essence même de la ruse, mais également de la femme, telles qu'elles sont perçues à travers les âges jusqu'à l'époque qui nous intéresse (voire durant les siècles suivants, mais ce ne sera pas le sujet de notre étude), c'est-à-dire l'époque médiévale. De fait, la ruse possède deux visages, au même titre que la

---

[378] Holeindre J.-V., *La ruse et la force : Une autre histoire de la stratégie*, Paris, Éditions Perrin, 2017, p. 13

[379] En effet, dans les programmes scolaires, *L'Odyssée* est une œuvre incontournable, que les élèves doivent obligatoirement étudier dès la sixième (mais qu'ils voient parfois dès l'école primaire !), alors qu'ils ne connaissent pas (ou peu), pour la plupart, *L'Iliade*. De fait, les deux héros grecs les plus connus de nos jours sont Ulysse et Héraclès, bien que le second demeure en tête de liste. De fait, la force et la violence l'emportent donc encore sur l'intelligence.

[380] Holeindre J.-V., *La ruse et la force : Une autre histoire de la stratégie*, Paris, Éditions Perrin, 2017, p. 14

[381] Dans les études sur le genre, cet aspect pose problème au même titre que la place imposée aux femmes. En effet, les hommes subissent également des pressions sexistes car ils doivent correspondre à l'idéal de ce qui est voulu « viril ».

[382] Holeindre J.-V., *La ruse et la force : Une autre histoire de la stratégie*, Paris, Éditions Perrin, 2017, p. 45

femme : elles ont une « double nature[383] » variant entre le Bien et le Mal. Nuançons nos propos : la ruse n'est pas le propre de la femme (n'oublions pas Ulysse, ou certains personnages de La Fontaine par exemple), contrairement à la force qui est perçue comme une caractéristique masculine. Ainsi, la ruse inspire de la méfiance, au même titre qu'Ulysse qui est « un héros admiré parfois, craint souvent, aimable rarement, complexe toujours[384] », ou que la femme qui « représente [ce qu'il y a] de plus désastreux ou inversement de plus heureux[385]. » Néanmoins, alors qu'elle est perçue comme un danger qui « brise la force et l'esprit de l'homme[386] », notre étude montre que la femme ruse justement pour aider l'homme qu'elle aime. De fait, l'une des quatrièmes de couverture du roman *Erec et Enide* de Chrétien de Troyes souligne le soutien que porte Enide pour son époux, sans qui il ne pourrait pas être un héros.

> Pour accomplir les plus grands exploits, il lui faudra compter sur l'audace et la ruse d'Enide, une héroïne courageuse et volontaire[387].

Outre les épisodes que nous déjà évoqué à plusieurs reprises, il convient ici d'aborder celui du comte Galoain. En effet, ce dernier propose à Enide de le prendre comme époux à la place d'Erec, car il juge qu'une telle femme ne devrait pas voyager en « tel vitance[388] ». La jeune femme refuse cette proposition malhonnête tout en condamnant de tels propos :

> Trop avez fait grant mesprison,
> Que tel chose m'avez requise :
> Je nou feroie en nule guise[389].

Face à cette réaction exprimant un refus catégorique, Galoain s'énerve et menace de tuer son rival sur le champ. C'est alors qu'Enide met en place sa ruse : elle accepte la proposition du comte et chevalier tout en prétextant qu'elle ne veut pas qu'il commette un acte indigne en tuant Erec sur-le-champ. Elle lui propose alors de le tuer le lendemain matin,

---

383 Evans Cl., « Le personnage d'Yseut dans le *Tristan* de Béroul et *Les Folies* de Berneet d'Oxford : une perspective inspirée par les textes irlandais et gallois », *Le Moyen Âge*, tome CXI, Paris, De Boeck Supérieur, 2005, p. 111

384 Navaud G., « Ulysse ou la mauvaise réputation », *Le Point Culture*, mis en ligne le 05/07/2018. [En ligne.] https://www.lepoint.fr/culture/ulysse-ou-la-mauvaise-reputation-05-07-2018-2233377_3.php# [Consulté le 22/03/2020]

385 Verdon J., *La femme au Moyen âge*, Paris, Editions Jean-Paul Gisserot, « Histoire Gisserot », 2013, p. 8

386 *Ibid.*, p. 6

387 Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Dembowski P. (trad.), Barcelone (Espagne), Belin Gallimard, « Classicocollège », 2018, quatrième de couverture.

388 « si vil équipage » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 3313, p. 264

389 « Vous vous êtes comporté de manière vraiment indigne / en me faisant une telle proposition : / je ne l'accepterais pour rien au monde. » *Ibid.*, v. 3338-3340, p. 266

« sanz blasme avoir et sanz reproche[390] », ce qui donne l'impression à Galoain qu'elle désire réellement être avec lui alors que cette stratégie ne vise qu'à lui faire gagner du temps.

> Bien sot par parole enyvrer
> Bricon, quant ele i mist s'entente.
> Mieuz est assez qu'ele li mente,
> Que ses sires fust depeciez[391].

Nous retrouvons donc ici le motif de la ruse comme tromperie, mais ce mensonge est dicté par le sens de la justice et du devoir. Par ailleurs, la ruse n'est pas l'apanage d'Enide, car en premier lieu elle ne peut s'empêcher de dire la vérité. En effet, elle répond à la ruse imaginée par le comte qui ment, quant à lui, effrontément à son hôte :

> De parler a li, congié prist
> A Erec, mout covertemant[392]

De fait, il est d'autant plus coupable car la parole du chevalier est censée être vraie et on peut normalement s'y fier absolument, d'où l'absence de méfiance de la part d'Erec. Ainsi, la ruse imaginée par Enide est tout à fait légitime et approuvée par le narrateur. Il s'agit d'une arme de défense dont elle se saisit contre le chevalier « de male part[393] ». Pourtant, dans le cas de la ruse de Galoain comme de celle d'Enide, tout ne se passe pas comme prévu : « il y aura toujours un monde entre la relation rusée vécue et la réalité de la ruse conçue[394]. » En effet, le comte comprend « Que la dame l'ot deceü[395] », ce qui fait échouer son stratagème ; quant à Enide, étant donné que « Ses cuers ne fu dobles ne faux[396] », elle ne sait quoi faire. Certes, elle a réussi à gagner du temps, mais dès lors elle ne sait pas comment agir et prévient son époux avant que le traître ne l'attaque. Finalement, les deux personnages sont excusés : le comte se repend et le courage d'Enide est souligné : « Mout est prouz et sage et cortoise[397] ».

Dans le mythe de Tristan et Iseut, le rapport à la ruse est extrêmement différent. En effet, si les amants partagent une relation de confiance basée sur la sincérité, les autres relations personnelles qui structurent le roman sont quant à elles placées sous le signe de la

---

[390] « sans encourir blâme ni reproche », *Ibid.*, v. 3379, p. 268
[391] « Par sa parole, elle sut bien faire tourner la tête / de ce sot, pour peu qu'elle en prît la peine. / Ne vaut-il pas mieux lui mentir / que de voir son époux mis en pièces ? » *Ibid.*, v. 3414-3417, p. 270-272
[392] « Il demanda à Erec la permission de lui parler, / tout en cachant bien son jeu » *Ibid.*, v. 3288-3289, p. 262
[393] « plein de malignité », *Ibid.*, v. 3428, p. 272
[394] Latouche S., « Au commencement était la ruse... De la ruse de la raison à la raison de la ruse », *Les raisons de la ruse. Une perspective anthropologique et psychanalytique,* Paris, La Découverte, 2004, p. 7-20.
[395] « que la dame s'est jouée de lui » Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue), v. 3523, p. 278
[396] « son cœur ignorait la duplicité comme la fausseté » *Ibid.*, v. 3462, p. 274
[397] « Elle est pleine de vaillance, de sagesse et de courtoisie » *Ibid.*, v. 3638, p. 286

ruse et du mensonge : Iseut et Marc, Tristan et Marc, Tristan et Iseut aux Blanches Mains… De plus, les personnages ne cessent de se cacher : Tristan se déguise[398], le roi Marc épie les amants depuis un arbre[399], les barons se dissimulent derrière une tenture afin de surprendre les amants dans le lit… Dans cette œuvre, toute parole est trompeuse, objet de ruse, moyen de dissimulation. En effet, lors de l'épisode de la fontaine, lorsqu'Iseut aperçoit le reflet du roi dans l'eau, elle fait mine de n'avoir rien vu et prend la parole afin d'éviter toute maladresse.

> Elle s'avise alors d'une ruse bien féminine, car elle se garde
> de lever les yeux vers les branches de l'arbre et, afin de tirer
> Tristan d'embarras, s'arrange pour parler la première[400].

Outre les amants, d'autres personnages mentent. C'est le cas notamment de Brangien, lorsqu'elle prétend avoir suscité la colère de Tristan afin de protéger les amants, mais également du roi lui-même, notamment quand il cache à son entourage sa venue dans la forêt du Morrois.

> Li rois lor ment, pas n'i connut
> Ou il ala ne que il quist
> Ne de faisance que il fist[401].

L'une des ruses les plus significatives de ce roman reste toutefois l'usage de la parole à des fins de double destination. L'épisode de la fontaine en est un exemple pour le moins équivoque. En effet, lorsque les amants se rendent compte de la présence du roi, ils feintent l'ignorance et font semblant de discuter : en réalité, leurs paroles sont destinées à l'homme caché et ne sont prononcées que dans le but de les innocenter à ses yeux, en témoigne cet extrait des dires d'Iseut, qui prétend aimer son époux alors que cela n'a jamais été le cas :

> Mex voudroie que je fuse arse,
> Aval le vent la poudre esparse,
> Jor que vive que amor
> Aie o home qu'o mon seignor ;
> Et, Dex ! si ne m'en croit il pas[402].

---

398 Tristan se cache notamment sous les traits d'un lépreux afin de venir sauver Iseut.
399 Nous faisons ici allusion à l'épisode de la fontaine.
400 Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, p. 84
401 « Le roi leur ment et ne révèle pas où il est allé, ce qu'il a cherché, ni ce qu'il a bien pu faire. » Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut: les poèmes français, la saga norroise*, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1989 (édition bilingue), v. 2060-2062, p. 116
402 « Je préférerais être brûlée et que le vent disperse mes cendres plutôt que d'aimer, tant que je vivrai, un autre homme que mon mari. Eh, Dieu ! Pourtant, il ne me croit pas ! » *Ibid.*, v. 35-39, p. 24

Toutefois, à l'instar d'Enide, les amants ne sont pas jugés coupable justement parce qu'ils sont protégés par Dieu, qui est le seul à détenir la vérité. Nous apprenons cela grâce à la figure de l'ermite Ogrin, qui prétend qu'il est parfois nécessaire de mentir :

> Por honte oster et mal covrir
> Doit on un poi par bel mentir[403].

Néanmoins, une ruse est particulièrement vile dans ce roman, outre les stratégies du nain Frocin et des barons (car ces dernières échouent finalement à chaque fois, les amants parvenant à trouver une solution même quand leur culpabilité ne fait plus de doute) : celle d'Iseut aux Blanches Mains, lorsqu'elle décide de laisser mourir son époux, alors qu'il attend désespérément la venue d'Iseut la Blonde :

> En ce languisse, en cel ennui
> Vent sa femme Ysolt devant lui.
> Purpensee de grant engin[404]

Ainsi, grâce à la comparaison que nous venons de faire entre le mythe de Tristan et Iseut et le roman *Erec et Enide*, nous pouvons mettre en exergue le caractère double de la ruse. En effet, si dans le roman de Chrétien de Troyes elle est employée par les femmes afin de faire ce qui leur semble être de bonnes actions, l'usage qui en est fait dans le mythe des amants adultères est tout autre, et fait justement dans le fait de tromper autrui afin de se protéger soi-même, ou de se venger.

[403] « Pour effacer la honte et dissimuler le mal, on doit mentir un peu et à bon escient. » *Ibid.*, v. 2353-2354, p. 130

[404] « Alors qu'il se trouvait dans cette angoisse et ce tourment, sa femme Yseut se présenta devant lui. Elle avait médité un terrible plan » *Ibid.*, v. T1741-1743, p. 474

Conclusion partielle

Au Moyen Âge, la place de la femme est complexe. Entre statut de non-droit et début d'une forme de la libération féminine, son importance croit considérablement malgré des détracteurs persistants.

La littérature médiévale est un écho à l'époque dans laquelle elle s'épanouit, ce qui permet de mettre en exergue certains éléments. Ainsi, la femme doit correspondre à un idéal désiré par les hommes, en général figuré par les héroïnes des romans : elles sont jeunes, belles et passionnées. Leur visage, aux traits purs et juvéniles, est la représentation de leur caractère docile, serviable et innocent. Mariées très jeunes, souvent à un homme plus âgé, elles passent de l'appartenance à leur père à celle de leur époux. L'union devient alors le théâtre soit d'un bonheur puissant, soit des désillusions les plus grandes. En effet, tandis qu'Enide s'épanouit dans une alliance désirée, avec un mari attentionné (et à peine plus âgé qu'elle), Iseut est quant à elle métaphoriquement emprisonnée auprès d'un homme qu'elle n'a jamais voulu épouser et qui lui voue un amour qui restera à jamais à sens unique.

Le cœur de la femme est difficile à obtenir, mais quand il est gagné, à jamais il perdure : la passion qui unit Tristan et Iseut ne saurait laisser la place à quelqu'un d'autre, tout comme l'affection qui lie Fénice à Cligès. Les amants sont protégés par Dieu, mettant en avant l'amour comme un don divin, comme quelque chose de supérieur à tout.

Le fait d'aimer élève les personnages, tandis que la passion les enchaîne dans une spirale sans fin. En effet, si le couple que forment Erec et Enide transcende tout, l'adultère commis par Tristan et Iseut les sacrifie l'un à l'autre, les entraîne dans un enivrement dangereux que seuls le temps ou la mort pourront arrêter.

La dame a souvent un rôle prédéterminé, grâce à trois figures qui reviennent de manière récurrente dans les romans médiévaux : la servante, la mère et l'épouse. Habituellement, la servante est unie par un lien profond à la dame qu'elle sert ; par ailleurs, il arrive fréquemment qu'elle connaisse sa maîtresse depuis la naissance de cette dernière, ayant au préalable été aux ordres de sa mère. De fait, elle est présente pour protéger celle qu'elle accompagne dans toutes ses aventures : Brangien sauve les amants à plusieurs reprises, et Thessala est prête à trouver toutes les solutions possibles afin de préserver Fénice. La servante permet donc d'aider sa maîtresse malheureuse en mariage, tandis que les épouses heureuses et amoureuses n'en ont pas recours. Cette dualité montre la complexité que renferment les femmes, alors craintes par les hommes : derrière elles subsistent les traces

d'Eve, de la manipulation et de Lucifer. Elles peuvent être puissantes, passant d'une apparente passivité à un rôle de front.

La femme est réfléchie. Elle observe et reste en retrait pour mieux agir, en toute connaissance de cause. Ses conseils sont précieux, justes et mesurés. Brangien raisonne Iseut, que la passion aveugle et rend cruelle ; Thessala rassure sa jeune maîtresse et prend la forme d'une seconde mère, prête à risquer de grands dangers pour un brin de bonheur ; Guenièvre conseille son époux, donne son avis et prend des décisions qu'il écoute. Nous voyons donc bien que la dame conseillère, bien que dans l'ombre d'autrui, possède une influence indéniable et puissante. Cet aspect atteint son paroxysme avec l'ultime exploit que la femme peut accomplir : le sacrifice de soi. Prête à tout pour l'être aimé, sa propre existence devient moindre en comparaison. Elle rejette le danger pour la personne qui lui est chère, tant sa perte serait bien plus pénible que toute autre éventualité. Ainsi Enide refuse de rester silencieuse lorsqu'Erec court le risque d'être tué, et Brangien accepte d'offrir sa virginité afin de racheter ses fautes passées. Néanmoins, ce schéma archaïque qui met le sacrifice de soi sur un piédestal est de plus en plus remis en question : la finalité de la femme n'est pas de se sacrifier, mais au contraire de vivre pleinement.

D'autres figures surgissent : les *alter ego*. Elles sonnent comme le double des héroïnes, mais comme une image néfaste, dangereuse, inquiétante. Leur pouvoir, bien que mesuré, n'efface pas pour autant leurs indignes actes. La dame du chevalier Ydier n'a aucun désir d'élever celui qu'elle accompagne ; Blanchefleur, sœur de Guillaume, est guidée par la jalousie et la volonté de nuire à son frère ; Iseut aux Blanches Mains désire se venger de l'indifférence de son époux et de l'amour qu'il voue à une autre. Chacune correspond au reflet imparfait de, respectivement, Enide, Guibourc et Iseut la Blonde, dont elles mettent en avant les valeurs grâce à leurs imperfections. Néanmoins, l'un de ses *alter ego* cache un pouvoir bien plus grand qu'il n'y paraît grâce à la parole : il s'agit d'Iseut aux Blanches Mains. En effet, c'est elle qui cause la mort des amants : en laissant mourir Tristan, Iseut aux Blanches Mains succombe également. Néanmoins, cette dernière n'est pour autant entièrement innocente : au contraire, elle est coupable d'avoir tenté de tuer Brangien, d'avoir manipulé Marc et d'avoir trompé toute la cour. Son influence n'est pas plus bénéfique : pour protéger les amants, sa suivante n'hésite pas à abuser le roi. Toutefois, la parole des femmes n'est pas forcément négative : si Guibourc ment aux barons, c'est seulement dans le but d'aider Guillaume à défendre le royaume. De plus, ses dires ont un effet favorable sur son époux, auquel elle

parvient à redonner une raison de se battre. Par ailleurs, Enide parle dans l'unique but de sauver l'homme qu'elle aime d'une attaque lâche. C'est leur devoir qui parle.

Le personnage féminin se caractérise par son intelligence et sa capacité d'observation. Pour arriver à ses fins, bienveillantes comme hostiles, elle n'hésite pas à recourir à la ruse. Par ailleurs, le mythe de Tristan et Iseut est entièrement basé sur cela : les personnages mentent, se déguisent et utilisent le langage de manière double. Ainsi, Iseut parvient à dissimuler la vérité en donnant l'impression d'être innocente : derrière ses discours se cache en réalité l'aveu de sa culpabilité, de façon dissimulée. Enide use également de cela en trompant le Comte Galoain, afin de le dissuader de tuer Erec. Chacune des femmes de ces romans désirent une chose : être libre d'aimer qui elles veulent et comme le veulent et, plus largement, être simplement libres.

Cet étayage de l'héroïsme au féminin, par rapport à la littérature médiévale, nous a permis de mettre en avant la polysémie du terme de « héros, héroïne ». Il s'est avéré que des personnages qui paraissaient plutôt passifs avaient une importance considérable : les femmes. Ce sont elles qui permettent aux héros d'être ce qu'ils sont. Cela a également mis en exergue le statut de la femme dans la société, laissée en retrait par rapport aux hommes. Elles désirent, elles aussi, avoir le droit à la parole, avoir le choix, pouvoir vivre comme elles l'entendent… Néanmoins, nous avons également pu constater que cette représentation est l'écho d'une société ; si les femmes ont pu espérer un rôle plus conséquent au Moyen Âge, cela a considérablement changé au cours des siècles suivants. Il est donc intéressant d'étudier différentes figures fortes d'héroïnes, pas seulement issues de l'époque médiévale, afin d'interroger leurs représentations avec les adultes de demain : nos élèves.

3. Transposition didactique

3.1. *Présentation de la séquence*

3.1.1. *Présentation de la classe et ancrage de la séquence dans le programme*

Cette transposition didactique fut expérimentée sur une classe de cinquième assez difficile, dont l'attention est plutôt faible. La séquence fit partie de l'objet d'étude « Héros, héroïne et héroïsme », et dans une moindre mesure de celui intitulé « Avec autrui : amis, famille, réseau » (le questionnement entrant dans l'étude de genre et sur la réception des autres). Bien entendu, une grande place fut offerte à l'histoire des arts, comme dans les autres séquences.

Auparavant, nous avons travaillé quatre autres séquences : celle-ci se place donc en cinquième position. Nous avons débuté l'année scolaire en travaillant l'objet d'étude « Imaginer des univers nouveaux » grâce à une étude d'œuvre intégrale, en l'occurrence *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll. Le but était d'ouvrir cette nouvelle année grâce à une séquence ludique, l'auteur ayant créé *Alice* grâce à des jeux. Le travail effectué sur l'imagination ouvrait également de nombreux champs des possibles, fait apprécié par la plupart des élèves… mais pas tous ! En effet, ceux que l'on juge souvent comme les plus « scolaires » se sont retrouvés parfois démunis, n'ayant pas l'habitude de travailler ainsi.

La deuxième séquence, intitulée « De la Terre à la Lune » (en hommage au roman éponyme de Jules Verne que les élèves avaient à lire en lecture cursive), s'est inscrite dans deux objets d'étude : « Imaginer des univers nouveaux » et « Le voyage et l'aventure ». En effet, nous avons travaillé sur le voyage vers la Lune autant d'un point de vue réaliste que métaphorique. Nous sommes ainsi partis du film de Méliès *Le Voyage dans la Lune*, pour travailler le début des *Etats et Empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac (avec un travail sur le passage de la pièce de Rostand où il parle de la Lune), puis *De la Terre à la Lune* de Verne, ensuite un extrait de nouvelle issu de *Cosmicomics* de Calvino, des extraits de journaux sur Apollo 11, pour arriver à une chanson de BigFlo & Oli, « Sur la Lune », travailler des extraits du film *Le Château dans le ciel* de Miyazaki et finir avec une séance de méthodologie à partir de la chanson de Bowie « Space Oddity ».

La troisième séquence était exclusivement centrée sur l'objet d'étude « Le voyage et l'aventure » est était une étude du roman de Marco Polo, *Le Livre des Merveilles*. Nous sommes partis des ancrages historiques afin d'ouvrir les aspects fantasmés des descriptions offertes

par Marco Polo. Nous avons beaucoup travaillé les descriptions et la symbolique des termes utilisés, ce qui a abouti à un extrait de Jean de Léry et à l'écriture d'un carnet de voyage.

La quatrième séquence, « Les robinsonnades », a conclu l'objet d'étude « Le voyage et l'aventure », tout en en ouvrant une seconde : « Avec autrui ». L'idée était ici de travailler des extraits de *Robinson Crusoé* de Defoe et de finir par d'autres de *Vendredi ou la vie sauvage* de Tournier, tout en étudiant en parallèle le film *Seul au monde* de Zemeckis. Nous avons ici mis l'accent sur la quête de soi et le rapport à l'autre, Defoe s'inscrivant dans une démarche colonialiste alors que Tournier renverse la situation.

Ce point entre quête initiatique et réception nous a naturellement amené vers la séquence qui nous intéresse, à savoir « L'héroïsme au féminin ». En effet, dans les textes officiels, l'accent est mis sur le rôle du héros ou de l'héroïne en tant que personne qui agit et qui est perçue comme telle : « Le héros / l'héroïne, modèle et porteur de valeurs, exerce un pouvoir de fascination, qu'il s'agit d'interroger, en même temps qu'il favorise un processus d'identification sur lequel on peut s'appuyer. Il permet de réfléchir à la tension entre le caractère singulier, exceptionnel du héros / de l'héroïne et la dimension collective des valeurs qu'il incarne[405]. »

Le fil conducteur de cette année scolaire fut donc le voyage et la découverte de soi. Cela est d'autant plus pertinent car il s'agit du niveau de cinquième, période durant laquelle les adolescents rêvent d'évasion et découvrent peu à peu leur corps, qui se transforme.

3.1.2. *Explicitation de la séquence d'un point de vue pédagogique*

Cette étude fut nouvelle pour eux : les élèves étaient en effet habitués à travailler sur des figures topiques essentiellement masculines telles qu'Ulysse, Hercule ou Roland. Selon eux, leur culture étant plutôt timide par rapport aux héroïnes ; le choix fut donc de ne pas se contenter des deux figures qu'auraient pu être Iseut et Enide, afin d'ouvrir leur horizon de connaissance. L'un des grands objectifs de cette séquence fut de découvrir des héroïnes venant du monde entier et à des époques extrêmement variées, de l'Antiquité à nos jours. Tout cela visait à élargir leur perception de l'héroïsme vers quelque chose de plus subtil que ce qu'ils ont pu voir en sixième, à travers les objets d'étude « Le monstre, aux limites de

[405] Document « Présentation du questionnement « Héros / héroïnes et héroïsmes », disponible sur le site du gouvernement Eduscol. [En ligne.] https://eduscol.education.fr/cid99195/ressources-francais-c4-agir-sur-le-monde.html#lien1 [Consulté le 16.08.2019]

l'humain » et « Récits de création, créations poétiques ». En outre, la finalité était donc de « [fonder] un « bien commun » et [de participer] à la construction d'une culture, qu'il est nécessaire de re-connaître pour pouvoir ensuite aller vers ce qui est autre, différent, inconnu[406]. »

D'un point de vue sociétal, les élèves sont plus habitués à rencontrer des figures de héros dont la force n'a pas ou peu d'égal (physique ou mentale !). Ainsi, beaucoup sont fans de la saga *Harry Potter* mais ne me parlent que du personnage d'Harry, sans jamais se soucier d'Hermione qui l'a sauvé à de nombreuses reprises. J'ai également pu constater, et cela dès le début d'année, des comportements qui m'ont profondément indignée, en tant qu'enseignante mais avant tout en tant que femme. En effet, de nombreux collègues conseillent d'être excessivement stricte car en tant que « femme », et d'autant plus « jeune », les élèves ont *a priori* plus de difficulté à respecter la forme d'autorité exigée.

> il a été démontré que le corps de l'enseignant.e a un impact sur les relations avec les élèves et sur leurs apprentissages (Freedman & Holmes, 2003). […] Au niveau de l'imposition de l'autorité, cette dernière est parfois attribuée au corps, aux facteurs physiques de l'enseignant.e, telle que la taille ou l'allure (Pujade-Renaud, 2005, p. 53)[407].

Ce genre de discours, bien qu'il soit foncièrement bienveillant, a confirmé mon choix de mémoire : il faut que les adultes de demain prennent conscience que la femme n'est pas inférieure à l'homme, et il n'a pas fallu attendre le XXI[e] siècle pour le comprendre car dès l'Antiquité des femmes égales aux hommes ont existé[408] ! Le métier d'enseignant ayant un gros rôle sur les élèves (est-il possible de ne pas songer à Pygmalion tant la comparaison semble adéquate ?), je me suis dit qu'il fallait absolument leur présenter des figures d'héroïnes.

---

406 *Ibid.*

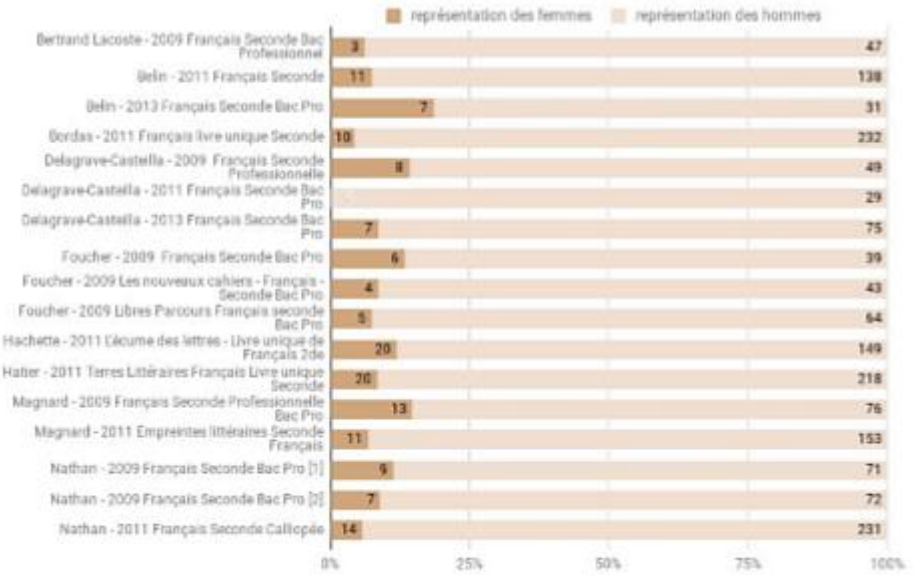
407 Schuft L., Ciavaldini-Cartaut S., **«** Genre et représentations de l'autorité chez les enseignantes débutantes exerçant en lycée professionnel **»,** *L'orientation scolaire et professionnelle*, mis en ligne le 01 septembre 2018 [En ligne.] http://journals.openedition.org/osp/5048 [Consulté le 05.05.2020]

408 En Egypte Antique, la place de la femme était bien meilleure que dans d'autres civilisations : elle pouvait choisir son époux, elle conservait ses biens et son nom. De plus, elle pouvait également demander un contrat de mariage, qui la protégeait en cas de divorce ! Toutefois, en Grèce, le statut de la femme est bien différent : si Isis représente une déesse fidèle et bienveillante, Pandore justifie quant à elle l'infériorité de la femme par rapport aux hommes. Pourtant, on trouve des femmes fortes dans cette mythologie, à l'instar d'Athéna ou Artémis, mais encore le peuple des Amazones dont parle Homère dans son épopée. A Athènes, les *hétaïres* sont plus émancipées que les autres femmes, à l'instar d'Aspasie, maîtresse de Périclès, qui a influencé les décisions politiques de son amant et a régné sur la vie intellectuelle et artistique d'Athènes.

Il nous est surtout demandé dans les programmes officiels de développer chez les élèves une « culture commune ».

> C'est dans l'optique d'une démocratisation réussie de notre système d'enseignement qu'il convient de réaffirmer la volonté de transmettre à tous une culture commune, un socle de compétences théoriques, réflexives et pratiques fondamentales[409].

De fait, nous utilisons souvent les textes patrimoniaux, qui sont pour la grande majorité écrits par des hommes. En effet, cela ne fait que peu de temps que les autrices commencent à avoir une vraie place dans le monde de la Littérature[410]. Trouver des textes qui entrent dans ce qui est demandé dans les programmes est donc parfois très compliqué, même si nous tenons réellement à une certaine parité afin de développer chez nos élèves l'idée que les femmes peuvent autant accéder aux métiers autrefois plutôt réservés aux hommes[411]. En témoigne la présence des autrices dans les manuels scolaires : « Le pourcentage des femmes parmi les auteurs cités dans les manuels scolaires, qui augmente légèrement depuis 10 ans, atteint rarement 15%.[412] »



[409] Luc Ferry, « Rapport du Conseil National des programmes », 1994

[410] Les autrices ont eu très peu de visibilité au cours du temps, ce qui fait que beaucoup de textes écrits par des femmes ne nous sont pas parvenus. Des tirages réduits, voire clandestins, conduisent bien souvent à un art plus éphémère qu'escompté.

[411] Pour la période du Moyen Âge, cela est plus compliqué. Lors de notre étude, nous avons vu que les auteurs sont surtout des clercs ou des nobles, et que les femmes n'ont que peu de voix. Outre des autrices comme Christine de Pizan ou Marie de France, qui furent aux programmes de l'agrégation, le choix est donc plus que limité. De plus, les auteurs médiévaux sont souvent anonymes. Il est donc difficile de respecter la parité demandée pour cette période !

[412] Brochure « Où sont les autrices ? À la découverte des femmes de lettres étudiées, jouées, lues, primées ou publiées en France. », Paris, *Le Deuxième texte*, 2018

En effet, la littérature nous sert également, grâce à cette culture commune, à inculquer des valeurs républicaines d'égalité et de fraternité (« il s'agit de faire accéder à la littérature l'ensemble de la population scolaire[414]. »), respecter autrui, … Autant d'idées que seul le travail en classe peut permettre.

Les textes de référence de cette étude étant écrits par des hommes (ou par un anonyme, dans la version de *La Chanson de Guillaume* qui nous est parvenue), le choix fut fait de se concentrer sur les héroïnes, peu importe si elles furent créées sous une plume masculine ou féminine[415]. De plus, le choix ayant été faits d'étudier des héroïnes depuis l'Antiquité, les auteurs sont bien plus présents que les autrices. Cela permet de mettre en exergue la perception masculine de la femme et donc, d'une certaine manière, les représentations de toute une société (voire civilisation).

3.1.3. *Une pratique particulière…*

Avec le confinement décrété par le gouvernement suite à la pandémie du Covid-19[416], cette séquence débuta en présentiel mais dut se poursuivre en distanciel :

> Le but de la continuité pédagogique est de permettre aux élèves de conserver le lien avec les apprentissages, tout en tenant compte du fait que le travail à distance ne saurait remplacer le contact et les échanges directs entre un enseignant et sa classe et au sein de la classe.
>
> […] Le professeur reste, plus que jamais, responsable de sa progression, de ses méthodes et de leur adaptation[417].

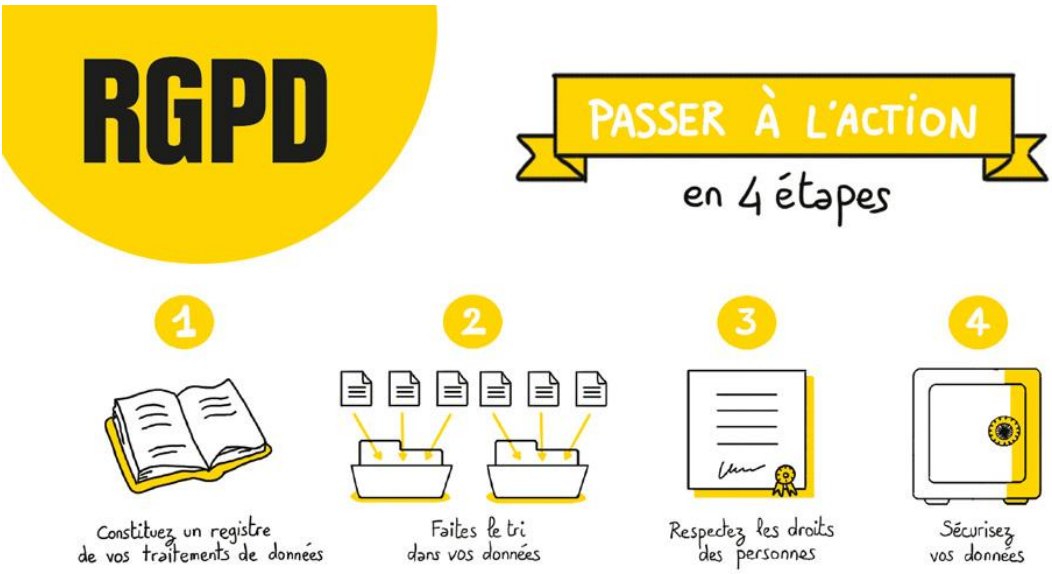
De fait, nous avons dû adapter notre enseignement afin qu'il soit entièrement numérisé, sans avoir été préparé à cela, ce qui a permis de voir les avantages comme les

[413] Etude 2013 du Centre Hubertine Auclert, jeu de données *Le deuxième texte* sur data.gouv.fr
[414] Mahé, Nathalie. « L'enseignement de la littérature au collège », *L'information littéraire*, vol. vol. 53, no. 4, 2001, pp. 17-20.
[415] Par ailleurs, il faut tenir compte du fait que les auteurs écrivent parfois par des femmes ! Par exemple, au début du *Chevalier de la Charrette,* Chrétien de Troyes dit explicitement qu'il écrit à la demande de Marie de Champagne.
[416] L'annonce du confinement se fit le jeudi 12 mars 2020, fermant ainsi les établissements scolaires dès le vendredi 13 mars 2020 au soir.
[417] Fiche d'accompagnement pour la mise en œuvre de la continuité pédagogique : « Continuité pédagogique – Fiche professeurs collège et lycée – classes sans examen ».

limites du numérique. Néanmoins, il faut souligner que l'apport des outils numériques se développe de plus en plus dans l'Enseignement National, et ce depuis plusieurs années, car il est pensé comme « un enjeu majeur pour l'école et la réussite des élèves[418] » :

> Elément clé de la refondation de l'École, la diffusion des usages du numérique dans l'enseignement constitue un puissant levier de modernisation, d'innovation pédagogique et de démocratisation du système scolaire.

Pendant cette période, nous avons donc dû utiliser les outils qui étaient à notre disposition, tout en respectant la loi RGPD, à laquelle nous devons sensibiliser les élèves dans leurs rapports au numérique.



Les quatre actions principales à mener afin d'être conforme aux règles de protection de ses données personnelles et de celles de nos élèves[419].

> La loi informatique et liberté du 6 janvier 1978 et ses modifications apportaient déjà un cadre de protection aux usagers. Le RGPD renforce ce cadre en obligeant les responsables des traitements de données à plus de transparence et de respect de la vie privée.

[418] « Enseigner avec le numérique », document officiel issu du site *Eduscol*. [En ligne.] https://eduscol.education.fr/pid26435/enseigner-avec-le-numerique.html [Consulté le 25.09.2019]
[419] « RGPD : par où commencer », *CNIL*. [En ligne.] https://www.cnil.fr/fr/rgpd-par-ou-commencer [Consulté le 07/05/2020]

> L'usager est donc en droit de maîtriser ses données personnelles[420].

Afin de garantir la protection des élèves tout en assurant la continuité pédagogique, la difficulté était notamment de trouver un outil efficace et instructif. Cela était d'autant plus complexe que l'enseignement était alors complètement improvisé : il fallut adapter en un week-end tout notre enseignement. Le choix se porta alors sur le site *Quizinière* qui fut une précieuse ressource en cette délicate période : il permet en effet de créer des activités contenant des vidéos, des fichiers sons, des illustrations, ... tout en laissant le temps aux élèves pour travailler, chacun ne pouvant pas être présent à un moment précis[421]. De plus, ce site permet également aux élèves d'obtenir les réponses directement après avoir envoyé leur travail, donc ils ne restent pas dans l'inconnu. Par ailleurs, chacun d'entre eux possède un code unique, qui leur donne la possibilité de revenir sur leur production afin de lire les remarques de l'enseignant.e, car nous pouvons ajouter des commentaires à chaque devoir. Ce site présente donc de nombreux avantages pour compenser l'enseignement à distance.

Par ailleurs, l'enseignement à distance fut difficile pour beaucoup d'élèves, qui ne sont pas habitués à travailler en autonomie (mes classes étaient des 6e et des 5e, donc les élèves sont encore très jeunes). Au début du confinement, ils demandaient régulièrement comment faire les activités, si elles étaient notées, s'il fallait les faire le jour même… Le flou dans lequel nous nous trouvions était bien plus grand chez nos élèves, qui se sentaient parfois complètement désarmés et jetés à l'eau. L'enseignement à distance put donc être une source d'angoisse pour certains. Il fallut donc en premier lieu les rassurer, ce qui n'est pas chose aisée dans ces circonstances. De plus, après plusieurs semaines, la motivation est devenue plus difficile pour les élèves : tout l'enjeu était donc de rendre les activités agréables et ludiques, afin de parvenir à les motiver. Ajouté à cela, l'épuisement accentué par les écrans fut difficile à vivre pour certains d'entre eux (des documents leur étaient donc fourni, afin qu'ils puissent de ne pas passer tout leur temps devant l'écran). De fait, les élèves ont dû s'adapter à un enseignement auquel nous n'étions nous-mêmes pas préparés, ce qui fut pour eux exténuant. Ils sont parvenus à s'adapter au fur et à mesure, grâce à l'aide de leurs parents

[420] Lemoine F., Veron Fr., « RGPD : Enseignants, tous concernés ! », mis en ligne le 18 décembre 2019. [En ligne.] http://www.dane.ac-versailles.fr/comprendre/rgpd-enseignants-tous-concernes [Consulté le 07/05/2020]

[421] N'oublions pas que dans les familles, tout le monde avait besoin d'un ordinateur (ou d'un autre outil numérique). Nous ne pouvions donc pas demander aux élèves d'être là à un moment précis alors que tous n'en avaient pas la possibilité. Le fait de donner un lien vers une activité permettait de palier à cette difficulté, tout en offrant la possibilité de faire des classes virtuelles en parallèle afin de compléter ce qui manquait.

et au soutien que nous nous essayions de leur témoigner. Peu à peu, les choses se sont mises en place et ils ont pu prendre un certain rythme.

De fait, nous présenterons ici une manière quelque peu inhabituelle de procéder, comparant la séquence prévue initialement[422] avec celle qui a finalement pu être réalisée[423]. Seules les séances 1, 1.5 et 2 demeurent inchangées, ayant eu lieu la dernière semaine avant la fermeture.

Dans ce mémoire, nous exclurons les séances exclusivement centrées sur la langue. Elles seront évoquées mais cela ne servira pas réellement à éclairer l'étude de la problématique, une progression annuelle ayant été produite en début d'année et des changements de séquences littéraires ayant eu lieu entre temps. Ces séances sont visibles dans les tableaux retraçant la trame des séquences.

3.2. *Contenu large de la séquence : une longue étude plus difficile qu'il n'y parait*

3.2.1. *Mise en place progressive et difficultés rencontrées*

La place d'une séquence dans l'année scolaire n'est pas anodine : les points de langue et la difficulté des textes littéraires ne sont pas les mêmes si nous débutons l'année ou si nous la finissons. Il était donc nécessaire de préparer cette séquence au préalable, les extraits étudiés étant pour la plupart assez complexes.

> Premier des travaux collectifs de construction d'un enseignement, la progression pédagogique structure l'année scolaire en une suite de séquences qui obéit à une logique d'apprentissage progressif[424].

Il fallait donc trouver quand cette séquence pourrait avoir lieu tout en prenant en compte la progression pédagogique[425], afin qu'elle soit la plus logique et la plus fluide possible. Selon l'ordre des objets d'étude choisi, la séquence sur les héroïnes trouvait une place plutôt logique vers la période de mars, voire avril.

---

[422] Cf. la partie 3.2.2. : « La séquence initiale : la théorie ».
[423] Cf. la partie 3.2.3. : « En pratique : une séquence sous format numérique ».
[424] Garreau Ch., « Tout commence par une progression pédagogique », *Technologie*, numéro 186, main-juin 2013, p. 78
[425] En plus du tableau ci-dessus, vous trouverez en Annexe 1 la progression annuelle détaillée.

	1	2	3	4
Titre de la séquence	Un jeu merveilleux entre rêve et réalité	De la Terre à la Lune	A la découverte du monde	Origines et réécritures d'un mythe
Objet(s) d'étude	A	A, B	B	B, C, E
Œuvre(s) étudiée(s)	*Alice au pays des Merveilles*	Groupement de textes : les voyages lunaires	*Le Livre des Merveilles*	Groupement de textes : les robinsonnades

	5	6	7	8
Titre de la séquence	L'héroïsme au féminin	La famille : le théâtre parfait des conflits !	La nature en poésie	La place des animaux dans la société
Objet(s) d'étude	C, D	C	A, E	E
Œuvre(s) étudiée(s)	Groupement de textes : les héroïnes	*L'Avare*	Groupement de textes : poèmes sur la nature	Groupement de textes : les animaux

Légende :

A. Imaginer des univers nouveaux B. Le voyage et l'aventure C. Avec autrui D. Héros et héroïsme

E. L'homme est-il maître de la nature ?

La progression pédagogique fut donc entièrement pensée pour qu'elle soit logique. La séquence sur les héroïnes suit celle sur les robinsonnades, afin d'avoir travaillé au préalable la place de l'auteur dans son œuvre : étude du point de vue, du contexte d'écriture et de l'argumentation. L'étude de texte était donc de plus en plus poussée au fur et à mesure de l'année, jusqu'à s'attarder sur l'implicite présent dans les œuvres[426].

[426] Dès le début de l'année scolaire, nous avons travaillé sur la notion d'explicite et d'implicite, l'œuvre de Lewis Carroll étant un outil fantastique afin de travailler ces notions. Cette base a donc été progressivement approfondie.

L'une des plus grandes difficultés pour créer cette séquence fut de trouver des héroïnes, de préférence fictives, de tous les continents[427]. En effet, du point de vue culturel, notre regard reste plutôt ethnocentré[428], ce qui rend la tâche plus complexe. Certes, la mondialisation tend à nuancer cela, mais notre connaissance de la culture des autres continents reste plutôt faible encore aujourd'hui. Le défi fut ainsi de trouver des héroïnes, avec de préférence des textes de référence et des illustrations possibles, qui pouvaient être étudiées par des élèves de cinquième.

3.2.2. *La séquence initiale : la théorie*

Cette séquence fut élaborée dans le souhait de faire découvrir différentes figures d'héroïnes aux élèves. Néanmoins, limiter l'étude à une culture ou deux semblait extrêmement réducteur pour l'objectif visé : il fut donc décidé d'étudier des figures héroïques à travers différentes époques et divers continents. La progression de cette séquence fut pensée de la manière la plus simple possible, afin de pouvoir faire en parallèle des points historiques avec les élèves : les textes sont étudiés de manière chronologique, en partant de l'œuvre la plus ancienne afin d'arriver à la plus récente[429].

Toutefois, avant d'étudier des figures féminines particulières, nous sommes partis de divers textes écrits principalement par des hommes que les élèves devaient lire pendant les vacances, analyser et critiquer, avant d'en faire une présentation orale en groupe. Les deux seules autrices données furent Colette, avec une lettre envoyée à sa fille visant à critiquer ses choix esthétiques (les questionnant ainsi également sur le regard des femmes sur d'autres femmes), ainsi qu'une chanson d'Anne Sylvestre, « Une sorcière comme les autres », qui au contraire dénonce la société patriarcale. Le but de cette activité était de les faire se questionner autour de la réception et de la perception des personnages sur la femme, et de progressivement les faire se questionner sur leurs propres représentations inconscientes. En effet, les préjugés sont assez redondants dans ces textes : femme vénale, monstrueuse, fragile, vertueuse, jugée sur son physique… Cela les a donc questionnés sur la place de la femme en littérature mais également dans la société. Ce premier travail effectué, les élèves devaient alors

[427] Seule l'Océanie a été laissée de côté pour ne pas proposer un nombre d'études de textes irréalisable.
[428] Selon le *TLFi*, l'ethnocentrisme est un « Comportement social et [une] attitude inconsciemment motivée qui conduisent à privilégier et à surestimer le groupe racial, géographique ou national auquel on appartient, aboutissant parfois à des préjugés en ce qui concerne les autres peuples ».
[429] Annexe 2.

passer à l'oral et être notés selon un barème précis appliqué à tout le groupe[430], afin de les responsabiliser un peu plus, pendant que les autres élèves prenaient des notes[431]. Cet exercice reste assez difficile pour les élèves, pour la plupart encore assez timides lorsqu'ils doivent s'exprimer devant toute la classe ; toutefois, l'oral étant l'entrée principale dans la discipline du français depuis les réformes de 2016, il faut le travailler le plus régulièrement possible. Les résultats de cette séance ont plutôt été bons : les élèves se sont rendus compte que le point de vue de l'auteur ou de l'autrice influence grandement sa façon de raconter une histoire, et qu'il ne fallait donc pas prendre tous les textes au premier degré[432] mais au contraire développer un recul critique par rapport à eux.

Nous sommes ensuite partis de diverses illustrations[433] pour étudier le terme polysémique « héroïsme », après avoir constaté que la définition de ce terme restait assez flou pour beaucoup d'élèves[434]. En groupe de trois élèves (quatre pour l'un d'entre eux), ils ont donc essayé de classer les héros et héroïnes de chaque illustration dans des catégories. Le travail collectif fut choisi afin de lier la culture de chacun.e : en effet, ils ne connaissaient pas tous la totalité des personnages proposés, et le fait d'échanger avec leurs pairs leur a permis d'éclaircir les zones d'ombre potentielles. De plus, ce genre de travail permet de confronter les points de vue, donc de développer l'argumentation des élèves : quand l'un.e n'était pas d'accord avec un.e autre, ils s'expliquaient jusqu'à trouver une solution qui leur convienne. Cet exercice leur a permis de faire émerger quatre catégories : le héros/l'héroïne qui sauve le monde/des vies, celui/celle qui fait des exploits, le personnage principal de l'histoire et l'anti-héros/héroïne. Cette activité a donc permis de nuancer leur définition et de l'approfondir.

La première héroïne que nous avons étudié en détail fut Atalante, héroïne grecque. Pour se faire, nous sommes partis de trois illustrations différentes de ce personnage[435], sur lesquelles les élèves devaient donner toutes les impressions qui leur venaient alors, formulant ainsi des hypothèses de lecture sans avoir lu le récit d'Ovide auparavant. A propos de l'hydrie chalcidienne est ressortie l'idée selon laquelle l'histoire devait opposer deux personnages, dont Atalante et un homme (à cause de la barbe) ; la réplique de la statue façonnée par Pierre Lepautre leur a fait percevoir le fait que le personnage est lié à la course ; enfin, le tableau de Pascal Dagnan-Bouveret les a mis sur la piste d'une femme victorieuse sur un homme. En

[430] Annexe 3.
[431] Annexe 4.
[432] Ce que nous avions déjà abordé avec l'œuvre de Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, et son point de vue colonialiste sur le personnage de Vendredi.
[433] Annexe 5.
[434] Cette séance fut ajoutée ; vous la trouverez donc sous le numéro 1.5 dans le document 2 de l'Annexe.
[435] Annexe 6.

outre, ils avaient là les principales caractéristiques d'Atalante : une femme sportive capable de battre les hommes à la course. La lecture du texte d'Ovide a confirmé leurs théories, tout en leur permettant de comprendre les motivations du personnage : ne pas se marier afin de vivre pleinement. A travers ce textes, les élèves ont également perçu le point de vue du personnage masculin, qui critique en premier lieu la cruauté d'Atalante, contre les dons exceptionnels de la jeune femme qui sont mis en valeur au même titre que… sa beauté. Cela leur a donc permis de voir qu'il ne suffisait pas pour une femme d'être incroyable dans un domaine pour être admirée : il fallait également que sa beauté soit tout autant hors du commun.

La suite de cette séquence est purement théorique : le confinement a dû adapter l'enseignement prévu afin qu'il convienne à la continuité pédagogique. Les éléments suivants sont donc restés à l'état de projet.

La seconde héroïne à voir est Schéhérazade, introduite à l'aide d'une analyse théâtrale d'un extrait de la pièce *Les Mille et une nuits* par le metteur en scène Guillaume Vincent. En effet, j'aurais voulu emmener mes élèves voir une représentation de la pièce. Toutefois, je n'étais pas sûre que cette dernière conviendrait à un public aussi jeune, donc cela n'a pas pu se faire. Le but était de comprendre le rôle important joué par les femmes dans cette œuvre, et surtout le pouvoir détenu par Schéhérazade, sans qui le royaume serait perdu. L'étude du texte[436] nous aurait permis de relever les caractéristiques du personnage avec sa force de caractère et son courage, déjà perçus dans la pièce. Comparer la représentation au texte aurait pu être un point intéressant d'étude du genre théâtral et de ses sources d'inspiration, tout en mettant l'accent sur les points communs et les divergences rencontrés.

Il était ensuite question de s'intéresser aux héroïnes dont nous avons longuement parlé dans cette étude : Iseut et Enide. Le premier de ces personnages est toutefois bien connu par les élèves, car l'œuvre *Tristan et Iseut* est à lire pour les élèves en lecture cursive. Ils sont donc censés connaître le tempérament de la jeune femme et ses motivations. Toutefois, nous aborderons l'étude de ces personnages plus tard[437].

Nous aurions par la suite changé de continent pour nous rendre en Amérique du Sud avec le personnage d'Emma Zunz par Jorge Luis Borges[438]. Cette nouvelle nous aurait permis d'étudier le caractère complexe de l'héroïne, qui n'est pas toujours un modèle à suivre. Ce

[436] Annexe 8.
[437] Cf. partie 3.3. : « L'héroïne médiévale dans les romans courtois ».
[438] Annexe 9.

personnage est d'autant plus complexe qu'elle est dictée par une volonté de se venger, de rétablir l'honneur de son père[439]. Ce personnage, qui tire plus sur l'anti-héros, aurait permis de faire le lien avec le suivant : Harley Quinn.

Afin d'étudier une héroïne d'Amérique du Nord, le choix se serait porté sur un autre genre littéraire : le *comics*. En effet, la plupart des élèves sont assez familiers des bandes-dessinées, et les *comics* sont un genre assez caractéristique des Etats-Unis. Le choix le plus facile à faire aurait été de choisir la figure de Wonder Woman. Toutefois, étudier une déesse aurait perdu le fil conducteur de la séquence : en effet, Atalante était une héroïne grecque, pas une déesse. De plus, étudier Harley Quinn permettait de se questionner sur le rôle de l'héroïne, car ce personnage se situe réellement entre héroïsme et anti-héroïsme. Cet aspect permet de questionner les élèves sur leur point de vue, sur les motivations de tout à chacun à travers la question « la fin justifie-t-elle les moyens ? ».

Enfin, pour l'évaluation, il était prévu de leur proposer une étude du personnage Mu Guiying, héroïne chinoise légendaire. Toutefois, ce choix fut changé par la suite.

3.2.3. *En pratique : une séquence sous format numérique*

L'annonce du confinement et le devoir de fournir une continuité pédagogique nous a obligé à changer notre manière de travailler. L'enseignement a donc dû être entièrement repensé afin de pouvoir se faire à distance, tout en prenant en compte le fait que tous les élèves n'ont pas les mêmes outils et le même accès au numérique. De plus, si certains peuvent se débrouiller relativement seuls, d'autres ont besoin d'un suivi plus important, qu'ils ne peuvent pas forcément avoir à la maison (comme lorsque leurs parents travaillent beaucoup, qu'ils sont réquisitionnés, qu'ils ont des frères et sœurs, ou tout simplement qu'ils rencontrent des difficultés pour enseigner quelque chose qu'ils ne maîtrisent pas forcément).

Cette séquence a donc débuté au collège, avec les élèves. Nous avons pu étudier les premières séances de façon normale (il s'agit des séances 1, 1.5 et 2, indiquées dans l'Annexe 2), puis les suivantes durent être adaptées le mieux possible. Cela débuta avec l'étude du personnage de Schéhérazade, qui fut très différente de ce qui était à la base escompté. En effet, les élèves lurent le texte (avec un document audio pour ceux qui en avaient besoin) et

[439] Cela aurait été d'autant plus intéressant que c'est un sujet assez récurrent dans la littérature. Prenons par exemple *Le Cid* de Corneille : Chimène est partagée entre le sens du devoir (venger son père en demandant la tête de Rodrigue) et l'amour (épouser Rodrigue). Toutefois, dans la nouvelle de Borges, Emma Zunz est surtout dictée par la vengeance, supprimant tout sentiment de culpabilité.

répondirent à des questions afin de vérifier leur compréhension. L'objectif, à travers cette activité, était qu'ils perçoivent les qualités de Schéhérazade et ses motivations. Les questions étaient donc axées sur le caractère de ce personnage et sur les réactions de son père, le vizir effrayé à l'idée de donner sa fille en mariage au sultan. Afin de faire travailler leur imagination, il leur fut ensuite demandé d'écrire un conte que Schéhérazade aurait pu raconter au sultan[440].

Comme ce qui était prévu initialement, les héroïnes étudiées ensuite furent Enide et Iseut, mais nous reviendrons sur celles-ci plus tard.

L'héroïne suivante fut néanmoins changée. En effet, étudier Emma Zunz était trop compliqué, le caractère subversif et scandaleux du personnage étant compliqué à étudier à distance. A la place nous avons donc étudié un personnage issu du roman *Eva Luna* par Isabel Allende : Consuelo[441]. C'est une œuvre très connue en Amérique du Sud, qui a même donné naissance à une *telenovela* éponyme. L'intérêt était ici d'étudier une figure féminine enfant extrêmement courageuse, qui parvient à survivre seule dans la rue, décrite par l'intermédiaire d'une narratrice subjective car perçue à travers les yeux d'Eva Luna, la fille de Consuelo à qui elle a raconté son histoire. Dans le contexte actuel, cela me semblait d'autant plus intéressant de prendre ce personnage. En effet, Emma Zunz voulait venger son père assassiné, nous montrant une jeune femme prête à tout pour tuer le meurtrier ; cette histoire est particulièrement sombre. A l'inverse, même si Consuelo a vécu des choses difficiles, elle s'en est sortie. Sa fille, admirative, raconte son histoire. De fait, cela montre l'image de la mère comme une héroïne. La vision de la famille est donc bien plus positive, et la plupart des élèves ont aimé la morale de cet extrait : la plus grande héroïne pour un enfant est sa mère.

Nous avons ensuite étudié le personnage d'Harley Quinn, comme cela était convenu. Pour cela, le support était un extrait du *comics*[442] *Harley Quinn* : *Complètement marteau*. Le premier objectif était l'étude d'une bande dessinée : même si certains élèves sont habitués, l'ordre des vignettes complique souvent la lecture, car le sens n'est pas forcément instinctif. Le passage choisi n'est pas anodin : Harley Quinn vient en aide à un chien maltraité en étant violente avec son maître. Cela montre donc deux aspects de ce personnage : elle est d'un côté héroïque, car elle aide un être qui ne peut pas se défendre seul, mais d'un autre elle devient elle-même bourreau, donc ce que ne devrait pas être une héroïne. Pour finir l'étude de ce

[440] Annexe 10.
[441] Annexe 11.
[442] Annexe 12.

personnage, les élèves devaient ensuite travailler sur le trailer du film *Birds of Prey*[443], dans lequel Harley Quinn dit clairement qu'elle ne veut plus être l'esclave d'un homme. Cela nous montre donc la volonté de s'émanciper. De plus, ce personnage dénonce les violences faites aux femmes et les conséquences que cela provoque sur elles.

Pour l'évaluation[444] de fin de séquence, l'héroïne choisie fut également différente. En effet, le choix fut porté sur un personnage bien plus connu par les élèves, mais qui reste issu de la culture chinoise : Mulan. Beaucoup ne la connaissent que grâce au film d'animation de Walt Disney[445], mais elle trouve son origine dans une ballade : *Mulan Shi*[446]. L'extrait donné[447] dans l'évaluation[448] nous a permis de voir la femme qui refuse le statut qui lui est imposé et qui n'hésite pas à se travestir afin de pouvoir prendre les armes.

En outre, la continuité pédagogique nous a obligé à nous adapter à un mode d'enseignement exceptionnel. A distance, les travaux de groupe sont impossibles (ou très compliqués), ce qui limite le champ des possibles à ce niveau-là. Le travail se fait de manière bien plus individuelle. Toutefois, la qualité du travail ne doit pas en pâtir. De fait, bien que les études de textes prirent un schéma assez canonique de « questions – réponses », tout fut mis en œuvre afin que les cours dispensés restent de qualité, à travers un processus qui se rapproche de la classe inversée.

> Le concept de classe inversée est apparu en milieu universitaire aux États-Unis à la fin des années 1990, avec la diffusion massive des technologies numériques (vidéos, cours en ligne…) ; il repose sur l'inversion du principe traditionnel de la classe[449].

De fait, à travers les ressources numériques à disposition, tout l'enjeu était de dispenser un enseignement de qualité, tout en se servant de cette contrainte comme d'un avantage. En effet, tous les documents étaient disponibles quelques jours en avance afin que les élèves avancent à leur rythme. De plus, cela leur permettait d'écouter les bandes-son ou de visionner les vidéos autant de fois que cela leur était nécessaire. Par ailleurs, nous avons

---

443 [En ligne.] https://www.youtube.com/watch?v=zoE649Y_ImQ&feature=youtu.be [Consulté le 08.04.2020]

444 Confinement oblige, l'évaluation de fin de séquence était un entraînement pour les élèves. Les notes étaient donc indicatives.

445 Bancroft T., Cook B., *Mulan* [Film], 1998, Disney.

446 Également intitulé *La Ballade de Mulan*, ce poème serait né entre le IVe et le Ve siècle en Chine.

447 Annexe 13.

448 Annexe 14.

449 Réseau Canopé, *S'initier au concept de classe inversée*, Paris, Agir, 2019. [En ligne.] https://www.reseau-canope.fr/notice/sinitier-au-concept-de-classe-inversee.html#content [Consulté le 11/05/2020]

également créé une carte interactive grâce au site *Genial.ly*, comme synthèse de la séquence. Les élèves devaient m'envoyer ce qu'ils avaient à dire sur chaque héroïne étudiée, puis j'ai mis en forme leurs commentaires[450].

3.3. *L'héroïne médiévale dans les romans courtois*

En préambule de cette séance, une étude de la langue médiévale fut donnée aux élèves. Malheureusement, si l'activité était en premier lieu pensée de manière ludique, avec divers extraits en ancien français à comparer avec leur traduction moderne afin d'élaborer une leçon sur la langue médiévale, le confinement changea ces plans. Une fiche « leçon[451] » leur fut envoyée, avec un petit exercice d'observation[452] à faire afin d'avoir une première approche de cette langue qu'ils ne connaissent pas.

La séance sur l'époque médiévale, bien que particulièrement longue, ne fait qu'un. L'objectif de cette dernière est donc unique : le véritable héros de l'histoire ne serait-il pas une héroïne ?

3.3.1. *Etude du personnage d'Enide*

Lors de la séquence, nous avons fait un passage par l'époque médiévale. Pour la France, nous nous sommes attardés sur l'héroïne du roman de Chrétien de Troyes *Erec et Enide* : Enide. L'œuvre étant parfaitement inconnue des élèves par les élèves, cette héroïne fut une véritable découverte pour eux. Cela nous a permis de partir sur des bases complètement neutres, sans héros présupposé[453].

L'extrait étudié n'était pas le plus compliqué de la séquence, donc l'étude de texte a pu se faire sans introduction préalable. Les élèves avaient à leur disposition trois supports pour l'étudier : le texte en français moderne[454], un enregistrement audio de ce dernier et l'extrait en ancien français[455]. Le fait de leur donner le texte dans la langue d'écriture est voulu

---

[450] Projet TICE de la classe de 5e1, Collège Claude-Nicolas Ledoux (Dole) « Carte du monde : les héroïnes. », mis en ligne le 13/04/2020 [En ligne.] https://view.genial.ly/5e947e579334740d78b76e49/interactive-image-carte-du-monde-des-heroines [Consulté 12/05/2020]

[451] Annexe 15.

[452] Annexe 16.

[453] Quand nous avons parlé des chevaliers en classe, ceux qui ont des références citent spontanément Lancelot ou le roi Arthur. De plus, même pour ceux qui connaissent la série *Kaamelott* créée par Alexandre Astier, les personnages d'Erec et Enide leur restent inconnus car ils n'y sont pas présents.

[454] Annexe 17.

[455] Annexe 18.

afin de correspondre au but de la séquence : découvrir des héroïnes de différentes cultures et de diverses époques. En leur donnant la langue d'origine de l'œuvre, cela leur permet de faire le lien et de comprendre que la langue française a connu une véritable évolution.

Afin de tout de même faciliter la compréhension de l'extrait le plus possible, le passage fut découpé en trois parties, et les questions posées progressivement par rapport à celles-ci. La première correspond à Erec et Enide qui arrivent sur le territoire du seigneur Guivret le Petit tandis que ce dernier chevauche dans leur direction dans le but d'attaquer le chevalier. La deuxième partie, nous voyons le moment où Enide observe cette situation et commence à avoir peur. Elle se retient de parler car Erec le lui a interdit, ce qui la met dans un tourment indicible. Enfin, la dernière partie est le moment où la jeune femme se parle à elle-même, pesant le pour et le contre pour avertir le chevalier. Elle finit par le prévenir, préférant désobéir et risquer de subir son courroux plutôt que de le voir tué.

Cette étude, d'un extrait certes relativement court, permet tout de même de montrer la force de caractère d'Enide. Face au danger, elle ne s'enfuit pas : elle réagit. Néanmoins, elle est un personnage réfléchi : si dans un premier temps elle n'intervient pas afin de prévenir Erec, c'est justement parce qu'elle réfléchit à ce qui est le mieux à faire. Etant donné qu'elle a compris pourquoi son époux a décidé de repartir à l'aventure, elle ne veut pas aller contre sa volonté et trahir son serment. Elle montre donc, à travers cet extrait, son caractère fidèle et dévoué, mais également courageux et vertueux.

Pour finir l'étude d'Erec et Enide, les élèves ont travaillé sur un tableau de Leighton intitulé *L'Adoubement* avec comme consigne : « Selon toi, en quoi le personnage féminin peint par Edmund Blair Leighton, dans son tableau *L'adoubement*, peut-il incarner le personnage d'Enide ? »



Edmund Blair Leighton, *L'adoubement*, huile sur toile, 1901, collection particulière

Plusieurs choses sont intéressantes à voir dans ce tableau. Nous assistons ici à l'adoubement d'un chevalier par une reine, peint avec des couleurs chaudes. Cette cérémonie correspond à la remise d'arme, l'épée permettant alors au chevalier de franchir métaphoriquement l'enfance pour atteindre l'âge adulte et devenir un homme, un guerrier. L'atmosphère intime est accentuée par la lumière tamisée et le peu de personnages présents dans la scène. Le chevalier est placé dans une position inférieure à celle de la reine, la tête nue tandis qu'il pourrait se couvrir grâce à la maille de son armure. Il entre à son service, est désormais sous sa protection mais doit également la protéger au péril de sa vie. La reine est mise en valeur grâce à ses longs cheveux lumineux et à la couleur blanche de sa robe, symbole de royauté mais également de pureté. Les détails dorés témoignent de sa puissance et de sa richesse. En tant que femme elle n'a pas de fourreau, mais l'épée dans sa main symbolise le passage du jeune homme au chevalier. Elle tient entre ses mains la vie du chevalier, au même titre qu'Enide lorsqu'elle peut prévenir Erec du danger ou s'en abstenir. En connaissant un peu mieux l'œuvre de Chrétien de Troyes et l'idéal féminin tel qu'il est perçu au Moyen Âge, les élèves auraient également pu rapprocher la chevelure dorée et le teinte d'ivoire de la reine peinte sur le tableau au personnage d'Erec. De plus, le fait que nous voyons le visage de la femme indique que nous pouvons voir ses émotions, tandis que celui du chevalier, qui reste caché, rappelle l'aveuglement d'Erec, qui avance sans se rendre compte du danger imminent.

Par ailleurs, les personnages dans le fond observent la scène, comme ceux du roman ont pu le faire avec le couple.

3.3.2. *Travail autour d'Iseut*

Le personnage d'Iseut était bien plus connu que celui d'Enide de la part des élèves. En effet, nous l'avions déjà évoqué lorsque la lecture du roman *Tristan et Iseut* leur fut donnée. De plus, un parallèle fut fait entre ce personnage, celui de Thisbé et celui de Juliette[456] lorsqu'ils eurent à choisir l'œuvre à lire pour préparer les exposés oraux (le mythe de Pyrame et Thisbé par Ovide leur ayant été proposé).

L'extrait proposé afin d'étudier Iseut était présent dans le livre que les élèves avaient chez eux[457]. Le passage travaillé était disponible sous deux formats : le texte en français moderne[458] et l'enregistrement audio de celui-ci. Néanmoins, cette fois-ci, l'étude ne commença pas par l'étude de texte mais par celle d'un extrait de la bande dessinée par Agnès Maupré et Singeon.



Agnès Maupré, Singeon, *Tristan & Yseult*, Gallimard, p. 10-11

[456] Il s'agit du personnage de Juliette, issu de la pièce de théâtre de William Shakespeare *Roméo et Juliette* (1597).
[457] En effet, étant donné que les élèves avaient à lire une édition constituée d'extraits choisis du mythe de Tristan et Iseut, le mieux était tout de même d'étudier un passage qu'ils avaient lu.
[458] Annexe 19.

Ce passage illustre la scène avant celle qui fut étudiée textuellement. Introduire l'étude du texte par cette planche avait pour objectif de travailler les deux personnages que sont Tristan et Iseut à travers la représentation qui en est faite : les couleurs mettent en avant le monstre et les amants, déjà rapprochés par la couleur bleu-vert qu'ils portent tous deux. De plus, dans les différentes vignettes sont mises en valeur le courage et la force de Tristan, ainsi que la bravoure, la désobéissance et l'altruisme d'Iseut, ce qui est une manière de préparer l'étude de l'extrait qui suit ce passage.

Ce dernier fait partie du chapitre III, intitulé « La Quête de la Belle aux Cheveux d'Or » ; y sont présents trois personnages : Tristan, Iseut et la mère de celle-ci. Tandis que nous percevions la force de Tristan dans la bande dessinée lorsqu'il terrasse un dragon, sauvant ainsi de nombreuses vies, dans cet extrait c'est lui qui est sauvé, par Iseut et sa mère. En effet, cette dernière le soigne en connaissant son passé, et Iseut prend également soin de lui… à la différence qu'elle ne sait pas encore qu'il est le tueur du Morholt, son oncle. Parfaite observatrice, elle devine sa culpabilité à cause de l'état d'usure de son épée, « ébréchée[459] ». Son intelligence et sa vivacité d'esprit sont donc mises en avant dans ce passage. Elle montre alors une autre qualité : l'honneur. Quand elle découvre que c'est lui qui a tué le Morholt, elle n'hésite pas à lever l'épée au-dessus de lui dans le but de venger son oncle. Néanmoins, lorsque Tristan s'en rend compte, il accepte son sort tout en justifiant son acte. Iseut, certes impulsive, n'en est pas moins dénuée de bon sens. En écoutant le récit du chevalier, elle ne peut que se rendre compte que le vrai coupable est le Morholt : elle l'épargne donc et fait la paix avec lui.

Afin de travailler leur lecture de cet extrait et l'interprétation qu'ils ont pu en faire, une photographie du ballet *Tristan & Isolde* leur fut proposé, avec comme consigne : « Voici une photographie du ballet Tristan & Isolde, chorégraphié par Joëlle Bouvier. Il s'agit, respectivement, de Iseut (en haut) et de Tristan (en bas). Pourquoi cette photographie te semble-t-elle bien illustrer les passages étudiés dans la bande dessinée et dans le roman ? Donne ton avis. » Pour les aider dans leur réflexion, la consigne fut complétée en leur indiquant de faire attention à plusieurs éléments présents sur cette photographie : la position des danseurs et les gestes qu'ils semblent faire, la couleur et le choix des costumes, et les accessoires choisis et leur(s) utilisation(s).

[459] Bédier J., *Tristan et Iseult*, Paris, Hachette, « Biblio collège », 2003, p. 29.



© Grégory Batardon : *Tristan & Isolde*, Joëlle Bouvier, ballet du Grand Théâtre de Genève

Plusieurs choses peuvent être soulignées par les élèves à travers cette photographie par rapport aux passages étudiés. En effet, si nous nous attardons en premier lieu sur la position des danseurs, il est indéniable qu'Iseut est dans une posture de supériorité. Dans la bande dessinée, cela rappelle le moment où elle retrouve Tristan à terre, couché, sur le point de mourir. Par rapport au passage du roman, cela fait écho en fait qu'elle est en position de force : elle peut décider de tuer le chevalier à tout moment, et ce dernier est soumis à sa décision contre laquelle il ne peut aller. Par ailleurs, la couleur rouge que la danseuse interprétant Iseut porte évoque le sang (mais également le désir) qu'elle pourrait faire couler. Enfin, la corde autour de laquelle ils sont attachés les relie l'un à l'autre : en le trouvant, Tristan est redevable à Iseut, ce qui la lie à elle, tandis que lorsqu'elle lui laisse la vie sauve malgré ce que lui dicte son honneur, Iseut créée un secret qui les attache l'un à l'autre. En ouvrant l'interprétation à l'œuvre dans sa totalité, il est difficile de ne pas voir que la corde représente le fait qu'ils ne puissent pas vivre l'un sans l'autre, mais également qu'ils risquent leur vie en donnant libre cours à leur amour, interdit car adultère.

3.3.3. *Retours et réflexions : l'héroïne est-elle vraiment le héros de l'histoire ?*

A première vue, les élèves ont été plutôt réceptifs aux personnages d'Enide et Iseut, et leurs réflexions très intéressantes à leur propos. Reprenons en premier lieu quelques commentaires par rapport à la comparaison entre *Erec et Enide* et le tableau de Leighton qu'ils ont pu faire :

> « Elle rompt son serment de silence et prend le dessus sur Erec car elle l'aime, elle reprend possession de sa vie et de son amour pour Erec. »
>
> « C'est la seule femme de l'image, elle est très jolie, elle a les cheveux longs et blonds. A ses pieds il y a un chevalier comme Erec. »
>
> « Selon moi, cette œuvre incarne Enide car elle veut protéger Erec. »
>
> « Erec serait morte sans Enide dans cette histoire. C'est elle la vraie héroïne finalement, et sur ce tableau c'est la femme qui est la plus importante donc ça rappelle Enide. »

Certains élèves ont donc commenté le physique du personnage féminin et déduit que le chevalier pouvait être Erec car lui aussi en est un. Néanmoins, les commentaires qui reviennent le plus souvent portent sur le lien entre les personnages : Enide a protégé Erec, lui désobéissant ainsi, mais montrant par là qu'elle est une véritable héroïne, dictée par son amour pour le chevalier.

Opérons ainsi le même travail par rapport à la photographie extraite du ballet de Joëlle Bouvier *Tristan & Isolde* :

> « Tristan est soumis, il a mis sa vie entre les mains d'Iseult, qui a pouvoir de vie et de mort sur lui. L'expression corporelle d'Iseult fait penser qu'elle est en colère. Tristan est résigné, et accepte la décision d'Iseult. Iseult et Tristan s'aiment, mais Tristan laisse le choix à Iseult. C'est elle qui décide de son sort, il met sa vie entre les mains d'Iseult. »
>
> « En comparant la photographie au livre, on voit qu'Iseult sauve Tristan, le soigne et le relève. C'est aussi ce qui se passe dans la bande dessinée et dans le roman. »
>
> « Je pense que c'est le passage où Iseult veut tuer Tristan. Tristan est couché comme dans le bain. Iseult est debout pour le tuer. Elle a une robe rouge comme la vengeance. Il a un pantalon bleu comme le paradis. J'imagine que la corde représente l'épée que tient Iseult dans sa main gauche pour tuer Tristan. »

« On a l'impression qu'elle met toute sa rage en l'écrasant. »

« Iseult est sur Tristan car il est en position de faiblesse, elle veut le tuer car il a tué son oncle. Elle est habillée en rouge parce que c'est la couleur du sang. »

« Tristan se fait dominer il semble vouloir la tirer vers elle. La robe rouge pour la couleur de l'amour. Ils sont liés par une corde si l'un d'eux tombe l'autre tombe aussi. »

Ce qui est particulièrement intéressant dans ces commentaires est de voir à quel point les interprétations sont diverses mais entièrement correctes. Elles permettent également de voir toute l'essence du mythe de Tristan et Iseut, partagé entre l'amour, le sort et la mort. Si certains ont davantage perçu le lien qui unit les amants, d'autres ont souligné le fait qu'Iseut a sauvé Tristan tandis que fut également souligné le fait que l'héroïne a le pouvoir de vie ou de mort sur le chevalier, alors en position de faiblesse. La comparaison de toutes ces lectures permet alors à tous les élèves de comprendre ce mythe fondateur : la connaissance se construit grâce aux échanges qu'ils peuvent faire entre eux.

Afin de clore cette longue séance, en guise de bilan, la consigne leur fut donnée de répondre à la problématique sur la page créée spécialement pour discuter de l'enseignement du français au sein de la classe, ce qui a produit ces réflexions[460] :

- Iseult et Enide sont courageuses. Au final ce sont elles qui sauvent leurs hommes. Je trouve que Erec et Enide sont autant héros les uns que les autres.

- Oui, elles sont courageuses et ont du sang-froid.

- Moi je trouve que très souvent l'héroïne est cachée derrière un homme pour que : ce soit toujours celui qui sauve tout le monde le plus puissant... (ce sont des clichés) et que la femme soit toujours cachée ou soumise. J'espère que vous avez compris ce que je voulais expliquer.

- Je suis d'accord. Iseult et Enide sont courageuses. Enide est une héroïne car elle a osé parler pour sauver Erec alors qu'elle ne devait pas le faire, elle a désobéi.

[460] Vous trouverez en Annexe 20 une capture d'écran d'un passage de cet échange.

> Iseult est une héroïne car elle n'a pas tué Tristan quand elle avait le glaive dans les mains, elle aurait pu se venger.
>
> […]
>
> - Bonjour à tous. L'histoire de Tristan et Iseult est d'abord une histoire d'amour. Iseult aime tellement Tristan qu'elle fait de gros sacrifices pour garder cet amour. Enide aime aussi Erec, au point de ne plus parler, même s'il est en danger. C'est ça l'amour intense, inconditionnel, vrai.
>
> - […] Les femmes sont toutes des héroïnes à leurs manières et très souvent leurs actes héroïques sont cachés derrière les hommes est c'est ce que je trouve terrible. Elles ne sont pas des héroïnes grâce aux hommes mais héroïnes grâce à leur courage et leur bravoure et en aucun cas grâce aux hommes.

De fait, pour les élèves, Enide et Iseut se présentent comme les véritables héroïnes des extraits étudiés car elles sont courageuses. De plus, elles sont prêtes à faire d'énormes sacrifices, ultime exploit demandé aux femmes. Elles sont très réfléchies et intelligentes. Certains élèves ont toutefois souligné le fait que les actes des femmes ont souvent été cachés derrière les hommes, alors qu'elles font elles aussi preuve d'héroïsme grâce à la bravoure dont elles peuvent témoigner. Réfléchir autour de cela leur a donné les billes nécessaires afin d'imaginer leur propre héroïne, écrit d'invention à rendre pour clore cette séquence[461].

[461] Quelques travaux d'élèves sont disponibles en Annexe 21.

Conclusion partielle

Tout l'enjeu de cette séquence était de sensibiliser les élèves à une problématique sociétale forte grâce à l'intervention de la littérature. Le fait de confronter les cultures et les époques a permis de mettre en avant le fait que cette problématique[462] existe depuis toujours et que cela est le cas dans le monde entier[463]. D'un point de vue pédagogique, cette séquence visait donc à attirer l'attention sur la cause féminine, dont on parle de plus en plus depuis quelques années[464].

Le problème majeur de cette séquence fut peut-être sa longueur : l'accent a tant été mis sur l'époque médiévale que cette séance s'est largement prolongée dans le temps. Par ailleurs, le fait de devoir la produire à distance a minimisé la possibilité d'échanger, ce qui est dommage pour une telle démarche. Néanmoins, les retours ont été plus positifs, et les élèves furent réceptifs à cette problématique. L'idée de base est donc à garder ; l'enseignant apprenant tout au long de sa carrière, cette séquence pourra être perfectionnée dans les années à venir.

Indéniablement, cette séquence sera retravaillée, et cela pour plusieurs raisons : la longueur actuelle, trop grande, et l'impression de ne pas avoir assez approfondi les choses. En effet, nous avons parfois dû rester plus en surface qu'escompté, ce qui est dommage. Par ailleurs, les élèves ayant lu le roman *Tristan et Iseut*[465], cela aurait pu être intéressant de faire une séquence entière sur ce mythe, tout en faisant une comparaison avec l'œuvre de Chrétien de Troyes *Erec et Enide* (ou avec *Cligès*). Cela nous aurait permis de faire une autre séquence centrée sur les héroïnes à travers le monde et les époques, dans la même veine que celle que nous avons fait, avec le point de mire cette fois exclusivement axé sur le personnage d'Enide et sur la représentation de la femme au Moyen Âge. L'idée aurait donc été de familiariser les élèves à l'époque (et à la langue) médiévale à travers l'étude complète d'une œuvre, afin d'être plus productifs lors de la séquence regroupant des textes aussi divers et variés.

Un autre point important de notre perspective est l'enseignement effectué pendant la continuité pédagogique. En effet, comment adapter l'enseignement aux circonstances du confinement ? Il faut en premier lieu savoir que les élèves sont habitués à utiliser les

[462] Nous parlons toujours ici de la différence faite entre les individus selon leur sexe.
[463] Sauf pour certaines exceptions que nous avons souligné tout au long de l'étude de ce sujet.
[464] L'émergence du féminisme et l'émancipation de la femme prennent de plus en plus d'importance depuis le XX^e^ siècle. Parallèlement, en littérature, un nouveau champ de recherches s'est ouvert : les études de genre, qui s'intéressent aux rapports entre les sexes.
[465] En version abrégée certes, mais ils ont quand même lu les grands épisodes qui constituent le mythe.

ressources numériques au collège. Depuis les dernières réformes, la maîtrise du numérique fait partie des compétences à acquérir dans le socle commun ; ainsi, outre des cours portant sur cet outil, nous employons régulièrement les ordinateurs et les tablettes : traitement de texte, recherches, création d'exposés ou de projets… Les opportunités disponibles grâce au numérique sont intéressantes à exploiter en cours. Ajouté à cela, les élèves utilisaient également l'ENT[466] de l'établissement afin de trouver les cours qui leur manquaient (quand ils étaient absents) ou les devoirs à faire : l'interface principale ne leur était donc pas complètement inconnue… en principe ! Nous pouvions donc proposer les cours sur l'ENT, comme en temps normal, mais en leur donnant un aspect plus vivant. Les ressources les plus ludiques à exploiter étaient les vidéos, outil de transmission plus facile d'approche qu'un texte (grâce à l'utilisation du son et du visuel, qui soutiennent l'attention), et les diaporamas (ce qui permet d'utiliser des documents iconographiques avec peu de texte disposé de façon aérée et organisée). Parallèlement à cela, la classe virtuelle (du CNED) maintient une forme de lien avec les élèves. Enfin, l'outil dont je me suis beaucoup servie fut l'enregistrement audio, pour deux exploitations différentes : communiquer aux élèves une appréciation personnalisée et leur proposer une lecture expressive des textes étudiés (en ajoutant des musiques d'ambiance, en faisant varier les intonations, le rythme, … de manière à rendre l'écoute agréable). Le site du Canopé *Quizinière* était également une très bonne ressource, tant son utilisation simple est intéressante au vu de toutes les fonctionnalités disponibles. De fait, pour adapter l'enseignement aux circonstances exceptionnelles contraintes par le confinement, il faut soi-même se laisser la liberté d'improviser et d'être beaucoup plus souple avec les élèves, certes habitués au numérique mais dont la pratique reste radicalement différente. Il faut également prendre en compte le système cognitif de l'adolescent, en préconisant des ressources ludiques, claires, et qui retiendront l'attention des élèves. Néanmoins, notre enseignement doit rester qualitatif, sans n'être ni trop simple ni trop complexe, et correspondre aux programmes en vigueur : chaque élève a droit à l'instruction, en cours comme chez soi.

[466] ENT = Espace Numérique de Travail

Conclusion

Dans beaucoup d'œuvres littéraires se déploie un héros, dont les vertus et le courage sont loués. Contraint d'affronter d'innombrables aventures, ce héros est souvent imaginé comme étant un homme. Au Moyen Âge, cet aspect semble même assez évident, tant les chevaliers personnifient l'image du héros par excellence :

> Le preux chevalier, au service de Dieu et de son suzerain plus que de son roi, gagne par la gloire des armes le bonheur éternel. Exaltation de l'héroïsme individuel dans le combat contre l'Infidèle ou l'injuste[467].

Ainsi, l'image guerrière du chevalier prospère dans la littérature pendant tout le siècle héroïque, jusqu'à évoluer peu à peu avec l'influence de la *fin'amor*, grâce notamment à des figures féminines importantes :

> Le mariage de Louis VII avec une reine lettrée, Eleonore d'Aquitaine (1137), importe au nord le goût provençal. Leurs filles, Marie de Champagne et Aélis de Blois, en propagent l'influence dans leurs cours lettrées. Toute la lyrique courtoise de langue d'oïl naîtra, forme et fond, de l'influence méridionale[468].

De fait, la courtoisie prend de plus en plus d'importance dans la littérature médiévale comme dans le quotidien de l'époque : « La courtoisie est une conception à la fois de la vie et de l'amour[469]. » Le chevalier ne peut alors continuer de n'être qu'un héros guerrier qui n'hésite pas à affronter la mort : le personnage de la dame prend de l'ampleur car les auteurs « font une place toute particulière et toute nouvelle à l'amour[470]. » Au fil du temps, la femme s'impose donc en littérature, jusqu'à atteindre une place privilégiée : celle de l'héroïne. Son importance est telle qu'elle permet au chevalier d'accomplir des exploits, de s'affirmer en tant que héros, ce qui a donc soulevé la problématique centrale de ce mémoire : le vrai héros de l'histoire ne serait-il pas une héroïne ? En outre, n'est-ce pas la femme qui, par sa personne

[467] Saulnier V.-L., *La Littérature du Moyen Âge*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 1943, p. 37
[468] *Ibid.*, p. 40
[469] Zink M., *Introduction à la littérature française du Moyen Âge*, Paris, Librairie Générale Française, 1993, p. 46
[470] *Ibid.*, p. 63

et ses actes, permet à l'histoire d'être ce qu'elle est ? N'est-elle pas la figure qui aide, qui guide et qui accompagne, se plaçant ainsi dans une position supérieure ?

Afin de répondre à cette problématique, nous avons observé divers aspects de la femme. En premier lieu, nous nous sommes plutôt attardés sur la description des personnages féminins à travers leur physique, leur âge et leur statut social, mais également en les attachant à un groupe grâce au cercle familial, à la relation avec l'être aimé et aux rapports opérés avec la hiérarchie sociale. De plus, nous avons abordé le sujet de la réception, afin d'entrevoir comment ces personnages sont perçus par les autres, faisant émerger des stéréotypes forts : les rôles prédéterminés (mère, servante et épouse), la femme venimeuse et la femme puissante donc dangereuse. Néanmoins, rester sur ce plan plutôt passif n'était pas suffisant pour répondre à une problématique dont le cœur porte sur la dimension héroïque : la suite de notre étude dériva donc vers le caractère actif des femmes dans la littérature. A travers une transition entre ces deux grands axes, nous avons donc mis en relief un héroïsme situé entre passivité et action : l'héroïsme silencieux. En effet, beaucoup de femmes en littérature restent en retrait, dans l'ombre d'un homme ou d'une autre femme, ce qui conduit bien souvent à ce qui fut pendant longtemps considéré comme l'exploit féminin par excellence : le sacrifice de soi.

> Le destin de la féminité en Occident serait-il sacrificiel ? En témoignent ces grandes héroïnes qui foisonnent dans nos mythes, nos légendes d'amour, nos religions, les textes fondateurs de notre culture, toutes plus fascinantes les unes que les autres. Elles ont pour nom Iphigénie, Hélène, Penthésilée, Médée, Iseut ou Jeanne d'Arc[471].

Notre corpus nous a conduit à remettre en question ce schéma archaïque : il n'est plus simplement question de se sacrifier, mais au contraire de vivre. Les femmes apportent par ailleurs une réelle dynamique au récit, justement grâce à la perception que les autres ont souvent sur elles. Elles sont complexes, donnant ainsi naissance à des personnages fonctionnant en écho, qui mettent ainsi en avant l'héroïsme et les valeurs de certaines femmes. De plus, elles détiennent un pouvoir fort : celui de la parole. Dévouées et entières, elles sont mêmes prêtes à prendre les armes afin de défendre leurs idées (pensons ici à Iseut,

[471] Dufourmantelle A., *La Femme et le Sacrifice : d'Antigone à la femme d'à côté*», Paris, Denoël, 2007, 4ème de couverture.

qui lève l'épée dans le but de pourfendre le meurtrier de son oncle, ou à Guibourc, gardienne de la cité d'Orange !). Ajouté à cela, la beauté qu'elles renferment peut être une véritable arme, bien que certaines d'entre elles n'hésitent pas à utiliser la magie à des fins diverses, mettant en avant l'un de leurs traits de caractère indéniable : la ruse.

Tout cet étayage nous a ensuite mené vers une transposition didactique plus vaste, couvrant une période bien plus large et un territoire étendu. Nous avons pu voir que dans toutes les civilisations à travers le monde, la littérature présente de véritables héroïnes. Néanmoins, affirmer que l'héroïne est un héros au féminin serait plutôt réducteur ; au contraire, l'héroïne est un personnage à part et qui n'a rien à envier aux autres. Elle se déploie réellement, sans être le double féminin d'un homme. L'héroïne n'est donc pas un héros au féminin, tout comme le héros n'est pas une héroïne au masculin : c'est une héroïne, tout simplement.

En outre, il est possible d'affirmer que l'héroïne pourrait, d'une certaine manière, être le véritable héros de l'histoire à travers les romans étudiés. En effet, c'est elle qui met tout en œuvre pour faire ce qui lui semble le mieux pour elle et l'être aimé, raison qui la pousse à s'affirmer pleinement. Par ailleurs, sans elle, l'aventure n'aurait pas commencé. Elle permet donc à l'histoire de s'ouvrir.

Notre réflexion pourrait ici s'achever, mais il est difficile d'aborder la place de la femme dans la littérature médiévale sans ouvrir notre observation sur un champ plus vaste. En effet, nous pourrions nous poser cette question : comment penser l'héroïsme au féminin, au Moyen Âge et après ? Cela est d'autant plus pertinent au regard de l'évolution de la place des femmes dans la société. Afin d'ouvrir une réflexion sur ce sujet, pensons à l'image de la sorcière. Si à l'époque médiévale la magicienne a un visage double, partagé entre la vision celtique et la doctrine chrétienne, la représentation de la sorcière n'aura cessé de fasciner à travers les âges. Chassée et persécutée, la sorcière fait peur car elle représente un pouvoir capable de tout supplanter. De nos jours, cette image symbolise pleinement la volonté de libération féminine, diabolisée par ceux qui la craignent… parce qu'après tout, n'est-ce pas justement cela, l'héroïsme au féminin, au Moyen Âge comme aux siècles suivants ? N'est-ce pas ce désir de vivre et de s'épanouir, de se battre pour ce que l'on souhaite… en d'autres termes, d'être simplement libre ?

Bibliographie

1. Corpus de textes

1.1. *Corpus d'étude*

Béroul, Thomas, *Tristan et Iseut : les poèmes français, la saga norroise*, Lacroix D. (trad.), Walter Ph. (trad.), Zink M. (dir.), Paris, Librairie Générale Française, « Lettres Gothiques », 1989 (édition bilingue)

Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Fritz J.-M. (trad.) Zink M. (dir.), Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1992 (édition bilingue)

1.2. *Corpus élargi*

Chanson de Guillaume (La), Suard Fr. (trad.), Zink M. (dir.), Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 2008 (édition bilingue)

Bédier J., *Le Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Librairie Générale Française, 1981

Bédier J., *Tristan et Iseult*, Paris, Hachette, « Biblio collège », 2003

Chrétien de Troyes, *Cligès*, Méla Ch. (trad.), Collet O. (trad.), Zink M. (dir.), Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques », 1994 (édition bilingue)

Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, Dembowski P. (trad.), Barcelone (Espagne), Belin Gallimard, « Classicocollège », 2018

Louis R., *Tristan et Iseult*, Paris, Librairie Générale Française, « Classiques de poche », 1972

2. Les ouvrages généraux

2.1. *La littérature médiévale*

Corbellari A., *Prismes de l'amour courtois*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 2018

Delcourt D., *L'Ethique du changement dans le roman français du XII^e siècle*, Genève, Droz, 1990

Dufournet J. et Lachet C., *La Littérature Française du Moyen Âge, I. Romans et chroniques*, Paris, Flammarion, 2003 (édition bilingue)

James-Raoul D., *Les Genres littéraires en question au Moyen Âge*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2011

Micha A., *De la chanson de geste au roman : études de littérature médiévale*, Genève, Droz, 1976

Sadaune S., *Le Fantastique au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2012 ; 2016

Suard Fr., *Guide de la chanson de geste et de sa postérité littéraire, XI^e^-XV^e^ siècle*, Paris, Champion, 2011

Zink M., *Introduction à la littérature française du Moyen Âge*, Paris, Librairie Générale Française, 1993

2.2. *L'amour et la femme dans les textes littéraires*

Cazenave M., *Histoire de la passion amoureuse*, Paris, Editions du Félin, 2001

Farge A., *Le Miroir des femmes*, Paris, Montalba, 1982

Sullerot E., *Histoire et mythologie de l'amour : huit siècles d'écrits féminins*, Paris Hachette, 1974

2.3. *L'Histoire : le Moyen Âge*

Baumgartner E., *Moyen Âge : 1050-1486*, Paris, Bordas, 1988

Delort R., *La Vie au Moyen Âge*, Paris, Editions du Seuil, 1982

Duby G., *Le Moyen Âge : de Hugues Capet à Jeanne d'Arc, 987-1460*, Paris, Hachette, 1987

Helvétius A.-M., Matz J.-M., *Eglise et société au Moyen Âge*, Paris, Hachette, 2014

Meuleau M., Pietri L., Bedin V. (dir.), *Le Monde et son histoire. Tome 1, Le monde antique et les débuts du Moyen Âge : vers 3000 av. J.-C.-XII^e^ siècle ap. J.-C.*, Paris, Laffont, 1971

Walter P., *Croyances popuplaires au Moyen Âge*, Paris, Editions Jean-Paul Gisserot, « Histoire Gisserot », 2017

3. Etudes sur les auteurs du corpus

3.1. *Chrétien de Troyes*

Amour et chevalerie dans les romans de Chrétien de Troyes, sous la direction de Queruel D., Colloque de Troyes, Paris, Les Belles Lettres, 1995

Luttrell Cl., *The Creation of the First Arthurian Romance: A Quest*, Londres, Hodder & Stoughton Education, 1974

Serra P., Combes A., Trachsler R., Virdis M., *Chrétien de Troyes et la tradition du roman arthurien en vers*, Paris, Classiques Garnier, 2013

3.2. *Béroul et Thomas d'Angleterre*

Hunt T., « Thomas », Oxford Dictionary of National Biography, Oxford, Oxford University Press, 2004

Loth J., *Contribution à l'étude des romans de la Table Ronde*, Paris, Champion, 1912

Wilhelm J., *The Romance of Arthur: An Anthology of Medieval Texts in Translation*, [s.l.], Routledge, 2013 (3e édition)

3.3. *L'amour et la femme chez ces auteurs*

Adam C.-Ch., Assoun P.-L., Bafaro G., *Analyses et réflexions sur Tristan et Iseut (adaptation de Joseph Bédier) : la passion amoureuse*, Paris, Ellipses, 1991

Bezzola R. R., *Le sens de l'aventure et de l'amour chez Chrétien de Troyes*, [s.l.], Champion, 1998

Evans Cl., « Le personnage d'Yseut dans le *Tristan* de Béroul et *Les Folies* de Berneet d'Oxford : une perspective inspirée par les textes irlandais et gallois », *Le Moyen Âge*, tome CXI, Paris, De Boeck Supérieur, 2005, pages 95-114.

Lot-Borodine M., *La femme et l'amour au douzième siècle : d'après les poèmes de Chrétien de Troyes*, Genève, Slatkine Reprints, 2011

Pulega A., *Amore cortese e modelli teologici. Guglielmo IX, Chrétien de Troyes, Dante*, Milan, Jaca Book, 1995

4. Le visage de la femme au Moyen Âge

Duby G., *Dames du XIIe siècle*, Barcelone, Gallimard, « Folio Histoire », 2019

Duby G., Perrot M., *Histoire des femmes en Occident. 2, Le Moyen Âge*, Paris, Plon, 1990

Cassagnes-Brouquet S., *Chevaleresses, une chevalerie au féminin*, Paris, Perrin, 2013

Cassagnes-Brouquet S., *La Vie des femmes au Moyen Âge*, Rennes, Editions Ouest-France, 2009 ; 2019

Gaude-Ferragu M., *La Reine au Moyen Âge. Le Pouvoir au féminin. XIV^e – XV^e siècle,* Tallandier, « Moyen Âge », 2014

Janod R., *L'image de la femme dans la littérature du XIII^e au XV^e siècle*, Mémoire de maîtrise, Besançon, 1981

Lejeune R., « La femme dans les littératures française et occitane du XI^e au XIII^e siècle », Cahiers de Civilisation Médiévale, 20e année (n°78-79), Avril-septembre 1977. pp. 201-217

Milland-Bove B., *La demoiselle arthurienne : écriture du personnage et art du récit dans les romans en prose du XIII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2006

Pernoud R., *La femme au temps des croisades*, Paris, Stock, 1990

Pernoud R., *Visages de femmes au Moyen Âge*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1998

Régnier-Bohler D. (dir.), *Voix de femmes au Moyen Age : savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie : XII^e-XV^e siècle*, Paris, R. Laffont, 2006

Verdon J., *La femme au Moyen âge*, Paris, Editions Jean-Paul Gisserot, « Histoire Gisserot », 2013

V. L'amour à l'époque médiévale : les liens entre l'homme et la femme

Le Goff J., *Hommes et femmes au Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2018

Machta I., *Poétique de la ruse dans les récits tristaniens français du XII^e siècle*, Paris, Champion, 2010

Mariage et sexualité au Moyen âge : accord ou crise ?, sous la direction de Rouche M., Colloque international de Conques, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000

Ribémont B., *Sexe et amour au Moyen Âge*, [s.l.], Klincksieck, 2007

Richard A., *Amour et passe amour : Lancelot-Guenièvre, Tristan-Yseut dans le* Lancelot en prose *et le* Tristan en prose, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2007

Verdon J., *L'amour au Moyen âge : la chair, le sexe et le sentiment*, Paris, Perrin, 2006

Objet d'étude								
Titre	*Alice au pays des merveilles* : un jeu merveilleux entre rêve et réalité	De la Terre à la Lune	A la découverte du monde	Les Robinsonnades : origine et réécritures d'un mythe	L'héroïsme au féminin à travers le monde et les époques	La famille : le théâtre parfait des conflits !	La nature en poésie	L'homme, princial responsable de la destruction de la nature
Problématique	Comment le jeu permet-il de créer un univers entre onirisme et réalité ?	Faut-il rêver l'aventure avant de la vivre ?	Découvrir le récit d'un voyageur	Comment voyager vers l'inconnu permet-il de se découvrir véritablement ?	Découvrir des héroïnes à travers le monde	Comment les dramaturges font-ils rire des conflits familiaux au théâtre ?	Comment la nature représente-elle à la fois un lieu idéal et un lieu symbolique ?	Comment l'homme, prend-il conscience de son impact sur la nature ?
Type d'œuvre	OI : *Alice au pays des merveilles*	GT centré sur le voyage vers la Lune LC : *De la Terre à la Lune*	GT extraits du *Livre des merveilles*	GT sur les robinsonnades LC : *Le Royaume de Kensuké* , Morpurgo	GT sur les héroïnes LC : *Tristan et Iseut*	OI : *L'Avare*	GT de poèmes	GT centré sur les animaux
Lecture	*Alice au pays des merveilles*	_ GT en classe _ LC : *De la Terre à la Lune* , Verne	GT en classe : extraits *Livre des Merveilles*	En classe : extrait de Defoe et Tournier LC:*Royaume Kensuké*	_ GT en classe _ LC : *Tristan et Iseut*	*L'Avare*	GT en classe LC : recueil à choisir	GT
Oral	Lecture en groupe d'un dialogue (joué)	Récitation Lecture expressive	Présenter son pays idéal (réel ou fictif)	Débat d'idées	Exposé oral sur une œuvre choisie	Jouer des passages	Récitation	Exposé oral Débat d'idées
Ecriture	Réimaginer un passage d'*Alice* au travers les yeux du Chat		Ecrire un carnet de voyage : créer son propre aventurier	Décrire une île déserte imaginée	Imaginer sa propre héroïne Imaginer un conte	Ecrire une seynète de théâtre	Ecrire un haïku	Production de pancartes ou d'un journal de classe visant à sensibiliser
Production	Carnet des merveilles	Abécédaire	Carnet de voayge		Carte interactive	Jeu de passages	Recueil de la classe	Pancartes
Langue	_ Sens propre/figuré _ lexique merveilleux, fantastique _ comparaison/métaphore _ argumentation _ pst indicatif _ DD _ accord det-nom-adj	_ lexique de l'émotion _ vocab scientifique, étymologie _ classes grammaticales _ valeurs présent ind _ imparfait	_ vocab sensations et lieux _ COD, COI, COS _ accord PP _ passé composé - p-q-p - valeurs des tps	_ vocab nature, voyage _ subordination _ CC tps, lieu, moyen, manière _ exp. Du nom _ homophones _ futur de l'ind + emplois	_ champ lexical héroïsme _ types et formes de phrase _ voie passive _ étymologie _ tps du récit _ cond. Pst	_ vocab théâtre _ impératif pst _ CC but, cause, csq _ accords GN complexe	_ vocab poésie _ subjonctif pst _	_ passé antérieur _ futur antérieur

Trame 5e séquence : L'héroïsme au féminin à travers le monde et les époques

Objets d'étude : Héros, héroïne et héroïsme + Avec autrui

L'héroïne, un héros au féminin ?

Séances	*Support(s)*	*Objectif*	*Oral*	*Ecrit*	*Lecture*	*Langue*
1 *Découverte de la séquence : les personnages féminins écrits essentiellements par des auteurs* DOMINANTE ORALE 2H	Différents textes (avec indication de la difficulté) présentant un personnage principal féminin. Liste donnée : *Dame Trude*, ~~*Eléonore*~~, *La Laitière et le pot de lait*, *Les Fées*, ~~« Les Passantes »~~, une lettre de Colette à sa fille, *Morella*, *Pygmalion et Galatée*, *Pyrame et Thisbé*, *Rose*, « Une sorcière comme les autres »	- Etudier et découvrir divers textes courts (fable, nouvelle, poème, …) - Découvrir des textes d'époques différentes afin de se questionner sur la place du personnage féminin	Présentation orale du texte choisi par le ou les élève.s : auteur.rice, titre, sujet de l'histoire, présentation du personnage féminin, représentation de la femme perçue Lecture par chaque élève d'un passage choisi dans le texte	Elaboration, en groupe, de notes Prise de notes sur la place du personnage féminin, les attributs qui lui sont impliqués	Travail élaboré à partir d'un texte lu à la maison	Utilisation correcte du présent de l'indicatif à l'oral, ainsi que du passé composé, et veiller à utiliser des tournures correctes et non familières, tout en articulant
1.5 *Mini-séance de langue : Héros, héroïne et héroïsme* DOMINANTE ORALE 1H	Connaissances des élèves Illustrations diverses	- Reprendre mes connaissances et celle des autres pour approfondir mon savoir sur cette thématique (- Caché : Comprendre que l'héroïsme ne relève pas seulement de la	En groupe, à partir d'illustrations, les élèves devront classer les différents types de héros et d'héroïnes selon un classement élaboré par eux-mêmes	Carte mentale factuelle Définitions écrites		Lexique de l'héroïsme (qualités morales, physiques, …) Définition(s) : héros, héroïne, héroïsme, héroïque, anti-héros, anti-héroïne

		force ou des héros vus en 6e)				
2 *Direction la Grèce et la Rome Antiques : Atalante* DOMINANTE LECTURE + HDA 2H	- Photographie de la statue « Atalante » par Lepautre (reconstitution) - Tableau « Atalante victorieuse » de Dagnan-Bouveret - Photographie d'un vase datant de 540-530 av.J-C - Extrait des *Métamorphoses* d'Ovide (en latin et en FM)	- Approfondir sa connaissance de la mythologie grecque - Enrichir sa culture littéraire et artistique - Découvrir la figure d'Atalante, femme forte et indépendante, dans l'Antiquité	Etude des œuvres d'art avec impressions des élèves Recontextualisation orale de la part des élèves	- Ecrire ses impressions sur les œuvres picturales - Relevé dans le texte des qualités héroïques d'Atalante (texte découpé par gp) + correction dans un tableau - Annotation sur une carte du monde (papier) du début de notre périple	Etude de l'extrait d'Ovide, afin de comparer les impressions des élèves	Reprise du lexique des émotions et des ressentis étudié lors de la 3ème séquence Reprise du vocabulaire de l'HDA vu tout au long des précédentes séquences
3 *Séance de langue* DOMINANTE LANGUE 1H30		Réviser les temps du récit : l'emploi du passé simple et de l'imparfait				Séance de langue
4 *Correspondance en Orient : Schéhérazade* DOMINANTE ECRITURE 1H	Extrait des *Mille et une nuits* Extrait d'une pièce de théâtre ?	- Faire des hypothèses de lecture - Ecrire un petit conte en respectant les règles de ce genre littéraire	Proposer une suite potentielle : la ruse de Schéhérazade	- Faire des hypothèses de lecture après l'écoute du texte : comment Schéhérazade va-t-elle s'y prendre pour lutter contre le sultan ? - Produire un texte écrit en s'inspirant du récit donné	Extrait des *Mille et une nuits* écouté pour les hypothèses puis sous les yeux pour écrire son récit	Réinvestir les points de langue étudiés concernant l'écriture d'un récit : temps de récit, utilisation de la P3, compléments circonstanciels, …

5 *Passage par la France médiévale : Iseult et Enide* DOMINANTE LECTURE 2H30	- Extrait(s) de *Tristan et Iseut* (édition collège) bilangue ? - Extrait de *Erec et Enide* (édition collège) bilangue ? - Docs iconographiques	1ère partie : Découvrir l'ancien français 2ème partie : - Le véritable héros de l'histoire ne serait-il pas une héroïne ?	Lecture d'extraits Echanges des points de vue Débat d'idées	2ème partie : - Compléter la carte - Tableau comparatif Enide/Erec Iseult/Tristan	Lecture d'extraits	1ère partie : Approche de la langue médiévale
6 *Séance de langue* DOMINANTE LANGUE 1H	Corpus de phrases proposé par les élèves	Maîtriser les trois types de phrase et les deux formes de phrase (exclamative et négative) + voie passive				Séance de langue
7 *En route pour l'Amérique du Sud : Emma Zunz* DOMINANTE ORALE	Nouvelle extraite du recueil de Borges	La fin justifie-t-elle les moyens ?	Débat d'idées	Relever les éléments qui témoignent de l'héroïsme et ceux qui montrent le contraire.	Lecture de la nouvelle	Etudier les modalisateurs présents dans la nouvelle
8 *Dernier arrêt avant l'arrivée : les Etats-Unis et Harley Quinn* DOMINANTE ORALE	Extraits d'un comics	L'héroïne est-elle toujours un modèle à suivre ? Entre héroïsme et anti-héroïsme.	- Echange autour des superhéros et supervilains. Qu'est-ce qui fait qu'on nomme un personnage ainsi ? - Trailer film	Etude d'une planche de BD : observation des vignettes, disposition de la planche…	Lire une planche de BD	Points sur les registres de langue
9 *Séance de langue*		- Maîtriser les terminaisons du conditionnel présent				Séance de langue

DOMINANTE LANGUE		- Connaître ses emplois				
10 *Séance d'histoire des arts : Judy Chicago*	*The Dinner Party (Le Dîner festif)* de Judy Chicago					
DOMINANTE HDA						
11 *Evaluation : Terminus en Chine antique : Mu Guiying*	Extrait de l'ensemble *Généraux de la famille Yang* (楊家將) Illustration					
12 *Séance TICE (projet)*		Elaboration d'une carte interactive menant à chaque héroïne étudiée				

Texte choisi	Prénoms élèves	Présentation texte	Présentation femme.s	Interprétation	Lecture extrait	Tableau blanc	Ecoute des autres
Groupe 1 ……	- …… - …… - …… - ……	/3	/5	/5	/2 /2 /2 /2	/2	/3
Groupe 2 ……	- …… - …… - …… - ……	/3	/5	/5	/2 /2 /2 /2	/2	/3
Groupe 3 ……	- …… - …… - …… - ……	/3	/5	/5	/2 /2 /2 /2	/2	/3
Groupe 4 ……	- …… - …… - …… - ……	/3	/5	/5	/2 /2 /2 /2	/2	/3
Groupe 5 ……	- …… - …… - …… - ……	/3	/5	/5	/2 /2 /2 /2	/2	/3
Groupe 6 ……	- …… - …… - …… - ……	/3	/5	/5	/2 /2 /2 /2	/2	/3
Groupe 7 ……	- …… - …… - …… - ……	/3	/5	/5	/2 /2 /2 /2	/2	/3
Groupe 8 ……	- …… - …… - …… - ……	/3	/5	/5	/2 /2 /2 /2	/2	/3

Le travail finira par un passage à l'oral devant la classe, avec une notation de groupe. Vous devrez inclure dans votre présentation un passage lu du texte, où chacun devra lire correctement. Attention, il ne s'agit pas de lire ses notes, mais de faire une vraie présentation. N'oubliez pas de préciser quel est votre texte, son genre littéraire et l'auteur.rice avant de commencer. Pensez à écrire sur le tableau blanc avant, pendant ou après la présentation, afin de faciliter l'écoute.

Prenez des notes pendant le passage de vos camarades, même s'ils ont le même texte ! Votre attention sera également évaluée.

Texte choisi	Présentation de l'histoire	Présentation du personnage féminin (est-ce le personnage principal, physique, caractère, ...)	Représentation de la femme selon l'auteur.rice et les personnages	A ton avis, est-ce une héroïne ?
Dame Trude, Grimm	l'histoire d'une fillette partie → Dame Trude - parle → pas voulu - morte → cheminée	Dame Trude est laide avec des boutons et un nez pointue	La femme est mal vue par tout le monde sauf par la fillette	pour moi ne n'est pas une héroïne car elle a rien fait d'incroyable
« La Laitière et le pot de lait », La Fontaine	L'histoire porte sur une laitière nommé Perette. Elle se rend un jour à la ville et se projettait à l'avenir	?	?	?
Les Fées, Perrault	- 2 filles 1 mère - fée = mamie - hamètetés = cadeau - mon honête = sort mariage avec le fils du roi	+ la cadette = personnage principal + douce, honête, belle, gentil = comme son père	- Sa mère considère sa cadette comme sa domestique (esclave)	- la cadette n'est pas une héroïne car elle n'a pas fait de choses exceptionnel comme sauver quelqu'un
Lettre de Colette	une mère a envoyer une lettre pour dire qu'elle doit moins se maquiller	Le personnage principale est Colette	Colette pense que sa fille se maquille trop (pot de peinture)	Ce n'est pas une héroïne
Morella, Poe	Femme très mystérieuse que l'on voit au début	Morella est une sorcière ?	homme qui n'aime pas Morella avec des relations étrangère	Elle est illustré par une sorcière
Pygmalion et Galaté, Ovide → prise de notes ??				
Pyrame et Thisbé, Ovide (X) lu mais pas choisi pour l'exposé				
Rose, Maupassant (X) pas choisi				
« Une sorcière comme les autres », Sylvestre → élève malade				



Hercule



Superman



Wonder Woman



Lara Croft / Tomb Raider

La Reine de Coeur



Ophélie



Légolas



Gandalf





Sauron



Sailor Vénus



Yennefer



Phoebe Buffay



Nelson Mandela



Pocahontas



Simone Veil



Mononoké



Tableau de Pascal Dagnan-Bouveret, « Atalante victorieuse », 1875, musée de Melun



Atalante affrontant Pélée à la lutte aux jeux funèbres de Pélias. Hydrie chalcidienne à figures noires, 540-530 av. J.-C., musée à Munich



Copie d'une statue de marbre datant de l'Antiquité réalisée par Pierre Lepautre au XVIII^{e} siècle, musée du Louvre

SÉANCE 2

DIRECTION LA GRÈCE ET LA ROME ANTIQUE : ATALANTE

Vénus (déesse de l'amour et de la séduction dans la mythologie romaine, appelée Aphrodite chez les Grecs) raconte à Adonis, son amant, l'histoire d'Atalante et la naissance de ses amours avec Hippomène. Atalante est une jeune femme qui refuse de se marier et qui excelle dans la course à pied. Afin de dissuader ses nombreux prétendants, elle leur propose une course : le vainqueur l'épousera, et les perdants mourront.

	Texte originel en latin	*Texte traduit en français moderne par Boxus et Poucet*
10, 560	*" Forsitan audieris aliquam certamine cursus*	" Peut-être as-tu eu vent d'une fille qui surpassait à la course
	ueloces superasse uiros ; non fabula rumor	des hommes rapides ; cette rumeur n'était pas une fable[472] ;
	ille fuit ; superabat enim	elle les surpassait en effet
	laude pedum formaene esset.	grâce au prestige[473] de son agilité.
	Scitanti deus huic de coniuge : " coniuge " dixit	Interrogeant le dieu à propos d'un époux, elle l'entendit lui répondre :
10, 565	*" nil opus est, Atalanta, tibi ; fuge coniugis usum ;*	" Tu n'as nul besoin d'un époux, Atalante ; fuis toute union conjugale[474] ;
	nec tamen effugies teque ipsa uiua carebis. "	pourtant, tu n'y échapperas pas et**,** vivante**,** tu seras privée de ta vie ".
	Territa sorte dei per opacas innuba siluas	Terrifiée par l'oracle divin, elle vit seule au fond des forêts
	uiuit et instantem turbam uiolenta procorum	et, en leur imposant une condition cruelle, elle fait fuir ses prétendants
	condicione fugat : "nec sum potiunda, nisi " inquit	qui se pressent en foule : " Je ne serai à personne", dit-elle,

[472] Le mot fable est polysémique : d'une part, il renvoie au récit littéraire d'où l'on tire une morale (cf. La Fontaine), et d'autre part il signifie « faux récit, mensonge ». Ici, cela signifie donc que cette rumeur n'est pas un mensonge, Atalante est bel et bien excellente à la course.
[473] Quelque chose qui impose le respect ou l'admiration.
[474] Cela renvoie tout simplement à un mariage.

“ uicta prius cursu ; pedibus contendite mecum.
Praemia ueloci coniunx thalamique dabuntur,
mors pretium tardis ; ea lex certaminis esto. ”

Illa quidem inmitis ; sed (tanta potentia formae est)
uenit ad hanc legem temeraria turba procorum.
Sederat Hippomenes cursus spectator iniqui
et “ petitur cuiquam per tanta pericula coniunx ? ”
dixerat ac nimios iuuenum damnarat amores.
Vt faciem et posito corpus uelamine uidit,
quale meum, uel quale tuum, si femina fias,
obstipuit tollensque manus “ ignoscite ” , dixit
“ quos modo culpaui ! Nondum mihi praemia nota,
quae peteretis, erant. ” Laudando concipit ignes
et, ne quis iuuenum currat uelocius, optat
inuidiaque timet. “ Sed cur certaminis huius
intemptata mihi fortuna relinquitur ? ” inquit.
“ Audentes deus ipse iuuat ! ” Dum talia secum

“ à moins d'être vaincue à la course ; luttez de vitesse avec moi.
Comme prix, le plus rapide obtiendra ma main,
le prix des plus lents sera la mort ; telle sera la loi du combat ”.

Loi sans douceur, certes ; mais, le pouvoir de la beauté est tel
que la masse des prétendants s'y soumet sans réfléchir.
Hippomène, qui assistait en spectateur à cette course inégale, avait dit :
“Qui peut vouloir une épouse au prix de si grands dangers ? ”
Et il avait désapprouvé l'amour excessif[475] de ces jeunes gens.
Mais dès qu'il vit le visage d'Atalante, et son corps dévêtu,
un corps comparable au mien[476], ou au tien, si tu étais femme,
il resta interdit et, levant les mains, il dit : “ Pardonnez-moi,
vous que je viens d'accuser ! Le prix que vous cherchiez
ne m'était pas encore connu. ” En la louant, il sent un feu[477] en lui,
souhaite qu'aucun des jeunes gens ne la dépasse à la course,
et, jaloux, le redoute. “ Mais pourquoi laisser passer
ce concours sans tenter moi-même ma chance ? ”, dit-il
“ La divinité même favorise les audacieux ! ” Plongé en lui-même,

[475] Adjectif dérivé du nom « excès », donc « éprouver de l’amour avec excès, en oubliant la raison ».
[476] N’oublions pas que c’est Vénus qui raconte cette histoire : elle compare donc Atalante à son propre corps, démontrant ainsi sa beauté et sa perfection.
[477] En amour, le feu renvoie à la passion. A la vue d’Atalante, Hippomène éprouve une passion dévorante.

exigit Hippomenes, passu uolat alite uirgo.

Quae quamquam Scythica non setius ire sagitta

Aonio uisa est iuueni, tamen ille decorem

miratur magis ; et cursus facit ipse decorem.

Aura refert ablata citis talaria plantis

tergaque iactantur crines per eburnea quaeque,

poplitibus suberant picto genualia limbo ;

inque puellari corpus candore ruborem

traxerat, haud aliter quam cum super atria uelum

candida purpureum simulatas inficit umbras.

Dum notat haec hospes, decursa nouissima meta est,

et tegitur festa uictrix Atalanta corona.

Dant gemitum uicti penduntque ex foedere poenas.

Hippomène réfléchit, tandis que la jeune fille s'envole de son pas ailé[478].

La flèche d'un Scythe[479] n'a pas paru aux yeux du jeune Aonien[480]

moins rapide qu'Atalante, mais pourtant c'est sa beauté

qui l'émerveille le plus ; d'ailleurs la course même la rend belle.

La brise entraîne les liens de ses chevilles derrière ses pieds agiles,

on voit flotter ses cheveux sur ses épaules d'ivoire[481],

et sous ses genoux ses genouillères avec leur lisière[482] brodée **;**

son corps juvénile[483], éclatant de blancheur, s'était teinté de rose,

comme lorsque un voile pourpre[484], tendu au-dessus des *atria*,

couvre leurs marbres blancs d'ombres qui semblent pourprées.

Tandis que l'étranger note ces détails, Atalante, une ultime fois,

a contourné la borne et reçoit la couronne qui fête sa victoire.

Les perdants en gémissant subissent la peine convenue.

D'après Ovide, *Les Métamorphoses*, livre X, vers 560-594, I^er^ siècle

[478] « son pas ailé » est une métaphore pour montrer qu'elle court tellement vite qu'elle semble s'envoler face à ses adversaires.

[479] Les Scythes (peuple) étaient des archers réputés. C'était de cette contrée que provenaient les Amazones.

[480] Ici, Hippomène, c'est-à-dire le « Béotien », l'Aonie étant un autre nom de la Béotie. Mégarée, père d'Hippomène, était roi d'une ville de Béotie.

[481] L'ivoire est une substance, matière principale des dents et défenses d'éléphant, d'hippopotame, de nerval… L'adjectif renvoie à une couleur blanche immaculée.

[482] Bordure limitant de chaque côté une pièce d'étoffe.

[483] Ce qui est juvénile est ce qui est jeune. Elle a donc un corps de jeune femme, agile.

[484] On peut imaginer l'*atrium* d'une grande maison, dont l'ouverture dans le toit était fermée par une tenture de pourpre (un *velum*) qui colorait de rose le marbre blanc du sol. La comparaison est plutôt recherchée !

SÉANCE 4

Correspondance en Orient : Schéhérazade

Dans ce recueil, le sultan Schahriar, trompé par son épouse et plein de ressentiment envers les femmes, prend chaque soir une nouvelle épouse et la tue le lendemain matin. Courageuse et rusée, la fille du vizir, Schéhérazade, élabore un stratagème pour mettre fin à ses agissements.

Schéhérazade avait un courage au-dessus de son sexe et infiniment d'esprit. Elle avait beaucoup de lecture et une mémoire si prodigieuse, que rien ne lui échappait de tout ce qu'elle avait lu. Elle s'était heureusement appliquée à la philosophie, à la médecine, à l'histoire et aux arts ; et elle faisait des vers mieux que les poètes les plus célèbres de son temps. Outre cela, elle était pourvue d'une beauté extraordinaire ; et une vertu[485] très solide couronnait toutes ces belles qualités.

Le vizir aimait passionnément sa fille, si digne de sa tendresse. Un jour qu'ils s'entretenaient tous les deux, elle lui dit :

« Mon père, j'ai une grâce[486] à vous demander ; je vous supplie très humblement de me l'accorder.

- Je ne vous la refuse pas, répondit-il, pourvu qu'elle soit juste et raisonnable.
- Pour juste, répliqua Schéhérazade, elle ne peut l'être davantage. J'ai pour ambition d'arrêter la barbarie que le sultan exerce sur les familles de cette ville. Je veux chasser la juste crainte que tant de mères ont de perdre leurs filles d'une manière si funeste[487].
- Votre intention est fort louable, ma fille, dit le vizir ; mais le mal auquel vous voulez remédier me paraît sans remède. Comment prétendez-vous en venir à bout ?
- Mon père, repartit Schéhérazade, je vous conjure, par la tendre affection que vous avez pour moi, procurez-moi l'honneur de sa couche[488].
- Ô Dieu ! interrompit-il avec horreur, avez-vous perdu l'esprit, ma fille ? Pouvez-vous me faire une prière si dangereuse ? Vous savez que le sultan a fait serment sur son âme de ne coucher qu'une seule nuit avec la même femme et de lui faire ôter la vie le lendemain !
- Oui, mon père, répondit cette vertueuse fille, je connais tout le danger que je cours, et il ne saurait m'épouvanter. Si je péris, ma mort sera glorieuse ; et si je réussis dans mon entreprise[489], je rendrai à ma patrie[490] un service important. »

D'après *Les Mille et une nuits*, vers VIII^e^ siècle, trad. de l'arabe par Antoine Galland [1704-1717], Flammarion, « GF », 2004

[485] **Vertu** : ensemble de qualités morales
[486] **Grâce** : ici, signifie une faveur. Elle a quelque chose a lui demander
[487] **Funeste** : néfaste, malheureuse
[488] **Procurer l'honneur de sa couche** : accepter que je l'épouse
[489] **Entreprise** : projet
[490] **Patrie** : pays

SÉANCE 7

En route pour l'Amérique : **Emma Zunz**

Le 14 janvier 1922, Emma Zunz, de retour de l'usine de tissus Tarbuch et Loewenthal, trouva au fond du vestibule une lettre, datée du Brésil, qui lui apprit la mort de son père. Elle fut abusée, à première vue, par le timbre et par l'enveloppe ; puis l'écriture inconnue l'inquiéta. Neuf ou dix lignes griffonnées tentaient de remplir la feuille ; Emma lut que M. Maier avait absorbé par erreur une forte dose de véronal, et était décédé le 3 courant à l'hôpital de Bagé. Un camarade de collège de son père signait la nouvelle, un certain Fein ou Fain, de Rio Grande, qui ne pouvait pas savoir qu'il s'adressait à la fille du mort.

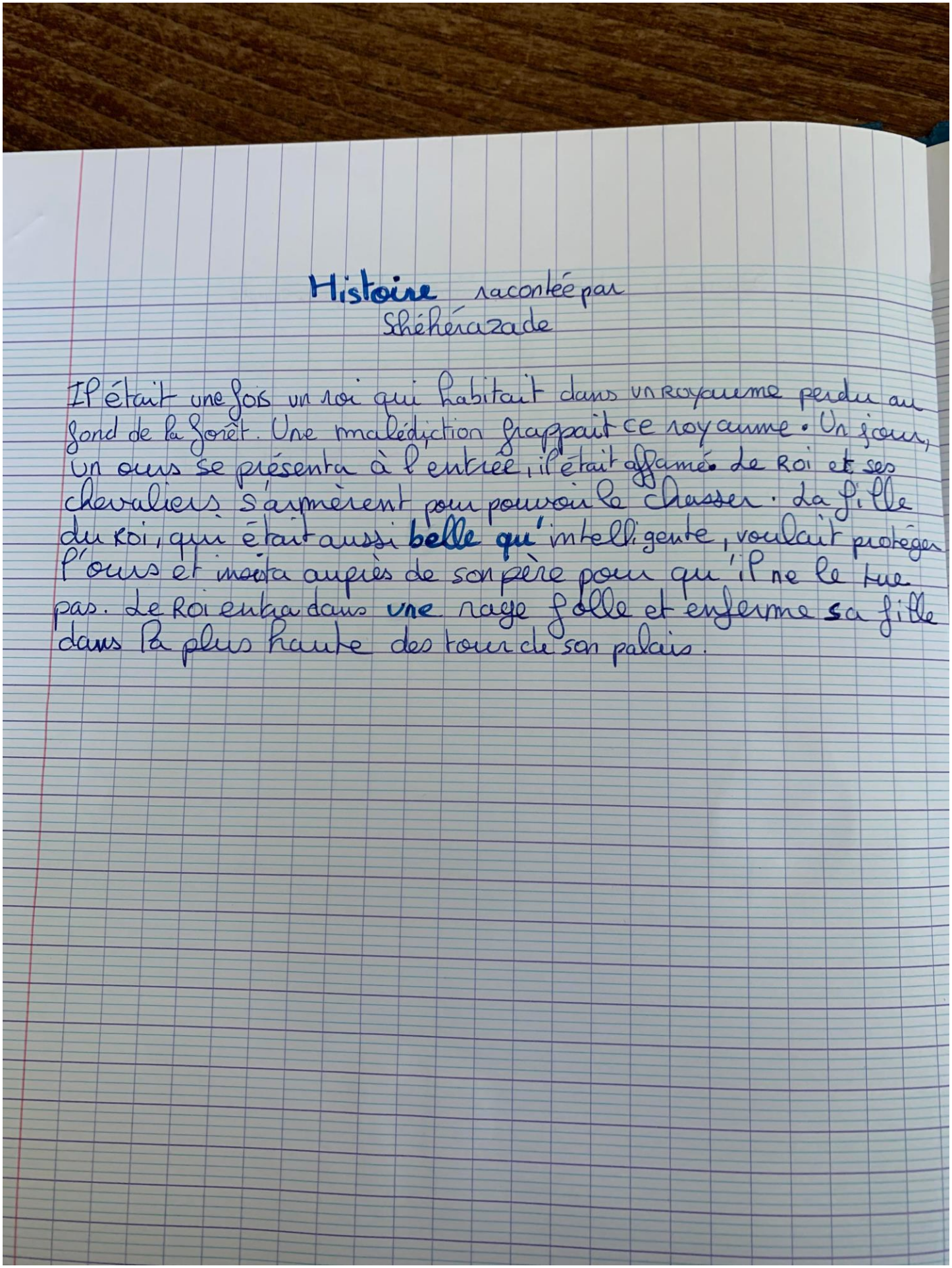
Emma laissa tomber la lettre. Sa première impression fut de malaise au ventre et aux genoux ; puis, elle voulut se trouver déjà le lendemain. Elle comprit tout de suite que ce souhait était inutile car la mort de son père était la seule chose qui se soit produite au monde et qui continuerait à se produire éternellement. Elle ramassa la feuille et rentra dans sa chambre. Elle la mit furtivement dans un tiroir, comme si en quelque sorte elle eût eu déjà connaissance des faits ultérieurs. Elle avait commencé à les deviner, peut-être ; elle était déjà ce qu'elle serait.

[…] *Ecoute la lecture de l'enseignante : partie compréhension orale.* […]

Les choses ne se passèrent pas comme l'avait prévu Emma Zunz. Depuis l'aube précédente, elle s'était rêvée souvent en train de braquer fermement le revolver, de forcer le misérable à avouer sa faute odieuse, et d'exposer le stratagème intrépide qui permettait à la justice de Dieu de triompher de la justice humaine (non par peur, mais parce qu'elle était un instrument de la justice, elle ne voulait pas être punie). Puis un seul coup de feu en plein cœur consommerait le sort de Loewenthal. Mais les choses ne se passèrent pas ainsi.

Jorge Luis Borges, « Emma Zunz » (1977), *L'Aleph*, Paris, *Gallimard*, « L'imaginaire », 2019, trad. René L.-F. Durand

A ton avis, que se passe-t-il ensuite ? Justifie tes idées à l'aide d'éléments du texte lu et écouté. Nous verrons ensuite ce qu'il en est tous ensemble !



Histoire racontée par
Shéhérazade

Il était une fois un roi qui habitait dans un royaume perdu au fond de la forêt. Une malédiction frappait ce royaume. Un jour, un ours se présenta à l'entrée, il était affamé. Le roi et ses chevaliers s'armèrent pour pouvoir le chasser. La fille du roi, qui était aussi belle qu'intelligente, voulait protéger l'ours et insista auprès de son père pour qu'il ne le tue pas. Le roi entra dans une rage folle et enferma sa fille dans la plus haute des tour de son palais.

En route pour l'Amérique du Sud :

Consuelo

35

Texte en espagnol

Me llamo Eva, que quiere decir vida, según un libro que mi madre consultó para escoger mi nombre. Nací en el último cuarto de una casa sombría y crecí entre muebles antiguos, libros en latín y momias humanas, pero eso no logró hacerme melancólica. Mi padre, un indio de ojos amarillos, provenía del lugar donde se juntan cien ríos, olía a bosque y nunca miraba al cielo de frente, porque se había criado bajo la cúpula de los árboles y la luz le parecía indecente. Consuelo, mi madre, pasó la infancia en una región encantada, donde por siglos los aventureros han buscado la ciudad de oro puro que vieron los conquistadores cuando se asomaron a los abismos de su propia ambición. […]

Era fácil distinguir a Consuelo aun desde lejos, con su largo pelo rojo como un ramalazo de fuego en el verde eterno de esa naturaleza. […]
[Consuelo] sobrevivió curtida por el sol, mal alimentada con yuca y pescado, infestada de parásitos, picada de mosquitos, libre como un pájaro. Aparte de ayudar en las tareas domésticas, asistir a los servicios religiosos y a algunas clases de lectura, aritmética y catecismo, no tenía otras

Texte en français

Je m'appelle Eva, ce qui signifie la vie, selon un livre que ma mère a consulté pour choisir mon nom. Je suis née dans la dernière pièce d'une maison sombre et j'ai grandi au milieu de vieux meubles, de livres latins et de momies humaines, mais cela ne m'a pas rendue mélancolique. Mon père, un Indien aux yeux jaunes, venait de l'endroit où se rencontrent une centaine de rivières, il sentait comme une forêt et il n'a jamais levé les yeux au ciel, car il avait grandi sous le dôme des arbres et la lumière lui semblait indécente. Consuelo, ma mère, a passé son enfance dans une région enchantée, où pendant des siècles les aventuriers ont cherché la ville d'or pur que les conquérants ont vue lorsqu'ils ont regardé dans les abîmes de leur propre ambition.

Il était facile de voir Consuelo même de loin, avec ses longs cheveux roux comme une mèche de feu dans le vert éternel de cette nature.
Consuelo survit tannée par le soleil, mal nourrie de manioc et de poisson, infestée de parasites, mordue par les moustiques, libre comme un oiseau. En plus d'aider aux travaux ménagers, d'assister aux services religieux et à certains cours de lecture, d'arithmétique et de catéchisme, elle n'avait aucune autre

obligaciones, vagaba husmeando la flora y persiguiendo a la fauna, con la mente plena de imágenes, de olores, colores y sabores, de cuentos traídos de la frontera y mitos arrastrados por el río.

[…]

Mi madre era una persona silenciosa, capaz de disimularse entre los muebles, de perderse en el dibujo de la alfombra, de no hacer el menor alboroto, como si no existiera; sin embargo, en la intimidad de la habitación que compartíamos se transformaba. Comenzaba a hablar del pasado o a narrar sus cuentos y el cuarto se llenaba de luz, desaparecían los muros para dar paso a increíbles paisajes, palacios abarrotados de objetos nunca vistos, países lejanos inventados por ella. Ella sembró en mi cabeza la idea de que la realidad no es sólo como se percibe en la superficie, también tiene una dimensión mágica y, si a uno se le antoja, es legítimo exagerarla y ponerle color para que el tránsito por esta vida no resulte tan aburrido.

obligation, elle errait reniflant autour de la flore et chassant la faune, l'esprit plein d'images, d'odeurs, de couleurs et de saveurs, de contes apportés de la frontière et de mythes portés par la rivière.

Ma mère était une personne silencieuse, capable de se cacher parmi les meubles, de se perdre dans le motif du tapis, de ne pas faire la moindre histoire, comme si elle n'existait pas ; cependant, dans l'intimité de la chambre que nous partagions, elle se transforma. Elle commença à parler du passé ou à raconter ses histoires et la pièce se remplit de lumière, les murs disparurent pour laisser la place à des paysages incroyables, des palais bondés d'objets jamais vus, des pays lointains inventés par elle. Elle a planté dans ma tête l'idée que la réalité n'est pas seulement telle qu'elle est perçue en surface : elle a aussi une dimension magique et, si vous en avez envie, il est légitime de l'exagérer et d'y mettre de la couleur pour que le voyage à travers cette vie ne soit pas si ennuyeux.

D’après Isabel Allende, *Eva Luna*, 1987, Penguin Random House Grupo Editorial, 2016, trad. M. Grandhaye

Annexe 12 : Planche de comics sur Harley Quinn



Grince et crisse, frôle et puis grince et crisse,
C'est Mulan qui tisse.
On n'entend point métier sonner,
On n'entend que plaintes et soupirs.

Elle vit la veille la demande militaire :
En grand compte, le Khan veut des soldats.

Son Papa n'a point de fils aîné,
Et Mulan n'a pas de frère âgé.
Elle désire se munir d'un destrier,
Pour partir pour son père en campagne.

Elle va acheter un cheval et part au matin. Mulan prend part à de nombreuses batailles, vêtue d'une armure comme les autres soldats. Cela dure une dizaine d'années et elle se distingue grâce à ses prouesses. Le Khan veut alors la récompenser en la payant richement, ce qu'elle refuse. A la place, elle lui demande un bon cheval afin de rentrer chez ses parents.

En chignon parée,
Au miroir une fleur accrochée,
Devant ses compagnons,
Compagnons tous surpris, effarés :

« Douze années l'avons accompagnée :
Qui savait être Mulan ainsi
Demoiselle ? »

D'après « La Ballade de Mulan », chanson de geste, IV^{e} – V^{e} siècle

La Ballade de Mulan

40

1. **<u>Etude du texte</u> :** Lis ce texte attentivement

Grince et crisse, frôle et puis grince et crisse,
C'est Mulan qui tisse.
On n'entend point métier[491] sonner,
On n'entend que plaintes et soupirs.

Elle **vit** la veille la demande militaire :
En grand compte[492], le Khan veut des soldats.

Son Papa n'a point de fils aîné,
Et Mulan n'a pas de frère âgé.
Elle désire se munir d'un destrier[493],
Pour partir pour son père en campagne[494].

Elle va acheter un cheval et part au matin. Mulan prend part à de nombreuses batailles, vêtue d'une armure comme les autres soldats. Cela dure une dizaine d'années et elle se distingue grâce à ses prouesses. Le Khan veut alors la récompenser en la payant richement, ce qu'elle refuse. A la place, elle lui demande un bon cheval afin de rentrer chez ses parents.

En chignon parée,
Au miroir une fleur accrochée,
Devant ses compagnons,
Compagnons tous surpris, effarés :

« Douze années l'avons accompagnée :
Qui savait être Mulan ainsi
Demoiselle ? »

D'après « La Ballade de Mulan », chanson de geste, IV^{e} – V^{e} siècle

[491] **Métier** : Il s'agit ici du métier à tisser, machine utilisée pour créer du tissu.
[492] **En grand compte** = en grand nombre
[493] **Destrier** : Le destrier est un cheval utilisée pour faire la guerre.
[494] **Campagne** = expédition militaire (terme polysémique) → Pour partir à la guerre à la place de son père.

a. Qui est le personnage principal de cette ballade et que fait-il au début de l'extrait ? /2

……...

b. Qu'est-ce que ce personnage a vu qui le fait soupirer et se plaindre ? Pourquoi ? /2

……...

……

c. Des lignes 7 à 10, quelle décision ce personnage prend-il ? Justifie à l'aide du texte. /2

……...

……...

d. Qu'est-ce que les compagnons du personnage ont-ils cru pendant douze ans ? /2

……...

……...

e. Quelle est la morale de ce texte ? /2

……...

……...

2. <u>Langue</u> :

a. A quel temps le verbe « vit » (ligne 5) est-il conjugué et quel est son infinitif ? /2

……

b. Pourquoi ce temps est-il utilisé ici (« vit ») ? Justifie à l'aide du texte. /1

……

c. Relève deux compléments d'objet (en indiquant « direct » ou « indirect ») et précise leur <u>classe grammaticale</u>. /3

- ……..
- ……..……

d. Donne la <u>fonction</u> de ces groupes : /2

- « la veille » (ligne 5) : ……..……
- « l' » (ligne 19) : ……

3. Histoire des arts : /2



Illustration inspirée du personnage de Mulan tel qu'il est
représenté dans le film d'animation éponyme (= du même nom) de Walt Disney,
sorti dans les salles de cinéma en 1998.

Regarde cette illustration représentant Mulan. Que peux-tu en dire ?

Rencontre avec la Langue Médiévale



Avant de commencer… Une petite introduction

La langue médiévale est **régionale**. Ainsi, la langue varie d'une région à l'autre. Par exemple, on peut parler on trouve du picard, mais également du francien, de l'anglo-normand, du provençal, et bien d'autres encore.

Ainsi, la langue médiévale reflète ce **morcellement** (partage en plusieurs parties) du pays. Elle contient alors parfois :

- Des traces de la **société** → ce sont souvent des mots de la **terre** et de l'**artisanat** : *hache*, *chesne*/*chasne*/*chaisne*, *traire*
- Des mots issus du **latin** → le français est une langue romane, donc héritée du latin : *forum, requiem, vice*
- Des mots issus des **langues germaniques**, empruntés lors des invasions barbares → ces mots appartiennent au vocabulaire de la **guerre** : *guerre* (de **werra*), *garde* (de *warda*), *berfroi* (de **bergfriþu*)

I. Le vocabulaire

➢ ***Des mots que l'on n'utilise plus mais que l'on peut rencontrer au détour d'un texte***

Ce sont des mots **archaïques *: palefroi***, ***destrier***, ***haubert***, ***heaume***, ou encore des mots désignant des **objets** : ***hanap*** (sorte de coupe ou pot à eau).

➢ ***Des mots qui évoluent :*** Le verbe *choir* ne s'utilise plus guère ; en revanche **le dérivé *chute*** est courant.

➢ ***Des mots qui ont changé de sens :*** Le nom ***un vilain*** désignant un paysan libre, l'habitant d'une ***villa*** (**<** une maison, un bien, une propriété à la campagne ; de nos jour « une belle

maison, maison de plaisance »), un domaine agricole. De nos jours l'adjectif ***vilain*** qualifie tout ce qui est désagréable à voir et à faire.

- ***Des mots qui ont conservé le même sens mais qui ont changé d'orthographe***

Exemple **:** ***castellum*** (latin) > ***chastel*** (ancien français) > ***château*** (français moderne: la présence du "^" sur le "a" rappelle la présence d'un "s" auparavant.

- ***Des terminaisons verbales qui évoluent***

Les terminaisons verbales sont héritées du latin. Elles ont évolué, et ce phénomène a continué jusqu'aux terminaisons que nous employons aujourd'hui.

Présent de « chanter » : chant, chantes, chante, chantons, chantez, chantent

Imparfait de « chanter » : chantoie, chantoies, chantoit, chantiiens/ions, chantiiez/iez, chantoient

II. Un système de déclinaison

Déclinaison : forme, orthographe que prend un nom, un adjectif, un pronom, … selon la fonction dans la phrase. Cela n'est pas resté en français moderne. En revanche, le mot variait en nombre comme maintenant.

	Singulier	***Pluriel***
Cas sujet (occupe la fonction de sujet dans la phrase)	Li murs	Li mur
Cas régime (occupe la fonction de complément dans la phrase)	Le mur	Les murs

Le complément peut se placer **avant le verbe** : en Ancien Français, la place du verbe varie encore. Ainsi, le verbe peut être placé **après** un complément essentiel (cf. leçon COD, COI). Ce n'est qu'au XIII^{ème} siècle que le verbe sera placé **avant**.

La langue médiévale

J'observe

Compare le texte du Moyen Age et sa traduction en français moderne, puis réponds aux questions.

Tristan et Yseut ont été piégés, et leur amour semble avoir été découvert. Le roi Marc, époux d'Yseut, oncle de Tristan, veut les faire brûler tous les deux. Il décide d'immoler (faire brûler) son neveu en premier ; Yseut accourt auprès de l'homme qu'elle aime.

Texte en Ancien Français	Texte en Français Moderne
Yseut plore par poi n'enrage	Yseut pleure, presque folle de désespoir :
Tristran fait ele quel damage	« Tristan, fait-elle, quel malheur
Qu'a si grant honte estes lïez	De vous voir si honteusement attaché.
Qui m'oceïst si garisiez	Si l'on me tuait pour vous accorder en échange la vie sauve,
Ce fust grant joie beaus amis	Ce serait une grande joie, bel ami ;
Encore en fust vengement pris	Et il y aurait à l'avenir une vengeance. »

1. **Relève deux mots qui ont la même forme en français moderne et dans la langue médiévale.**

   .....

2. **Relève deux mots dont l'orthographe s'est modifiée, mais que tu arrives à reconnaître. Précise ensuite quels mots tu as reconnu en français moderne.**

   .....

   .....

3. **Relève, dans le texte du Moyen Age, une proposition (groupe de mots avec un seul verbe conjugué) où l'ordre des mots n'est pas le même qu'en français moderne.**

Erec et Enide

Le roman Erec et Enide *est le premier roman arthurien écrit par Chrétien de Troyes. Nous y découvrons un digne chevalier, Erec, qui tombe amoureux d'une jeune femme, Enide. Après leur mariage, alors qu'ils filent le parfait amour, de vils hommes affirment que cette union nuit au caractère chevaleresque d'Erec. Après l'avoir appris de la bouche d'Enide, ce dernier décide de partir à l'aventure, avec elle, mais en la condamnant au silence : elle ne doit pas parler, et encore moins pour l'aider ou le protéger…*

Erec galopait dans un sentier entre deux obstacles. A la sortie du bois qui était clôturé, ils trouvèrent un pont tournant devant une haute tour ceinturée d'un mur et d'un large et profond fossé. Ils traversèrent le pont rapidement, mais à peine furent-ils passés que celui qui en était le seigneur les remarqua du haut de la tour. […] Quand il vit Erec traverser le pont, il descendit de la tour et fit mettre sa selle de lions d'or sur son grand destrier alezan[495]. Il commanda qu'on lui apporte un écu et une lance raide et forte, une épée bien fourbie et tranchante, […] car il avait vu passer devant ses lices[496] un chevalier armé avec qui il voulait jouter jusqu'à épuisement, à moins que le chevalier ne se fatigue le premier et ne s'avoue vaincu. Voici le cheval sellé amené par un écuyer. Un autre apporte les armes. Le chevalier sort par la porte, le plus vite qu'il le peut, tout seul, sans compagnon. Erec gravissait une pente. Voici le chevalier qui descend la pente à toute bride[497]. Son cheval a fière allure et fait grand bruit : ses sabots écrasent les cailloux aussi aisément que la meule broie le blé, et ils font voler dans tous les sens des étincelles claires et ardentes comme si ses quatre pieds étaient en feu. Enide entend ce vacarme effrayant. Peu s'en faut que pâmée[498] et épuisée, elle ne tombe de son palefroi[499]. Dans tout son corps, il n'y a pas une veine dont le sang ne reflue. Son visage pâlit et devient blanc comme si elle était morte. Elle se désespère et se désole, car elle n'ose prévenir son seigneur de peur qu'il ne la menace et l'injurie et lui ordonne de se taire. Elle est angoissée, elle ne sait quel parti prendre. Parlera-t-elle ? Ne parlera-t-elle pas ? Elle lutte contre elle-même. A plusieurs reprises elle s'apprête à parler, sa langue remue, mais sa voix ne veut pas sortir, car la peur lui fait serrer les dents et refouler les mots. Elle se torture, ferme la bouche et serre les dents. Elle se livre à elle-même un grand combat.

« Je suis sûre et certaine, se disait-elle, que ce serait pour moi une perte par trop fâcheuse si je perdais ici mon seigneur. Devrais-je donc lui parler franchement ? Non certes. Et pourquoi ? Malheureuse ? Et que m'importe ? Si mon seigneur ne se tire immédiatement d'ici sans être blessé à

[495] **Alezan** : dont la robe est de couleur rousse.
[496] **Lices** : espace entouré de palissades où se déroulaient les joutes, lors des tournois.
[497] **A toute bride** : à vive allure.
[498] **Pâmée** : évanouie.
[499] **Palefroi** : terme médiéval désignant un cheval.

mort, jamais douleur et chagrin ne me manqueront ma vie durant. D'autre part, si je me tais et ne le préviens pas sur-le-champ, ce chevalier qui approche en piquant de l'éperon, et me semble très mal intentionné, l'aura tué avant qu'il n'ait eu le temps de se mettre en garde. Malheureuse ! J'ai déjà trop attendu ! Il me l'a défendu catégoriquement, mais cette défense ne me retiendra pas. Je vois bien que mon seigneur et si absorbé dans ses pensées qu'il s'oublie lui-même. Il est donc juste que je lui parle. »

Elle parla. Il la menaça, mais il n'avait aucun désir de lui faire du mal, car il s'aperçut qu'elle l'aimait tant qu'on ne peut davantage aimer. Erec s'élance contre le chevalier qui l'appelle au combat.

Erec et Enide, Chrétien de Troyes, XII^{ème} siècle, « Le combat contre Guivret le Petit », p. 77-79, Bellin Gallimard, « ClassicoCollège », 2018



Edmund Blair Leighton, *L'adoubement*, huile sur toile, 1901, collection particulière

Erec et Enide

S'en ist armez plus tost qu'il pot,
Touz seus, que compaignon n'i ot.
Erec s'en vait par un pendant.
Ez vos le chevalier fendant
Parmi le tertre contre val,
Et sist sor un mout bon cheval
Qui si grant esfroi demenoit
Que desoz ses piez esgrumoit
Les chaillox plus menuement
Que muele n'esquache froment,
Et si voloient de toz senz
Estanceles cleres ardenz,
Que des quatre piez ere avis
Que tuit fussent de feu espris.
Enide ot la noise et l'effroi;
A pou que de son palefroi
Ne cheï jus pasmee et vainne.
En tot le cors de li n'ot vainne
Dont ne li remuast li sans;
Plus li devint pales et blans
Li vis que se ele fust morte.
Mout se despoire et desconforte,
Quant son seignor dire ne l'ose,
Qui la menace mout et chose
Et commande qu'ele se taise.
De deus parz est si a mal'aise
Qu'ele ne set le quel saisir,
Ou le parler ou le taisir.

* **3703.** Que. **3710.** empris. **3723.** Que | le quel faire. **3724.** (-1).

** **3697.** S'an est issuz (+ *H; P:* Se mist armés). **3699.** E. (*H:* E. s'en v. pognant devant). **3702.** fier c. (*H:* fort c.; *P:* sor son c.). **3704.** Que il d.| fraignoit (*H:* remuoit; *P:* *la meilleure leçon*). **3705.** delivrement. **3706.** ne quasse (*H:* Q. li muelins ne fait f.). **3707.** Et si li volent (*H:* Et en s'en v.). **3709.** Car| est (*H:* De la clarté vos fust a.). **3716.** li). **3717.** con se (+ *H*). **3719.** Car (*HP:* Que). **3720.** a m. (+ *H; P:* est ele a m.)

A li meïsmes se consoille;
Sovant dou dire s'aparoille,
Si que la langue s'en esmuet,
Mais la voiz pas issir n'en puet,
Car de paor estraint les danz,
S'enclot la parole dedanz.
Ensi se justise et destraint:
La boche clot, les denz estraint,
Que la parole fors n'en saille.
En li a prise tel bataille,
Et dit: « Seüre sui et certe
Que mout recevrai laide perte,
Se je ainsi mon seignor pert.
Dirai li donc tot en apert?
Naie. Por qoi? Je n'oseroie,
Que mon seignor corroceroie;
Et se mes sire se corroce,
II me laira en ceste broce
Seule, chaitive et esgaree.
Lors serai plus male aüree.
Mal aüree? Moi que chaut?
Duelx ne pesance ne me faut
Ja mes, tant con j[e] aie a vivre,
Se mes sire tot a delivre
En tel guise d'ici n'estort
Qu'il [ne] reçoive honte et mort.
Mais se je tost ne li acoint,
Cil chevaliers qui a lui point

** **3725.** s'an c. **3727.** se remuet (+ *HP*). **3731.** Et si. **3733.** A li a p. grant b. (+ *H*). **3736.** Q. trop r. **3737.** ici. **3739.** **3743.** S. et c. (*P:* Toute c.). **3749.** de ci (+ *P*). **3750.** soit mahaigniez a m. (+ *H; P:* C'on ne l'ait mehaigné Cist (*P:* Li c.)| qui ci apoint (+ *H*).

*** P. **3733-3734.**

L'avra mort ainz qu'il se regart,
Car mout semble de male part.
Je cuit que trop ai atendu.
Si le m'a il mout desfendu,
Mais nel lerai pas por desfense.
Je voi bien que mes sire pense
Tant que soi meïsmes oblie;
Dont est bien droiz que je li die. »
Ele li dit; cil la menace,
Mais n'a talant que mal li face,
Qu'il aperçoit et conoist bien
Qu'ele l'aimme sor tote rien,
Et il li tant que plus ne puet.
Contre le chevalier s'esmuet
Qui de bataille le semont.
Assemblé sont au pié dou mont,
La s'entrevienent et desfïent.
Es fers des lances s'escremïent
Ambedeus de totes lor forces.
Ne lor valurent deus escorces
Li escu qui es cols lor pendent:
Li cuir rompent et les ais fendent
Et des hauberz rompent les mailles.
Ambedui jusque as entrailles
Se sont des lances enferré
Et li destrier sont aterré,
Car mout ierent ambedui fort.
Ne furent pas navré a mort,

* **3769.** s'entrefierent *(leçon isolée)*. **3773.** escuz.

** **3753.** que il se gart. **3754.** Que (*H:* Dirai li donc que Lasse, t. ai or a. (*H:* Oil, t. ai jo a.). **3757.** Mes ja [*H:* l. p. d. (+ *HP*). **3759.** lui m. (+ *H*). **3761.** il la m. **3768.** (*P:* au pié du pont). *Après v. 3769, H ajoute deux vers:* rien n'afïent / Par grant maltalant s'entrefierent. **3770.** (*H:* se requierent; *P:* s'entrefierent, *qui rime avec* Anbedui (+ *HP*). **3776.** Si qu'a. (+ *P*)| jusqu'as (+ *P; H:* Sont anglaivé et e. (*H:* Se s. des glaives e.). **3779-3780.** **3779.** li blazon fort [*leçon confuse*] (*H:* li baron f.)

Soupçonnant le mensonge, Iseult, qui ne veut pas épouser un lâche, part à la recherche du vrai vainqueur, accompagnée par Perinis, son valet, et Brangien, sa servante. Ils découvrent Tristan blessé, gisant trop faible pour se déplacer, et l'emmènent au palais.]

Là, Iseult conta l'aventure à sa mère, et lui confia l'étranger. Comme la reine lui ôtait son armure, la langue envenimée du dragon tomba de sa chausse[1]. Alors la reine d'Irlande réveilla le blessé par la vertu d'une herbe, et lui dit :

« Étranger, je sais que tu es vraiment le tueur du monstre. Mais notre sénéchal, un félon, un couard[2], lui a tranché la tête et réclame ma fille Iseult la Blonde pour sa récompense. Sauras-tu, à deux jours d'ici, lui prouver son tort par bataille ?

– Reine, dit Tristan, le terme est proche. Mais, sans doute, vous pouvez me guérir en deux journées. J'ai conquis Iseult sur le dragon ; peut-être je la conquerrai sur le sénéchal. »

Alors la reine l'hébergea richement, et brassa pour lui des remèdes efficaces. Au jour suivant, Iseult la Blonde lui pré-



Tout comme Tristan, Lancelot du Lac se bat contre un dragon, miniature du XVe siècle.

notes

1. ***chausse :*** vêtement masculin qui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux.
2. ***couard :*** lâche.

para un bain et doucement oignit[1] son corps d'un baume que sa mère avait composé. Elle arrêta ses regards sur le visage du blessé, vit qu'il était beau, et se prit à penser : « Certes, si sa prouesse[2] vaut sa beauté, mon champion fournira une rude bataille ! » Mais Tristan, ranimé par la chaleur de l'eau et la force des aromates, la regardait, et, songeant qu'il avait conquis la Reine aux Cheveux d'or, se mit à sourire. Iseult le remarqua et se dit : « Pourquoi cet étranger a-t-il souri ? Ai-je rien fait qui ne convienne pas ? Ai-je négligé l'un des services qu'une jeune fille doit rendre à son hôte ? Oui, peut-être a-t-il ri parce que j'ai oublié de parer[3] ses armes ternies par le venin. »

Elle vint donc là où l'armure de Tristan était déposée : « Ce heaume est de bon acier, pensa-t-elle, et ne lui faudra[4] pas au besoin. Et ce haubert est fort, léger, bien digne d'être porté par un preux. » Elle prit l'épée par la poignée : « Certes, c'est là une belle épée, et qui convient à un hardi[5] baron. »

Elle tire du riche fourreau, pour l'essuyer, la lame sanglante. Mais elle voit qu'elle est largement ébréchée. Elle remarque la forme de l'entaille : ne serait-ce point la lame qui s'est brisée dans la tête du Morholt ? Elle hésite, regarde encore, veut s'assurer de son doute. Elle court à la chambre où elle gardait le fragment d'acier retiré naguère du crâne du Morholt. Elle joint le fragment à la brèche ; à peine voyait-on la trace de la brisure.

Alors elle se précipita vers Tristan, et, faisant tournoyer sur la tête du blessé la grande épée, elle cria :

« Tu es Tristan de Loonnois, le meurtrier du Morholt, mon cher oncle. Meurs donc à ton tour ! »

notes

1. ***oignit :*** enduisit de pommade.
2. ***prouesse :*** courage.
3. ***parer :*** nettoyer.
4. ***faudra :*** fera défaut.
5. ***hardi :*** audacieux.

Tristan fit effort pour arrêter son bras ; vainement ; son corps était perclus, mais son esprit restait agile. Il parla donc avec adresse :

« Soit, je mourrai ; mais, pour t'épargner les longs repentirs[1], écoute. Fille de roi, sache que tu n'as pas seulement le pouvoir, mais le droit de me tuer. Oui, tu as droit sur ma vie, puisque deux fois tu me l'as conservée et rendue. Une première fois, naguère : j'étais le jongleur blessé que tu as sauvé quand tu as chassé de son corps le venin dont l'épieu du Morholt l'avait empoisonné. Ne rougis pas, jeune fille, d'avoir guéri ces blessures : ne les avais-je pas reçues en loyal combat ? ai-je tué le Morholt en trahison ? ne m'avait-il pas défié ? ne devais-je pas défendre mon corps ? Pour la seconde fois, en m'allant chercher au marécage, tu m'as sauvé. Ah ! c'est pour toi, jeune fille, que j'ai combattu le dragon… Mais laissons ces choses : je voulais te prouver seulement que, m'ayant par deux fois délivré du péril de la mort, tu as droit sur ma vie. Tue-moi donc, si tu penses y gagner louange et gloire. Sans doute, quand tu seras couchée entre les bras du preux sénéchal, il te sera doux de songer à ton hôte blessé, qui avait risqué sa vie pour te conquérir et t'avait conquise, et que tu auras tué sans défense dans ce bain. »

Iseult s'écria :

« J'entends merveilleuses paroles. Pourquoi le meurtrier du Morholt a-t-il voulu me conquérir ? Ah ! sans doute, comme le Morholt avait jadis tenté de ravir sur sa nef les jeunes filles de Cornouailles, à ton tour, par belles représailles, tu as fait cette vantance[2] d'emporter comme ta serve celle que le Morholt chérissait entre les jeunes filles…

notes

1. ***repentirs :*** regrets.
2. ***tu as fait cette vantance :*** tu t'es vanté d'accomplir cette action.

– Non, fille de roi, dit Tristan. Mais un jour deux hirondelles ont volé jusqu'à Tintagel pour y porter l'un de tes cheveux d'or. J'ai cru qu'elles venaient m'annoncer paix et amour. C'est pourquoi je suis venu te quérir[1] par-delà la mer. C'est pourquoi j'ai affronté le monstre et son venin. Vois ce cheveu cousu parmi les fils d'or de mon bliaut[2] ; la couleur des fils d'or a passé : l'or du cheveu ne s'est pas terni. »

Iseult regarda la grande épée et prit en main le bliaut de Tristan. Elle y vit le cheveu d'or et se tut longuement ; puis elle baisa son hôte sur les lèvres en signe de paix et le revêtit de riches habits.

Au jour de l'assemblée des barons, Tristan envoya secrètement vers sa nef Perinis, le valet d'Iseult, pour mander à ses compagnons de se rendre à la cour, parés comme il convenait aux messagers d'un riche roi : car il espérait atteindre ce jour même au terme de l'aventure. Gorvenal et les cent chevaliers se désolaient depuis quatre jours d'avoir perdu Tristan ; ils se réjouirent de la nouvelle.

Un à un, dans la salle où déjà s'amassaient sans nombre les barons d'Irlande, ils entrèrent, s'assirent à la file sur un même rang, et les pierreries ruisselaient au long de leurs riches vêtements d'écarlate, de cendal et de pourpre. Les Irlandais disaient entre eux : « Quels sont ces seigneurs magnifiques ? Qui les connaît ? Voyez ces manteaux somptueux, parés de zibeline et d'orfroi ! Voyez au pommeau des épées, au fermail[3] des pelisses, chatoyer[4] les rubis, les béryls, les émeraudes et tant de pierres que nous ne savons même pas nommer ! Qui donc vit jamais splendeur pareille ? D'où viennent ces

notes

1. ***quérir :*** chercher.
2. ***bliaut :*** longue tunique.
3. ***fermail :*** agrafe.
4. ***chatoyer :*** briller.

A lire de bas en haut.

[redacted] (51) → lun. 30/03/20 12h22

Non ce n'est pas ce que je voulais interpréter c'est plutôt le contraire je pense madame. Les femmes sont toute des héroïnes à leurs manières et très souvent leurs actes héroïques sont cacher derrière les hommes est c'est ce que je trouve terrible. Elle ne sont pas des héroïnes grâce au hommes mais héroïnes grâce à leurs courage et leurs bravoures et dans aucun cas grâce au hommes.

[redacted] (51) → lun. 30/03/20 12h13

Bonjour à tous . L'histoire de Tristan et Iseult est d'abord une histoire d'amour. Iseult aime tellement Tristan qu'elle fait de gros sacrifices pour garder cet amour. Enide aime aussi Erec , au point de ne plus parler, même s'il est en danger. C'est ça l'amour intense, inconditionnel, vrai.

[redacted] (51) → lun. 30/03/20 12h02

Elles le sont plutôt à cause des hommes qu'elles doivent systématiquement sauver car ils ne réfléchissent pas avant d'agir.

Moi → lun. 30/03/20 11h54

Donc pour vous, dans tous les cas, les héroïnes ne sont héroïques que grâce aux hommes d'une certaine manière ?

Moi → lun. 30/03/20 11h53

K[redacted], tu déposes le travail sur l'espace élèves (si tu parles de la rédaction qui était à rendre vendredi). Autrement, cela se passe ici.

[redacted] (51) → lun. 30/03/20 11h45

je pense que les femmes sont les héroïnes parce que la vie de Tristan dépend de Iseult .

[redacted] (51) → lun. 30/03/20 11h43

Je suis d'accord. Iseult et Enide sont courageuses.
Enide est une héroïne car elle a osé parler pour sauver Erec alors qu'elle ne devait pas le faire, elle a désobéi.
Iseult est un héroïne car elle n'a pas tué Tristan quand elle avait le glaive dans les mains, elle aurait pu se venger.

[redacted] (51) → lun. 30/03/20 11h34

Comment on fait pour vous envoyer notre travail

[redacted] (51) → lun. 30/03/20 11h32

Moi j'ai pas trop comprit

[redacted] (51) → **Moi** lun. 30/03/20 11h33

Moi je trouve que très souvent l'héroïne est cacher derrière un homme pour que : ce soit toujours celui qui sauve tout le monde le plus puissant...(ce sont de clicher)et que la femme soit toujours cacher ou soumise. J'espère que vous avez compris ce que je voulais expliquer

Il était une fois l'histoire d'une héroïne qui s'appellait Julie

_C'était une jeune femme d'une 30 aine d'année très grande et mince avec une chevelure d'une blondeur éblouissante. Elle avait des yeux d'un noir profond et un regard d'une grande agent. Elle était comme toutes personne avec juste un petit truc en plus. Elle se déplaça plus vite que son ombre - Se pouvoir lui permit de pouvoir sauver des vie. Un jour, lors d'un grand incendie dans une usine, les pompier n'arrivait pas à l'atténuer et des personnes étaient coincés à l'intérieur. Elle arriva aussitôt et en deux trois mouvement grâce à son pouvoir, elle pu aller chercher les gens à l'intérieur. Elle fit sortir une quinzaine de personnes en 2 min. Tout le monde l'applaudissait l'applaudissaient et la remerciaient courage qu'elle venait d'avoir. Elle devin pour une grande héroïne aux yeux de tout le monde.

Séance 11 : Exercice d'écriture d'invention

Objectif : Travailler son imagination à partir des textes préalablement étudiés

Consigne :

A partir des textes étudiés en classe ou de ta culture personnelle, imagine ton Héroïne (ou anti-Héroïne) idéale. Imagine son histoire personnelle, ses caractéristiques morales et physiques, ... Elle peut être réaliste comme complètement surréaliste à toi de choisir
Minimum 10 lignes, maximum 20.

Texte :

C'est l'histoire d'une fille brune, grande, mince et magnifique qui s'appelle Mc Keyla. Elle a des pouvoirs comme : être invisible ou se téléporter. Elle est également experte en tir-à-l'arc. Mc Keyla est généreuse, curieuse, polie, intelligente et par-dessus tout elle est hyper sympathique. Ses cheveux bruns brillent au soleil. Mc Keyla à les yeux bleu comme la mer, elle vit sur une île avec sa famille et sa tribu. Elle construit également des bateaux et défend son île des attaques ennemies grâce à ses pouvoirs et à son arc.

[redacted]

5ème 1

Rédaction : L'héroïne

Edwige Mac Gyvagall est une jeune femme blonde aux yeux verts qui mesure un mètre quatre-vingt-dix-huit et qui porte toujours des jupes et des bottes en peau de renard.

Ses qualités sont la coquetterie et le courage. Ses passions sont les animaux et la nature, elle a un perroquet nommé Kay.

Sa motivation est de sauver tous les habitants de la planète du Covid 19.

Elle se rend dans son laboratoire secret pour prélever du sang du porteur sain : une chèvre sauvage qui se porte très bien. Edwige Mac Gyvagall analyse le sang et comprit que son anticorps venait de son alimentation. Il est ainsi qu'elle produit un antidote avec du venin de serpent, du sang de lézard, de la bave de crapaud et une araignée vivante.

Une fois la seringue prête, elle vaccina Michel un patient du Covid 19 qui guérit au bout de trente minutes seulement.

Michel rentre chez lui et dit à sa femme et à ses enfants que Edwige Mac Gyvagall est une héroïne et qu'elle va sauver la planète entière !

FIN

Table des annexes

Annexe 1 : Progression annuelle....125

Annexe 2 : Progression de la séquence initialement prévue....126

Annexe 3 : Barème des exposés oraux....130

Annexe 4 : Prise de notes des exposés par une élèves....131

Annexe 5 : Illustrations de la séance 1.5....132

Annexe 6 : Illustrations d'Atalante....133

Annexe 7 : Texte support sur Atalante....134

Annexe 8 : Texte support sur Schéhérazade....137

Annexe 9 : Texte support sur Emma Zunz....138

Annexe 10 : Invention d'un conte par une élève, à la manière de Schéhérazade....139

Annexe 11 : Texte support sur Consuelo....140

Annexe 12 : Planche de *comics* sur Harley Quinn....142

Annexe 13 : Texte support sur Mulan....143

Annexe 14 : Evaluation de fin de séquence....144

Annexe 15 : Leçon sur l'Ancien Français....147

Annexe 16 : Exercice sur l'Ancien Français....149

Annexe 17 : Texte support sur Enide (français moderne)....150

Annexe 18 : Texte support sur Enide (ancien français)....152

Annexe 19 : Texte support sur Iseut....153

Annexe 20 : Capture d'écran des échanges entre les élèves sur Enide et Iseut....155

Annexe 21 : Quelques écrits d'invention d'élèves....156

Table des matières

Sommaire....5

Définition du sujet....6

Présentation du corpus....9

Développement du mémoire....12

1. Portraits des héroïnes....12

1.1. L'âge et le statut social....13

1.1.1. Des femmes entre l'enfance et l'âge adulte....13

1.1.2. Un physique proche de l'idéal....15

1.1.3. Un statut social en question....19

1.2. L'individu face au groupe : couple, famille et hiérarchie sociale....23

1.2.1. Le rôle familial : une forte empreinte chrétienne....23

1.2.2. La dame et l'être aimé : une relation complexe entre dépendance et volonté de liberté....27

1.2.3. Des figures qui s'opposent et se complètent malgré la hiérarchie sociale....31

1.3. La réception : Comment les personnages féminins sont-ils perçus par les autres personnages ?....34

1.3.1. Des rôles prédéterminés....34

1.3.2. L'image persistante d'Eve et la femme venimeuse....38

1.3.3. La femme puissante : un véritable danger perçu par les hommes....42

2. Héroïsme et action....48

2.1. Un héroïsme silencieux....49

2.1.1. La femme conseillère, dans l'ombre d'autrui....49

2.1.2. Le sacrifice de soi : ultime exploit ?....52

2.1.3. Vers une remise en question de ce schéma archaïque....57

2.2. La dynamique du récit : comment font-elles évoluer l'histoire ?....61

2.2.1. Des *alter ego* inquiétants....61

2.2.2. Le pouvoir de la parole : des femmes instigatrices de la réelle aventure....66

2.2.3. La dame qui prend les armes....71

2.3. Des armes variées et piégeuses....74
2.3.1. La beauté : un piège, un enfermement ou une ruse ?....74
2.3.2. Magie et sorcellerie....78
2.3.3. La ruse : l'héroïne, une nouvelle Ulysse au féminin ? 83

3. Transposition didactique....92
3.1. Présentation de la séquence....92
3.1.1. Présentation de la classe et ancrage de la séquence dans le programme....92
3.1.2. Explicitation de la séquence d'un point de vue pédagogique....93
3.1.3. Une mise en pratique particulière....96
3.2. Contenu large de la séquence....99
3.2.1. Mise en place et difficultés rencontrées....99
3.2.2. La séquence initiale....101
3.2.3. Une séquence sous format numérique....104
3.3. L'héroïne médiévale dans les romans courtois....107
3.3.1. Etude du personnage d'Enide....107
3.3.2. Travail autour d'Iseut....110
3.3.3. Retours et réflexions : l'héroïne est-elle vraiment le héros de l'histoire ?....112

Conclusion....118
Bibliographie....121
Annexes....125
Table des annexes....159
Table des matières....160

Titre :

L'héroïsme au féminin : La femme combattante dans le mythe de Tristan et Iseut et dans le roman *Érec et Énide.*

Résumé :

Ce mémoire porte sur une problématique universitaire portant sur le personnage féminin et son héroïsme durant l'époque médiévale à travers l'étude de deux romans : *Le Roman de Tristan et Iseut* de Béroul et Thomas d'Angleterre, et *Erec et Enide* de Chrétien de Troyes. L'étayage de cette recherche s'est étendu sur deux autres œuvres : un autre roman de Chrétien, *Cligès,* et une chanson de geste, *La Chanson de Guillaume.*

Après avoir travaillé autour de la description du personnage féminin, cet écrit aborde la notion de l'héroïsme grâce aux actes des femmes à travers la littérature médiévale. L'étude est donc à la fois littéraire, historique et comparatiste.

Ce mémoire expose également une séquence d'enseignement pour des élèves de cinquième, dont l'objectif est d'étudier la figure de l'héroïne dans le monde entier, de l'Antiquité à nos jours. L'approche didactique articule divers textes, patrimoniaux et contemporains, à l'aide d'activités diverses. Il s'agit également d'effectuer un retour critique sur cette séquence.

Mots-clés :

littérature médiévale, personnage féminin, héroïsme, Tristan et Iseut, Erec et Enide, matière de Bretagne, cycle arthurien, Chrétien de Troyes, classe de cinquième.